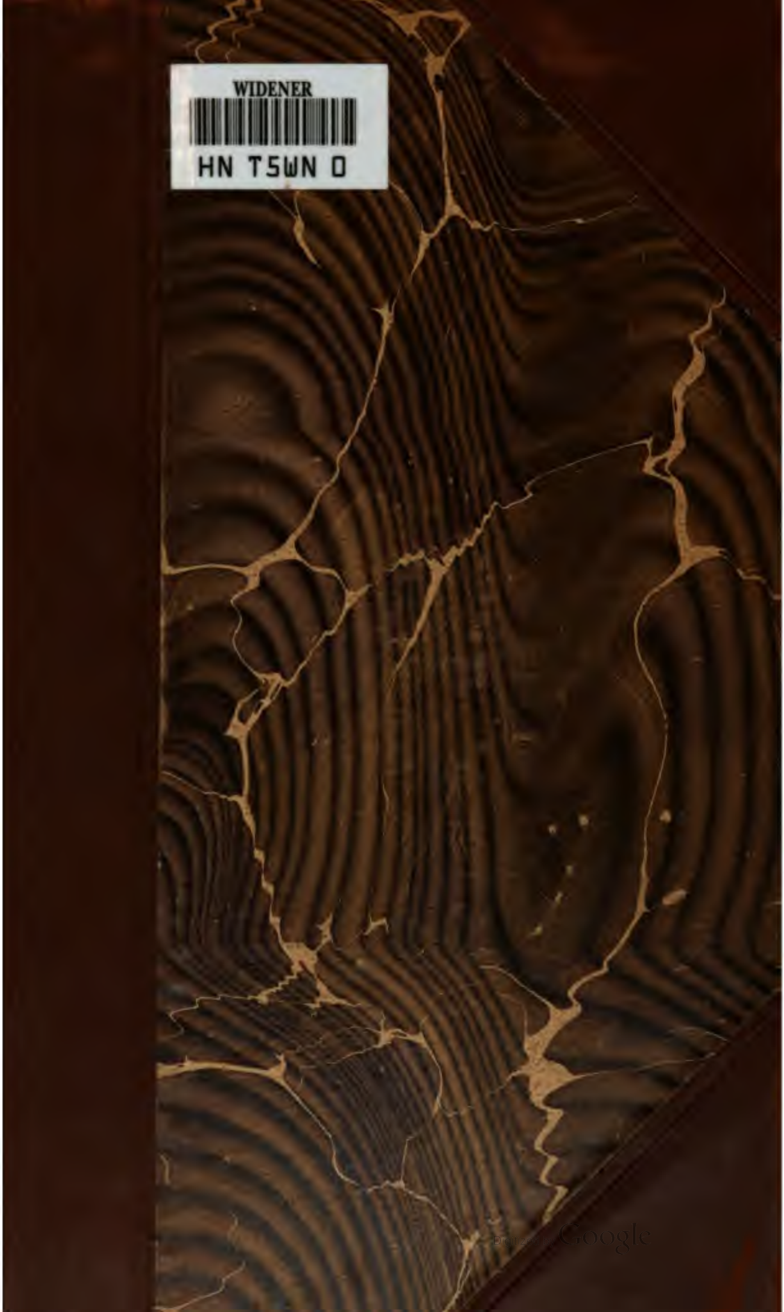
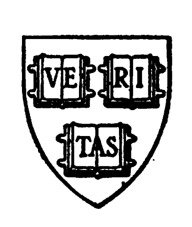


WIDENER
HN T5WN 0


VE RI
TAS


Digitized by Google

Henrietta Thorndike.
from C. T—
Bought at Rachels sale
Paris 1856.

ÉTUDES ANTIQUES

DU MÊME AUTEUR

THÉATRE COMPLET

2e édition,

UN BEAU VOLUME GRAND IN-18

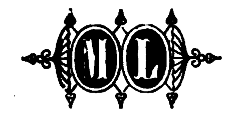
ÉTUDES

ANTIQUES

PAR

F. PONSARD

HOMÈRE — ULYSSE



PARIS

MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS

RUE VIVIENNE, 2 BIS

1852

A MON AMI

JULES JANIN

PRÉFACE.

Voici un petit poëme dont *Homère* est le héros; il n'a été composé que pour encadrer une traduction du sixième chant de l'*Odyssée*. Quant à l'idée qui m'est venue d'entreprendre cette étude et de la compléter par la tragédie d'*Ulysse*, je désire exposer mes motifs, en quoi je fais exception à mes habitudes. Je suis de cet avis que c'est à l'œuvre à parler pour l'œuvre; l'auteur produit, la critique discute, le public juge, et tout est dans l'ordre. Si je romps aujourd'hui le silence, c'est que l'œuvre

n'est pas tout à fait mienne; je suis un peu dans le rôle d'un traducteur, et, comme tous les traducteurs, j'éprouve le besoin d'expliquer pourquoi j'ai traduit.

D'abord, j'aime infiniment Homère. Je ne m'étendrai pas sur les grandes qualités qui lui ont acquis l'admiration de tant de siècles; on les connaît assez, quelques-uns pour les avoir senties, et le plus grand nombre pour en avoir entendu parler. Ce que j'aime encore en lui, c'est son style très-simple, très-familier, très-naïf, et qui en même temps représente les objets comme un tableau; on croit voir tout ce qu'il décrit. Du reste, jamais on n'a moins cherché l'effet; Homère parle tout bonnement parce qu'il a quelque chose à dire, et comme il est plein de ses idées, il ne s'inquiète pas des expressions qui s'arrangent d'elles-mêmes, toujours justes et pittoresques. Il ignore, on igno-

rait alors, cette fausse élégance qui proscrit le mot propre, et enveloppe un détail dans une périphrase; il dessinait nettement les traits caractéristiques, au lieu de les effacer par des abstractions; il nommait les choses par leur nom, comme la Bible, comme tous les poëmes anciens, ne se faisant aucun scrupule d'appeler un porc un porc et une broche une broche. C'est en France que la poésie a revu et corrigé la création, et en a retranché certains animaux indignes d'exister dans les vers.

D'un autre côté, il ne lui venait pas à l'esprit d'étonner ses auditeurs par une expression étrange, ou par l'accouplement forcé de deux termes ordinairement incompatibles, ou par un contraste brusque et inattendu. Ces artifices pénibles, ces surprises, ces oppositions de couleurs tranchantes, ces accumulations d'images désordonnées, tout ce bruit et tout

ce travail stérile sur les mots appartiennent à une littérature bien postérieure.

Plus tard, Virgile a excellé dans l'art du style, qu'il a su renfermer dans de justes bornes; il était fort, il est resté vrai. Puis les formes s'usent par l'imitation; les images premières deviennent banales; le désir d'être neuf conduit à l'affectation; bientôt le tour de force commence; on demande à la langue torturée des effets qui remplacent l'idée absente; on n'est plus assez puissant pour être naturel, on se fait extravagant de parti pris; on arrive ainsi à l'extrême décadence, et alors il peut être bon de porter ses regards en arrière, et de se retremper dans la poésie grecque, source de toute vérité, de toute grandeur et de toute harmonie. Les uns, enclins à la mollesse, à la timidité, au respect servile des bienséances de leur époque, retrouvent la santé dans cette

franche et vive poésie, comme ces frêles habitants des villes, qui s'en vont dans une contrée agreste où ils respirent à pleine poitrine l'air vivifiant des montagnes; les autres, en présence de ce naturel et de cette simplicité, peuvent être amenés à se dire que la vigueur est là, et non pas dans l'exagération.

Homère est de la famille des génies naïfs et spontanés, comme Corneille et Shakspeare. Virgile appartient plus particulièrement, comme Racine, à la classe des grands écrivains, hommes de goût et d'art, chez qui la science du style n'a point étouffé le génie, mais qui se plaisent surtout à l'expression châtiée, à l'ornement du langage, habiles aussi à toucher ce point imperceptible entre le *trop* et le *trop peu*, où l'on a dit assez pour satisfaire le lecteur et pas assez pour le lasser; ils connaissent les bornes de sa patience, et n'épuisent jamais

toute son attention. La muse d'Homère ne connaît pas ces habiletés; ses personnages parlent, sans souci de l'exacte mesure, et leurs discours s'écoulent amplement et placidement. J'avoue que ce bavardage poétique me charme; la naïveté du génie qui prend ses aises, et s'abandonne avec complaisance à ses inspirations, a quelque chose d'aussi intéressant que la perfection même de l'art.

Aimer un grand poëte, n'est pas, Dieu merci! une raison de le traduire, et, si je n'avais eu d'autres motifs, je me serais contenté de lire et de relire *Homère*. Si donc j'ai entrepris ce travail, c'est que j'ai compris, bien ou mal, et tâché de reproduire la manière d'Homère, autrement qu'elle n'a été comprise et reproduite par mes devanciers. A défaut d'autre mérite, mon essai aura du moins le mérite de la nouveauté.

Homère, je l'ai déjà dit, est très-simple, plus simple qu'aucun autre poëte grec. S'il fallait, en ces choses de goût, invoquer des autorités, en voici une dont on ne contestera pas la compétence. M. Patin, dans son beau travail sur les tragiques grecs, s'exprime ainsi[1] : « En « lisant *les Sept Chefs devant Thèbes*, on pour- « rait croire lire *l'Iliade*, si le langage perpé- « tuellement figuré d'Eschyle avait plus de « ressemblance avec *la simplicité nue* d'Ho- « mère. »

Cette simplicité se retrouve, chez nous, dans la *Chanson de Roland*. Ce sont les mêmes mœurs primitives, le même langage naïf, le même amour des détails, et la même manière de répéter une description ou un discours, sans en changer les termes. Il n'est pas

1. Tome I, p. 185

besoin de supposer que l'auteur de la *Chanson de Roland* ait lu et imité Homère. L'analogie s'explique par l'état peu avancé des civilisations. L'histoire alors ne se transmet que par la tradition orale; les événements, dont le récit passe de bouche en bouche, se poétisent et grandissent jusqu'au merveilleux; c'est un trésor tout fait où le chanteur n'a qu'à puiser; il répète les choses comme on les lui a contées, et, en tout pays, le peuple, ainsi que les enfants, conte à peu près de la même manière : c'est vivant, détaillé, et plein de circonstances. Quand il n'existe encore ni rhétorique qui enseigne des méthodes, ni modèle sur lequel on veuille se régler, quand on raconte naïvement ce qu'on a entendu dire, vu et senti par soi-même, la forme, dont on n'est pas préoccupé, est presque partout semblable. On peut remarquer, en passant, au sujet de la forme,

que moins on la cherche, mieux elle vient. On n'est jamais plus original, que lorsqu'on est original sans le savoir.

Je reviens à Homère. A la simplicité du style répond l'ingénuité des discours. Tandis que chez les peuples très-civilisés, il est de bon goût de cacher ses premières impressions, les héros d'Homère mettent la plus grande innocence à les laisser voir; ils expriment tout de suite le sentiment qui les frappe; la crainte du ridicule, si puissante chez nous, est chose qu'ils ne soupçonnent pas, et leurs demandes et leurs réponses feraient sourire à chaque instant un public français. Il se mêle à cette ingénuité un ton sentencieux qui a survécu à Homère, et qu'on retrouve dans les tragiques grecs.

Lorsque Pénélope hésite à reconnaître Ulysse, son fils lui dit, peu respectueusement

selon nos usages : *O ma mère, vous avez toujours un cœur plus dur qu'une roche.* — A quoi Pénélope répond, sans y entendre malice : *Si c'est Ulysse, je le reconnaîtrai bien, car nous avons des moyens de reconnaissance dont nul autre n'a le secret.*

Les prétendants, qui poursuivent Pénélope, ne sont pas des amoureux bien appris, soupirant pour les beaux yeux de la princesse ; ce sont encore moins des tyrans, comme Polyphonte, couvrant leurs violences d'un prétexte hypocrite ; ils ne disent pas que le peuple d'Ithaque a besoin d'un roi, et que Télémaque, trop jeune pour tenir les rênes de l'État, doit faire sous le nouvel époux de sa mère l'apprentissage de l'art de régner. Il n'était point alors question de régner comme nous l'entendons. Ulysse était le premier des principaux, une espèce de chef de clan, un guer-

rier plus renommé que les autres, c'est pourquoi on le mettait à la tête des expéditions; il siégeait dans le conseil des chefs; il haranguait le peuple sur la place publique; mais il ne commandait qu'à ses serviteurs, et ne régnait que dans ses domaines.

Aussi, les prétendants ne se disputent pas le trône; ils ne veulent épouser Pénélope que pour l'emmener, parce qu'elle a une belle dot. Leur raisonnement est fort brutal, mais point hypocrite. *Si elle persiste dans ses refus*, disent-ils, *nous consumerons tout le bien de Télémaque. Il est vrai que, par cette conduite, elle acquerra beaucoup de gloire; mais elle ruinera son fils.*

Nous voilà bien loin de la courtoisie et de la galanterie, bien loin de mademoiselle Scudéry et même de Fénelon. Cette rudesse de mœurs et de langage est partout dans Ho-

mère. Le *prince des poëtes* n'est pas délicat et élégant ; il est mieux que cela, il est vrai : mais il faut avouer que cette vérité même, présentée sans voile, est de nature à effaroucher beaucoup de gens qui admirent Homère, de confiance.

Le spiritualisme moderne a créé un nouveau monde où le sentiment règne seul, à l'exclusion

. . . . de la partie animale,
Dont l'appétit grossier aux bêtes nous ravale.

On doit être indulgent envers les Grecs, qui étaient des païens, et qui n'avaient pas eu le bonheur de passer comme nous par la chevalerie et le moyen âge. Comme ils ne rougissaient pas d'avoir un corps, ils parlaient sans façon des choses matérielles, et nous voyons qu'on mange beaucoup dans l'*Odyssée* et dans l'*Iliade*. En ces temps re-

culés, on avait faim et soif; on était très-las et très-poudreux, quand on avait longtemps marché. Aussi les bonnes gens de ce temps-là, à qui manquait le côté rêveur et mélancolique, mais qui en revanche étaient fort hospitaliers, croyaient faire plaisir aux voyageurs en leur offrant à boire et à manger; les dames elles-mêmes ordonnaient qu'on leur lavât les pieds, et ne s'évanouissaient pas pendant l'opération. Les femmes mariées osaient parler du lit nuptial; et, je ne sais comment, cela était plus chaste que certaines pudeurs promptes à saisir d'étranges équivoques. Enfin les héros grecs avaient grand soin de leurs habits. La princesse Nausicaa va laver au fleuve les vêtements de son père; et quand Télémaque veut dormir, *il s'assied sur sa couche, quitte sa tunique et la donne à Euryclée qui, après l'avoir pliée soigneuse-*

ment, la suspend à une cheville, près du lit.

La simplicité nue d'Homère, suivant l'expression de M. Patin, la naïveté des discours, la rusticité des mœurs, voilà ce que j'ai tâché de reproduire, — comme une pâle gravure peut reproduire un magnifique tableau. Je trouvais qu'Homère avait été orné, arrangé, émondé, transformé par tous ses traducteurs ou imitateurs, en exceptant madame Dacier. Selon moi, la traduction de madame Dacier est un chef-d'œuvre; ses phrases ont l'ampleur et la facilité du style grec; ses négligences même ne sont pas sans charme; enfin l'esprit d'Homère y revit dans sa grâce ingénue. Pourtant les difficiles ont accusé cette traduction de prosaïsme et de trivialité; d'autres sont venus, qui ont voulu refaire ce qui avait été si bien fait. Mais, ô grand poëte, qu'es-tu devenu entre leurs

mains ! Il faut lire la traduction du prince Lebrun, pour savoir comment on donne de la vivacité au bon Homère, et de quelle façon on l'approprie au goût français. Toujours est-il que madame Dacier a très-bien compris Homère ; aussi mon travail ne s'excuse que par les différences de la prose et des vers.

Mais André Chénier est un poëte, qui s'est inspiré de la muse antique; pourquoi donc, me dira-t-on, venir après lui? C'est qu'André Chénier a reculé devant la brutalité d'Homère. Il est gracieux; il est doux, poétique, sonore; il n'est pas simple. On entend dans le bruit de ses cadences un écho harmonieux de Virgile; l'élégance latine a passé par là, et la rudesse homérique a disparu. Tant mieux, dira-t-on encore, il satisfait mieux au goût français : il a su exprimer le suc grec dans une coupe moderne ; à la fois noble et pitto-

resque, il s'est assimilé l'antiquité, tout en vivant de sa propre vie; il aurait eu grand tort de s'en faire l'imitateur servile..... J'accorde tout cela, et même je le pense. Mais enfin je vois dans Chénier quelque chose de Théocrite, de Virgile, d'Horace et de Chénier; je n'y vois pas Homère.

Quelques citations prises dans *le Mendiant* feront comprendre ce que je veux dire.

> Puis, *si nulle raison ne te force au mystère*,
> Tu nous diras ton nom, ta patrie et ton père.

Les Grecs n'avaient pas de ces délicatesses; on voit dans l'*Odyssée* qu'ils interrogent curieusement leurs hôtes, sans y mettre aucune discrétion.

> Le toit s'égaye et *rit de mille odeurs* divines.

Recherche de langage (mauvaise d'ailleurs) très-étrangère à Homère.

Tu peux ici rester . . . .
Sans craindre qu'un affront ne trouble ton asile.
— L'indigent se méfie. — Il n'est plus de danger.
— L'homme est né pour souffrir. — Il est né pour changer.
— Il change d'infortune.

Ce dialogue coupé, et arrangé pour le besoin des répliques, est antihomérique.

Voici maintenant de l'Horace tout pur : « *Non semper imbres*, etc. »

. . . . . . Ami, reprends courage :
Toujours un vent glacé ne souffle point l'orage.
Le ciel d'un jour à l'autre est humide ou serein.

Je ne reproche point à Chénier d'avoir imité Horace; mais cette imitation est tout à fait opposée à la manière d'Homère. D'abord Homère réservait en général les comparaisons pour la narration, et n'en chargeait pas le discours, à moins que ce ne fût une harangue; il était trop naturel pour embellir ainsi la conversation. Puis, dans la narration même,

il ne procédait jamais par ces comparaisons rapides et elliptiques; il se plaisait à les développer, et il aurait dit, par exemple (en meilleur style) : La fortune des hommes dépend de la volonté des dieux, et Jupiter nous rend heureux ou malheureux comme il lui plaît. Souvent le destin nous comble de richesses, au moment où nous paraissions plongés dans la plus grande misère. Ainsi, quand le vent du midi amasse les nuages, le pâtre se hâte de faire rentrer ses troupeaux, et le laboureur craint de voir périr, en une journée, la moisson qu'il a préparée avec tant d'amour... Mais si un vent favorable chasse la tempête et ramène le jour éclatant, alors l'espérance rentre au cœur du laboureur joyeux, et il remercie Jupiter qui peut, à son gré, obscurcir le ciel ou lui rendre la sérénité.....

J'en ai dit assez pour expliquer mon inten-

tion. A tort ou à raison, j'ai cru qu'Homère était plus simple et plus franc qu'on ne le suppose généralement; je n'ai pas reconnu sa simplicité et sa franchise dans ses imitateurs, et j'ai essayé de le montrer tel que je le comprenais. Sans doute je ne suis qu'un barbare gaulois traduisant un grec mélodieux; l'harmonie des vers d'Homère, leur force et leur grâce, l'esprit de la muse, le parfum de la fleur, tout s'est évanoui; de ce butin cueilli au penchant du vieux Parnasse, il ne reste qu'un herbier desséché. Tel qu'il est, il a sa raison d'être, c'est pourquoi je l'offre aux quelques amis de l'antiquité, qui vont encore herborisant au sommet des grandes collines.

Ah! ce pays grec est un pays divin. Les arts s'y sont épanouis dans l'idéal sans quitter le naturel, aspirant à la fois le beau et

le vrai, comme une fleur qui par ses racines puise les sucs nourriciers de la terre, et par sa corolle s'enivre de lumière et d'air. Les statues de Phidias étalent à nos yeux leurs merveilleux débris, désespoir éternel des sculpteurs; et non moins désespérante que la statuaire, l'architecture a couvert le sol Attique de monuments où tout est beau et tout est nécessaire, si bien que le plaisir des yeux s'explique par la science, et que les ornements appartiennent essentiellement aux convenances et à la destination de l'édifice. Il en est de même de la poésie; son coloris reste en poussière entre les doigts du traducteur maladroit. Comment lutter contre cette langue musicale et imitative? Au chant sonore des spondées alternant avec les dactyles, qui voudrait comparer le retour de nos rimes monotones? Où est la musique des douze syllabes, longues à demi, brèves à

demi, dont se compose arithmétiquement notre vers alexandrin? Puis, quelle infériorité de langage! Celui des Grecs, né au sein des harmonies de la nature, les fait encore entendre à notre oreille charmée; le nôtre, mélange confus de deux ou trois idiomes, ne représente que des ruines.

La tragédie d'*Ulysse* fait suite au poëme; elle a été écrite dans le même esprit; tout ce que j'ai dit du poëme s'applique à la tragédie. Il est clair dès lors que je n'ai pas choisi l'action de l'*Odyssée*, comme action très-dramatique, mais comme un moyen de montrer Homère aux spectateurs. Par conséquent, j'ai dû m'attacher avant tout à reproduire les mœurs de l'époque et le langage de mon modèle ; j'aurais manqué mon but, si j'avais adouci ou arrangé certaines choses, par égard pour les habitudes de notre public. Je n'ai pas

non plus cherché des complications à l'intrigue; je l'ai prise telle qu'elle est dans le poëme; elle suffisait à mon dessein. Ensuite, je me suis efforcé de ramener les vers du drame à une simplicité extrême, et je me suis donné, pour arriver à ce résultat, autant de peine que d'autres pour entasser les images éclatantes et les idées ambitieuses. Enfin, j'ai relégué le lyrisme dans les chœurs où je parlais en mon nom et non plus au nom d'Homère.

Que me reproche-t-on? de n'avoir pas développé des caractères? est-ce qu'Ulysse, tour à tour rusé comme un paysan de nos jours, tendre auprès de son fils et de sa femme, terrible contre les prétendants, et enfin grave et religieux comme la Justice, n'est pas un caractère? est-ce que, même dans les moments d'épanchement, il oublie jamais sa prudence accoutumée? est-ce que le grossier Antinoüs

n'est pas un caractère? qu'est-ce donc que Pénélope, chaste et ferme, se défendant, comme peut se défendre une femme seule, tantôt par sa dignité, tantôt par une prudence un peu habile? Qu'est-ce que Télémaque, ardent comme un jeune homme, respectueux néanmoins et silencieux devant son père qu'il admire, et dont il a déjà la valeur et la ruse? — avec cette différence que le père sait parfaitement dissimuler, et que le fils, impatient de montrer qu'il n'est plus enfant, laisse trop éclater ses instincts belliqueux, ou exagère la finesse.

M'accuse-t-on de pastiche? Je doute que ce mot, mal fait, puisse s'appliquer à l'étude d'une littérature étrangère, surtout quand on remonte à la vérité. Se rapprocher d'Homère, c'est se rapprocher de la nature, et le pastiche s'attaque exclusivement à la manière et au procédé.

Dira-t-on qu'il est bien facile de découper un drame dans un poëme, et que je n'ai eu d'autre peine que de raccourcir les dialogues? Je m'en rapporte à ceux qui essaieront.

Enfin me reproche-t-on de n'avoir pas inventé? Eh mon Dieu! je ne suis pas entré à jamais dans l'Élysée, et je ne prétends pas renoncer au commerce des vivants pour le plaisir de converser éternellement avec l'ombre d'Homère. Je tâcherai d'inventer, une autre fois, bien qu'il soit écrit qu'*il n'y a rien de nouveau sous le soleil.*

Je n'ignore pas (on me l'a démontré si souvent!) qu'on trouve trop peu d'invention dans mes intrigues, et trop de simplicité dans l'action de mes drames. Je conviens même qu'il n'y a pas beaucoup de complication, et qu'on n'y tombe pas de surprise en surprise et de péripétie en péripétie. Mais quoi! deux sys-

tèmes sont en présence, et je les crois inconciliables. Ou l'on ne se propose que d'amuser le spectateur et de tenir sa curiosité en éveil par des coups de théâtre multipliés et des intrigues bien embrouillées ; alors il faut renoncer au développement des sentiments et des caractères, à la peinture des mœurs et des idées d'une époque, car toute la place est prise par la préparation des incidents, les transitions, les explications et les combinaisons. Dans ce système, la situation naît toujours d'un événement extérieur qui peut arriver ou ne pas arriver, qui dépend du hasard et non de la volonté des personnages, et dont toutes les circonstances sont tellement essentielles à la marche du drame, que, si on en changeait une seule, le drame n'existerait pas.

Ou bien il s'agit de représenter les mœurs d'un siècle, en les résumant dans les hommes

célèbres qui en sont comme la personnification; il s'agit de développer un caractère, une passion ou un sentiment; en ce cas, on n'a pas le loisir d'amasser des incidents et des complications; on va droit au cœur, droit à l'idée. D'ailleurs, un plan plus élevé demande une exécution plus large; la porte secrète, le mélodrame, la surprise, nuiraient à la sincérité de l'œuvre, et l'habileté qu'on déploierait dans les petits moyens contrasterait avec les grands noms dont on évoque le souvenir.

Dans ce système, l'action naît du choc des intérêts ou des passions; elle se déroule par la seule logique des choses et l'opposition des caractères. A ce travail du génie, qui se suffit à lui-même, nous devons *Cinna*, *Andromaque* et le *Misanthrope*.

Il est vrai que le premier système est plus amusant; il n'exige pas du public une attention

sérieuse et éclairée; le spectateur n'a pas besoin d'exercer son goût; il vient chercher des émotions et non de la vraisemblance ; que lui importe une étude historique? on n'est pas au théâtre pour s'instruire, mais pour passer une soirée agréable. C'est fort bien ; cependant la question est de savoir si le but de l'art est de divertir les gens oisifs, ou de développer en nous le sentiment du beau. Un ballet est amusant ; un beau tableau et une belle statue s'adressent à un autre ordre d'idées ; je ne pense pas qu'il soit arrivé à personne, en sortant du Louvre, de s'écrier : Dieu ! comme j'ai pleuré ! ou : Dieu ! comme je me suis diverti !

Faut-il donc, pour être dans les conditions de l'art, glacer et endormir le spectateur ? Non, assurément. Le pire des genres est le genre ennuyeux ; il ne faut jamais être froid ; mais entendons-nous sur ce qu'on appelle froid ; c'est

un point sur lequel on ne doit pas accepter le jugement de tout le monde. Il y a spectateurs et spectateurs. La foule sera insensible au *Misanthrope*, qui remuera profondément certains esprits, et ces certains esprits s'ennuieront fort à la représentation d'un mélodrame qui passionnera la foule; une scène entre Oreste et Hermione me paraît beaucoup plus chaude que le coup de théâtre le plus imprévu, entremêlé des plus violentes exclamations. Il m'est fort indifférent de savoir comment se dénouera un imbroglio; il est très-intéressant, au contraire, de remarquer avec quelle pénétration Molière et Racine ont étudié le cœur humain, quelle vérité il y a dans leurs observations, quelle justesse dans le langage, quelle force et quelle franchise dans la facture des vers. C'est là un très-vif plaisir, et l'on doit plaindre ceux qui en sont privés. — Ce qui est froid, c'est ce qui est faux.

J'entends d'ici les objections accoutumées : vous vous révoltez contre le public, faute d'avoir su lui plaire ; la foule a un instinct sûr qui est le seul critérium du bon et du mauvais. — Oui, la foule a son instinct ; tout le monde est doué, en naissant, de la faculté du goût ; mais c'est un germe qui veut être cultivé. L'habitude du mélodrame fausse le goût ; la bonne éducation seule produit des connaisseurs. Il est certain que le peuple d'Athènes, nourri des vers d'Eschyle, de Sophocle et d'Euripide, avait reçu une autre éducation littéraire, et, par suite, jugeait autrement que les bourgeois de Paris. On ne peut pas plus juger une œuvre littéraire sans cette culture préalable, qu'on ne peut apprécier une peinture, quand on n'a jamais vu de tableau.

Pour moi, c'est au second système que je me rattache, mais seulement dans la mesure

de mes forces. Est-il besoin de dire que l'ambition passe de beaucoup la puissance? il n'est pas défendu d'aspirer où l'on ne peut atteindre. Si je suis froid, j'ai tort; c'est ma faute, et non celle du système. Qu'y faire? On fait ce qu'on peut. Je m'absous par l'intention, et je puis du moins me rendre ce témoignage, qu'avant de choisir une action, j'ai toujours choisi une époque, et me suis déterminé à traiter un sujet plutôt pour tracer la physionomie d'un siècle que pour combiner une intrigue. Cela dit, j'aurai bientôt exposé ma poétique. Elle est contenue en entier dans ces quatre vers :

Ce style figuré, dont on fait vanité,
Sort du bon caractère et de la vérité;
Ce n'est que jeu de mots, qu'affectation pure,
Et ce n'est pas ainsi que parle la nature.

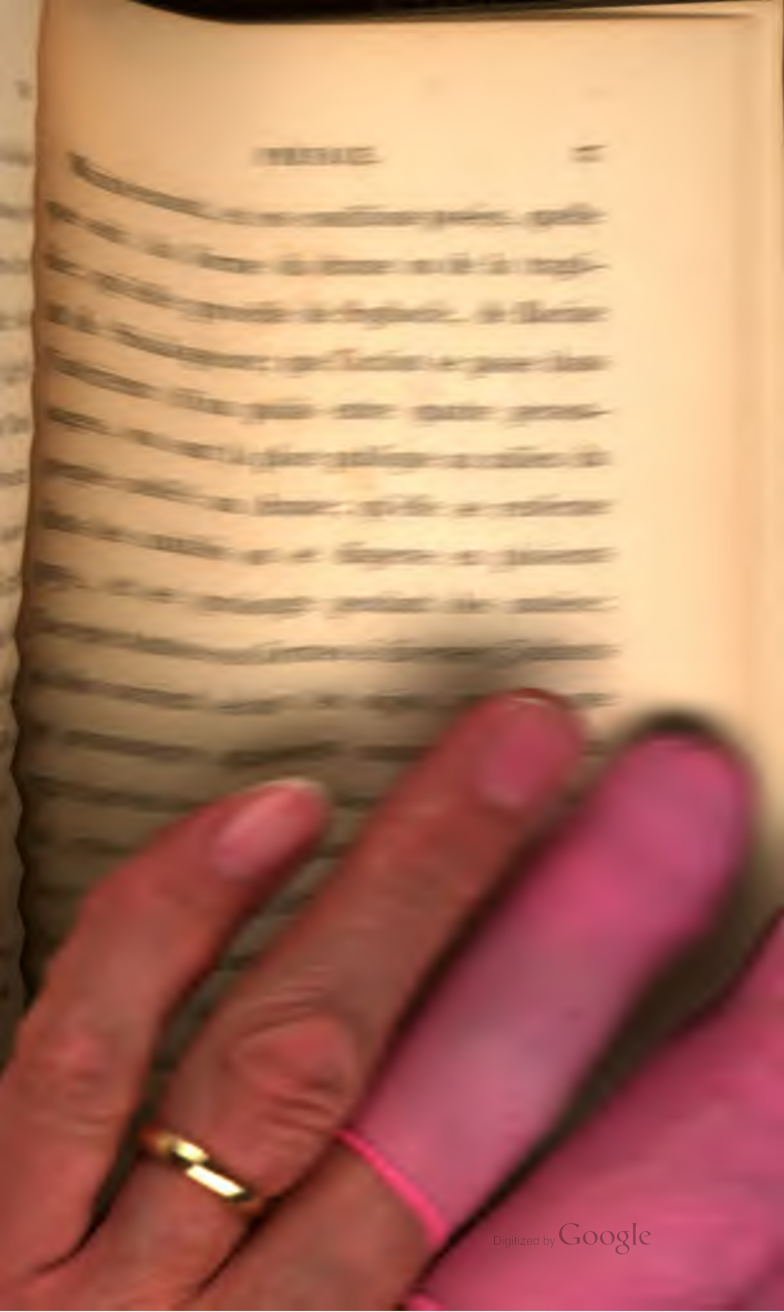
Parler comme la nature, voilà tout. Il est vrai que c'est difficile.

Maintenant, et ces conditions posées, quelle que soit la forme du drame ou de la tragédie; qu'elle procède de Sophocle, de Racine ou de Shakspeare; que l'action se passe dans l'intérieur d'un palais entre quatre personnages, ou sur la place publique au milieu du peuple mêlé au drame; qu'elle se renferme dans les unités ou se disperse en plusieurs pays, et se prolonge pendant des années; j'accepte toutes ces formes si diverses; j'admets qu'elles varient selon les sujets, pourvu que les personnages agissent comme ils doivent agir et parlent comme ils doivent parler. En un mot, je ne suis point du tout exclusif; je rends justice au mouvement littéraire qui a redonné l'audace et la vie à notre théâtre, au moment où il se mourait de langueur, quoiqu'il y ait eu un peu de galvanisme dans cette résurrection. Je crois que le siècle de Molière restera tou-

de mes forces. Est-il besoin de dire que l'ambition a passé de beaucoup la puissance? il n'est pas défendu d'aspirer où l'on ne peut atteindre. Si je suis froid, j'ai tort: c'est ma faute, et non celle du système. Qu'y faire? On fait ce qu'on peut. Je m'absous par l'intention, et je puis du moins me rendre ce témoignage, qu'avant de choisir une action, j'ai toujours choisi une époque, et me suis déterminé à traiter un sujet plutôt pour tracer la physionomie d'un siècle que pour combiner une intrigue. Cela dit, j'aurai bientôt exposé ma poétique. Elle est contenue en entier dans ces quatre vers :

> Ce style figuré, dont on fait v
> Sort du bon caractère et d
> Ce n'est que jeu de mo
> Et ce n'est pas ai

Parler comm
que c'est



jours le grand siècle, parce que c'est alors seulement qu'on a réuni la force et le naturel; mais j'estime que M. Hugo est souvent plus près de Corneille que beaucoup de ceux qui prétendaient à l'honneur de défendre et de continuer les auteurs classiques; enfin personne n'admire plus que moi les beaux vers de M. de Lamartine, de M. Hugo et de M. de Musset.

Telle est, en peu de mots, ma profession de foi, et maintenant je demande la permission de revenir à mes affaires particulières.

En premier lieu, je remercie la critique de l'accueil extrêmement indulgent qu'elle a fait à *Ulysse*.

Sympathique au travail, la critique a su gré à l'auteur de sa tentative; elle en a excusé les faiblesses et les défauts; elle a pensé qu'il n'y avait aucun mal à pousser le public hors de

ses habitudes, pour le faire voyager dans des pays nouveaux, à force d'être anciens, où les mœurs et les coutumes ressemblent à celles de nos paysans, où l'on parle un langage depuis longtemps répudié par la politesse des cours et prohibé par les rhétoriques. Si quelque chose de l'esprit d'Homère anime de temps en temps cette imitation, ce peut être un bénéfice pour l'art de franchir l'horizon français, anglais ou allemand, et de regarder vers la Grèce, sa première patrie. Combien de fois ne nous a-t-on pas reproché notre égoïsme littéraire? On nous blâme de nous renfermer dans la contemplation de nous-mêmes, et de ne pas agrandir notre point de vue par l'examen comparé des littératures étrangères. Eh bien! voici des Grecs, des Grecs qui ne sont pas Français; pourquoi leur être inhospitaliers? Fallait-il les civiliser et les habiller à

notre mode? Mais alors à quoi bon prendre des Grecs? Il eût été bien plus simple de choisir des Français. — Si l'imitation trahit l'original et n'a rien du souffle de la muse antique, au moins elle a cet effet d'appeler l'attention du public sur Homère. — On vengera Homère en le relisant. Ce sera tant pis pour l'auteur, mais tant mieux pour le public, qui ne peut que gagner à cette lecture robuste et saine.

Mon rôle en cette affaire est assez désintéressé. Que certaines choses aient du succès; il est clair que tout l'honneur en sera pour Homère. Que d'autres choses échouent; j'en recueillerai, moi seul, tout le blâme, et je serai traité de sacrilége. Je le savais, et néanmoins j'ai persisté. Je savais de plus qu'en cherchant la simplicité, je manquais l'effet. Ce qui est naturel ne frappe pas l'esprit; il semble que chacun en aurait fait au-

tant; tandis qu'un trait brillant et faux surprend le public : c'est un signal aux applaudissements, et le spectateur ébloui se dit en lui-même qu'il n'aurait pas eu tant d'imagination, et qu'il faut bien du génie pour trouver des choses si singulières.

Toutes ces considérations, la critique en a tenu compte. S'il est vrai que sa mission soit autant d'encourager que de condamner, jamais elle n'a rempli son mandat d'une façon plus bienveillante; elle s'est même dépouillée de toute sévérité envers ce qui lui paraissait condamnable. Grâce à elle, le public est revenu de son premier étonnement; il a prêté à l'ouvrage une attention soutenue et sympathique. Ceci est une nouvelle preuve que l'art dramatique n'a pas un ennemi dans le feuilleton, mais bien plutôt un protecteur, un guide et un camarade.

Me sera-t-il permis cependant, puisque je tiens la plume, de répondre quelques mots à une censure amère qui fait exception à cette bienveillance générale. Je veux parler d'un certain article publié dans les dernières pages d'une *Revue*. Selon le critique, un critique grave à ce qu'on dit, après avoir *découpé avec une paire de ciseaux* les passages de l'Odyssée, je me suis contenté de les traduire tantôt d'une manière littérale, *plate et prosaïque*, tantôt d'une manière très-infidèle. *Nul sous le rapport philosophique* (je le crois bien; ce n'est pas dans les livres de Platon que j'ai pris Ulysse), *nul sous le rapport littéraire, le poëme ne peut contenter les antiquaires*.

Je passe sur ces aménités, pour arriver à mes *étourderies* et à mes *bévues*. (O politesse des antiquaires!)

Première étourderie : « Les suivantes infidèles, pour excuser leur conduite, ne craignent pas de se comparer aux Bacchantes. « Or, est-il permis de voir dans les Bacchantes « le type de la vie lascive? Pour se rendre « *coupable d'une pareille bévue*, il faut n'avoir « jamais lu ni Théocrite ni Virgile.... Ici, « en vérité, plus j'y pense, plus j'ai peine à « m'expliquer une telle *étourderie;* car je ne « veux pas croire que M. Ponsard ignore la « mort de Penthée. »

Voyez l'injustice! on me dit que je n'ai pas lu Virgile, à moi qui en sais par cœur les deux premiers vers :

Tityre, tu patulæ recubans sub tegmine fagi,
Silvestrem tenui musam meditaris avena.

Ce qui peut se traduire ainsi :

O Tityre, enseveli sous la couverture d'une Revue épaisse,
Tu écris des pages rustiques avec une plume de mince valeur.

Je me rappelle même un autre passage de Virgile, où il est question des Bacchantes, d'une façon qui n'est pas fort à leur avantage. Comme Orphée se montrait peu sensible à leurs avances, ces dames n'imaginèrent rien de mieux, pour le punir de ses froideurs, que de le couper en petits morceaux.

Spretæ. . . matres
Discerptum latos juvenem sparsere per agros.

Cela prouve qu'elles étaient *inhumaines*, mais non pas comme l'entend leur champion.

Le critique grave, si dur envers moi, à l'endroit de Virgile, se refuse pourtant à croire que j'ignore la mort de Penthée. Ignorer la mort de Penthée ! O ciel ! Je ne suis pas capable de cette énormité. Non, non. Penthée est mort. . . est mort et enterré. On m'avait déjà fait part de cette perte douloureuse. Hâtons-nous d'en donner la preuve, et ne restons

pas plus longtemps sous le poids de cette horrible accusation.

Cette strophe, que je fais chanter aux suivantes infidèles :

La jeune cavale,
Errant à son gré,
Du zéphyr rivale,
Bondit dans le pré.
Ainsi court et vole
La Bacchante folle [1]
Sur le mont Sacré.

Cette strophe, dis-je, est imitée d'une strophe d'Euripide, qui se trouve précisément dans *les Bacchantes, ou la Mort de Penthée.*

Voici ce qu'Euripide fait dire au chœur des Ménades :

« Bacchus excite les danses agiles et les « anime par ses cris. Courage, courage, Bac« chantes! *Chantez* Bacchus *au bruit des tam-*

1. *Furiis accensæ.* — VIRGILE.

« *bours* retentissants! A la montagne! à la « montagne! Alors la Bacchante joyeuse, *sem-* « *blable au jeune poulain qui suit sa mère* « *égarée, bondit et s'agite en cadence.* »

Ainsi, selon Euripide, qui à la vérité n'a pas lu Virgile, les Bacchantes dansent; les Bacchantes chantent, au bruit des tambours.

Eh bien! que disent les suivantes?

Comme la Bacchante,
Je danse et je chante,
Au bruit du tambour.

Il me semble que puisque les suivantes dansent et chantent aussi au bruit des tambours, elles peuvent très-bien se comparer en cela aux Bacchantes. Elles ne prétendent pas leur ressembler du reste. Tel écrivain dira : je me fais imprimer comme Voltaire. Il aura raison sur ce point. Cela ne veut pas dire qu'il écrive comme Voltaire.

Deuxième étourderie : « Ulysse, rappelant « à Pénélope la forme du lit nuptial, parle « d'un olivier qu'il a *taillé avec* l'équerre. S'il « n'avait eu que l'équerre pour *tailler* l'oli- « vier..... Est-ce que par hasard l'auteur au- « rait cru que l'équerre sert à équarrir? »

C'est fort plaisant, mais complétement inexact. L'antiquaire badine sur ses propres inventions, avec légèreté, j'entends irréflexion.

Ulysse ne dit pas, en parlant de l'olivier : J'en *taillai* le tronc *avec* l'équerre.

Mais :

J'en *façonnai* le tronc à *l'aide* de l'équerre.

Ce qui est bien différent.

Homère avait dit : j'en façonnai le tronc à angles droits, en y appliquant le cordeau.

Cela signifie-t-il : J'en taillai le tronc avec une corde?

De quel côté est l'étourderie?

Enfin l'article se termine ainsi : « Si Ho-« mère est *le plus divin* des poëtes, la *pré-« tendue* tragédie de M. Ponsard est tout sim-« plement *une impiété.* »

Holà! une impiété! c'est un bien gros mot. N'y a-t-il pas quelque circonstance atténuante pour la bonne foi? — Mais à propos : Si Homère n'est que divin, au lieu d'être *le plus divin*, mon impiété sera-t-elle moindre? — Plaise à Dieu, *le plus Dieu!*

Certes, il est beau d'être un *critique grave*, et d'écrire dans une Revue non moins grave, hélas! mais serait-ce compromettre cette gravité, que d'être un critique instruit et poli, bienveillant au poëte, et sympathique au lecteur?

Soyez ainsi, ami Tityre, et suivez moins les inspirations du dieu (quel dieu!) qui vous fait vos loisirs.

CHANT PREMIER

CHANT PREMIER

Sur les bords de la mer à la bruyante écume,
Non loin du mont Sardène, est la ville de Cume;
La plaine d'alentour se charge de moissons,
Ou nourrit des brebis dont on vend les toisons,

Et dans l'eau qui descend des monts de l'Éolide
D'habiles forgerons trempent l'airain solide.
Apollon s'y plaisait, et les peuples lointains
Y venaient consulter ses oracles certains;
Mais depuis quelque temps, plus riche et plus avare,
Cume n'offrait aux Dieux qu'un sacrifice rare.

C'est là que travaillait Tychius l'armurier,
Qui forgeait mieux l'airain que nul autre ouvrier.
Sous le vent des soufflets tandis qu'un feu s'allume,
Son lourd marteau, qui tombe et bondit sur l'enclume,
Enfonce de grands clous dans un bouclier neuf,
Enfermant sous l'airain sept doubles peaux de bœuf.
A ses côtés veillait, près de la lampe pleine,

Sa femme, aux doigts légers, qui mélangeait la laine,
Et par l'assortiment d'éclatantes couleurs
Imitait sur sa tâche un pré couvert de fleurs.

Lorsque le forgeron eut achevé l'armure,
A l'épreuve du trait, tant la matière est dure,
Las de battre le fer du matin jusqu'au soir,
Il laissa retomber ses bras, et vint s'asseoir.
— C'est alors qu'un vieillard, caché dans le coin sombre
Où l'angle du foyer avait jeté son ombre,
Tira de son manteau sa lyre en bois grossier,
Traversée, au sommet, d'une barre d'acier.
Le nom de ce vieillard était Mélésigène;
Il était étranger, et n'y voyait qu'à peine;

Comme il marchait la veille, un bâton à la main,
Tâtant d'un pied douteux les traces du chemin,
Des chiens avaient fait peur au vieillard solitaire,
Qui, jetant son bâton et se couchant par terre,
Entouré d'aboîments et ne respirant pas,
Dans ce cercle hurlant attendait le trépas.

Tychius le sauva de la meute vorace;
Il était allé vendre une belle cuirasse,
Et, joyeux d'avoir pu richement l'échanger,
Il rentrait, quand il vit le vieillard en danger.
Après avoir chassé les chiens à coups de pierre,
Il guida l'étranger jusques à sa chaumière,
Puis il lui présenta sa coupe qu'il remplit,

L'admit à son foyer et lui donna son lit.

Or le vieillard chanta sur sa lyre savante
Les prudents orateurs, les guerriers que l'on vante ;
Ensuite, pour flatter son hôte l'armurier,
Il célébra Vulcain, l'immortel ouvrier ;
Du bouclier d'Achille il chanta les merveilles :
L'argent des échalas y soutient l'or des treilles ;
Le soc y fend la terre ; ailleurs sont des moissons ;
Plus loin, la danse emporte et filles et garçons ;
Le chœur rapide et sûr s'y noue et s'y dénoue ;
Il tourne, et d'un potier on croirait voir la roue ;
Il s'ouvre, et les danseurs, défilant tour à tour,
D'un fleuve sinueux imitent le contour.

Aux bords du bouclier est l'Océan sans borne.

Il chantait. — Comme on voit un cheval, à l'œil morne,
Qu'un actif laboureur hâte de l'aiguillon,
Traîner péniblement le soc dans le sillon :
Insouciant des coups, las du terrain rebelle,
Il s'arrête au milieu d'un effort; il appelle
Et la litière molle, et l'heure du repos
Dont l'étoile du soir avertit les troupeaux;
Mais si l'écho lointain apporte à son oreille
Un bruit guerrier, soudain il s'étonne, il s'éveille;
Il se souvient du choc des bataillons armés;
Il ouvre largement ses naseaux enflammés;
Il frémit; son poitrail, qu'un collier déshonore,

Se redresse, orgueilleux, vers le cuivre sonore.
— Ainsi le forgeron, de travail harassé,
Oubliait sa fatigue et le soir avancé,
Et, suspendant son âme à ce chant qui l'amuse,
Écoutait l'étranger, favori de la Muse.

Quand le dernier accord eut laissé dans les airs
Le souvenir mourant d'harmonieux concerts,
Vieillard, dit Tychius, c'est Apollon lui-même
Qui t'enseigna ces chants ; ce dieu t'inspire et t'aime ;
Car je n'ouïs jamais de lyre aux plus doux sons,
Ni de chantre qui sût de plus belles chansons.
Heureuse la chaumière où la Muse est entrée !
On entend des récits qui charment la soirée.

Je ne peux pas t'offrir le filet gras des porcs,
Ni plusieurs fois remplir ta coupe jusqu'aux bords,
Divin chantre. L'airain est d'un tel prix à Cume,
Que j'ai peu de profit à le mettre à l'enclume;
Mais j'ai de quoi nourrir l'hôte, envoyé des Dieux;
S'il veut finir ses jours sous mon chaume pieux,
Il pourra d'un vin pur mouiller parfois ses lèvres,
Et dormir dans un lit couvert de peaux de chèvres.
— Cependant l'heure fuit, et d'un prochain sommeil
La lampe, qui s'éteint, nous donne le conseil.

Que Jupiter ami de l'homme charitable,
Lui répond le vieillard, prenne soin de ta table;
Qu'il repousse toujours, pour prix de ton accueil,

La misère importune au dehors de ton seuil,
Et que, pleines d'airain, tes forges renommées
Procurent une dot à tes filles aimées !
Je suis reçu chez toi comme un voisin connu,
Qui d'un très-long voyage est enfin revenu ;
Je m'asseois à la table où mange ta famille,
Et pour moi ton vin coule et ton foyer pétille.
Non, je n'ai pas souvent fait de pareils repas,
Et si je m'en croyais, je ne m'en irais pas.
Que n'ai-je de bons yeux et la main vigoureuse,
Comme quand j'entrepris ma vie aventureuse !
Je pourrais te servir ; j'ai moi-même forgé ;
On sait un peu de tout, quand on a voyagé ;
J'avais appris comment les armuriers de Thrace

Sèment d'écailles d'or le fer d'une cuirasse.
Mais je ne suis plus bon qu'à la lyre, et les ans
Me rendraient aujourd'hui les marteaux trop pesants.
D'ailleurs mon œil éteint m'interdit cette tâche ;
Or le lot du vaillant n'appartient pas au lâche ;
Et je mériterais tous les noms outrageants,
Qu'on m'appelât glouton, et que les jeunes gens
Me montrassent au doigt, en se disant ensemble :
Qu'à ce vieillard jamais nul de nous ne ressemble !
Si, comme un fainéant, assis au coin du feu,
Je consommais la part de ceux qui gagnent peu.

Mais voici le projet où mon esprit s'arrête :
Sur ton lit, cette nuit, je poserai ma tête,

Et m'en irai demain, au lever du soleil,
Sur la place publique où siége le conseil.
Là, je demanderai qu'on m'accorde la somme
Qui suffit, chaque année, à l'entretien d'un homme,
Promettant, si l'on daigne exaucer mon souhait,
Qu'on n'aura pas perdu le prix de ce bienfait,
Car je chanterai Cume et ses plaines fertiles,
Et la rendrai fameuse entre toutes les villes.

Tel est mon plan, qu'un Dieu vient de me conseiller;
Aussi j'ai mis à part ce vin de ton cellier,
Pour le boire en l'honneur de la troupe céleste,
De Jupiter surtout, que l'étranger atteste;
Par lui les suppliants obtiennent des égards;

Par lui je toucherai le cœur de vos vieillards.

Tychius l'armurier lui répondit : Mon hôte,
Jupiter tient nos biens et les donne ou les ôte;
Mais tant qu'il permettra que je lève un marteau,
Tant que j'aurai du pain, des mets, des lits de peau,
Celui qui franchira le seuil de ma demeure
Y trouvera sa part, toujours prête, à toute heure,
Et plus il sera pauvre, infirme, ayant besoin,
Plus à le contenter j'appliquerai mon soin,
Sachant bien que les dieux bénissent la fatigue
De quiconque au malheur ouvre une main prodigue;
Reste donc avec nous, je t'en saurai bon gré.
Sinon, au point du jour, je te réveillerai;

Je guiderai tes pas, puisque tu le préfères,
Vers les vieillards sacrés qui jugent les affaires,
Et tu ne peux manquer d'avoir un bon succès,
Tant l'esprit est charmé des choses que tu sais.

Il dit, et l'étranger, touché de son langage,
Lui rend grâce en son cœur pour cet heureux présage,
Et, saisissant la coupe, en épanche le vin
En l'honneur de l'Olympe et du peuple divin,
De Jupiter surtout, par qui la foudre gronde.
Ces soins remplis, il boit dans la coupe profonde.

Alors le forgeron approche du foyer
Les peaux qu'il tire à lui pour les mieux déployer;

Puis y faisant coucher le vieillard, il arrange
Autour de celui-ci son manteau de rechange,
Ample et fort, composé d'une épaisse toison,
Dont il s'enveloppait dans la froide saison.

CHANT II

CHANT II

Déjà paraît le char de l'Aurore aux doigts roses.
Les vieillards respectés, qui vont juger les causes,
S'assemblent, et le peuple, à l'entour répandu,
Attend le jugement qui doit être rendu.

Les vieillards sont assis en cercle sur la pierre;
Chacun a son héraut qui se tient en arrière;
Chacun, lorsqu'il se lève et va donner sa voix,
Des mains de son héraut prend le sceptre des lois.
Dès qu'ils ont prononcé, le plaideur qui l'emporte
S'en retourne, suivi d'une nombreuse escorte.
Les siens font retentir l'air de leurs cris joyeux,
Et prennent place autour d'un festin copieux;
Tandis que le vaincu, seul et baissant la tête,
Au fond de sa maison va cacher sa défaite.

Cependant l'étranger, par Tychius conduit,
S'avance dans la foule, où l'on parle à grand bruit.
— Comme un vaisseau courbé fend la vaste amertume.

Et coupe en deux le flot qui le couvre d'écume;
Ou comme on voit le soc, armé d'un fort airain,
Enfoncer le sillon dans les flancs du terrain;
La glèbe soulevée hésite, et se renverse
Des deux côtés du soc, qui marche et la traverse;
— Ainsi le forgeron, de ses robustes bras,
Ouvrait la multitude au-devant de ses pas.

Ils arrivent enfin vers l'enceinte sacrée,
Et tous deux, par respect, s'arrêtent à l'entrée.
En voyant l'armurier et le nouveau venu,
Chacun se tait, pensant : Que veut cet inconnu?

Or, quand nulle rumeur ne vint à son oreille :

O vieillards renommés, que Jupiter conseille,
Dit alors l'étranger, son sceptre est dans vos mains
Pour vous donner pouvoir sur les autres humains.
Je souhaite d'abord que Jupiter, très-sage,
Vous inspire toujours d'en faire un bon usage,
Afin que votre peuple, étant bien gouverné,
Devienne en peur de temps puissant et fortuné.
Quand les chefs sont pieux et remplis de prudence,
La nation prospère et vit dans l'abondance;
Le laboureur récolte une foule de fruits
Qu'il échange à son gré contre d'autres produits,
Et le guerrier, content de l'aiguillon du pâtre,
Suspend ses javelots au-dessus de son âtre.

Tel est le sort d'un peuple aimé de Jupiter;
Et quel est le moyen de lui sembler plus cher?
C'est de prêter l'oreille à la voix qui demande,
Puisque tout suppliant de lui se recommande.
Vieillards, amis des Dieux, je suis ce suppliant;
Faible, courbé par l'âge, aveugle, mendiant,
J'embrasse vos genoux et votre droite auguste;
Et pour que vous sachiez si ma demande est juste,
Je dirai qui je suis, d'où je viens, et quel sort
Par des pays divers m'a conduit sur ce bord.

A Smyrne est la campagne où j'ai vu la lumière.
Crithéis, qu'engendra Ménalippe, est ma mère.
Ménalippe mourut, après avoir remis

La garde de sa fille à l'un de ses amis;
Mais cet ami trompeur, mandataire infidèle,
Séduisit sa pupille et se retira d'elle.
Crithéis resta seule, et quelque temps après
Il lui naquit un fils sur les bords du Mélès;
C'est pourquoi, n'ayant point de famille certaine,
Du nom de mon berceau je suis *Mélésigène*.

Or, Crithéis filait la toison et le lin,
Pour gagner ses repas et ceux de l'orphelin,
Quand un homme pieux, qui tenait une école
Et formait la jeunesse à l'art de la parole,
Ayant connu ma mère, et plaignant ses malheurs,
Entreprit de la rendre à des destins meilleurs.

Phémius, c'est le nom de cet homme équitable,
Épousa Crithéis, et m'admit à sa table;
Il m'a toujours traité comme un enfant chéri,
Se plaisant à me voir bien vêtu, bien nourri,
Et m'instruisant lui-même à chanter sur la lyre
La gloire des héros que l'univers admire;
Enfin, quand il mourut, je fus son héritier;
Par là j'eus son école et son bien tout entier.

Le sourire des Dieux sur moi daigna descendre;
Les jeunes gens en foule accouraient pour m'entendre,
Disant que de ma lèvre, ouverte aux dons du ciel,
Découlait une voix plus douce que le miel;
Aussi j'avais du gain autant qu'un maître habile,

Et je comptais parmi les premiers de la ville.

Mais la Muse historique et Phœbus Apollon
M'ont inspiré l'ennui de ce séjour trop long.
Le voyage est utile à qui veut bien s'instruire;
Qui n'a pas voyagé n'a pas beaucoup à dire,
Et quand on veut chanter les héros d'autrefois,
Faut-il pas avoir vu le lieu de leurs exploits?
Un jour donc, ayant su que Mentès de Leucade,
Riche marchand de blés, à l'ancre dans la rade,
Équipait son vaisseau pour des bords étrangers,
J'obtins qu'il me prendrait parmi ses passagers;
Nous détachâmes l'ancre, et le libre navire
Fendit les flots, poussé par un heureux zéphire.

Depuis lors j'ai toujours erré de lieux en lieux ;
J'ai vu, sous chaque ciel, des pays merveilleux :
Ceux des étés, à qui la pluie est inconnue ;
L'eau d'un fleuve y tient lieu des bienfaits de la nue ;
Ceux des constants hivers, où sur les hauts sommets
Blanchissent des frimas qui ne fondent jamais ;
J'ai vu la terre où croît un fruit doux à la bouche ;
Le lotos est si doux que, si sa lèvre y touche,
L'étranger, oubliant le fruit de ses coteaux,
Veut vivre au pied de ceux où fleurit le lotos ;
J'ai vu les Læstrigons, mangeurs de chair humaine,
L'Éolie, où les vents frémissent de leur chaîne,
Et cette île où Circé, la fille du Soleil,
Change l'homme en pourceau sous son bâton vermeil ;

Je me suis arrêté plusieurs mois dans Ithaque,
Où règne un petit-fils du fils de Télémaque;
Et là j'ai recueilli d'intéressants propos
Sur la guerre de Troie et les anciens héros.

Mais les ans sur ma tête accumulaient leur nombre;
Le jour m'était déjà de la couleur de l'ombre,
Et ma vue, éteignant son débile flambeau,
M'avertissait déjà de la nuit du tombeau.
Alors je m'en revins dans ma patrie aimée,
Et foulai de nouveau la terre accoutumée
Qu'éclairait sous mes pas, mal guidés par mes yeux,
Le jour du souvenir, sinon le jour des cieux.
Hélas! cette faveur échappe à mon envie

De mourir au pays où j'ai reçu la vie.
Vainement j'attendis que les jeunes garçons,
Par la Muse attirés, vinssent à mes leçons ;
Ma lyre, vainement par mes doigts caressée,
Résonna pour la foule autrefois empressée.
— Comme le forgeron, apprêtant ses marteaux,
Dans un ardent brasier jette divers métaux,
Et mêlant l'or brillant avec la fonte dure,
L'argent avec l'étain qui sert pour la soudure,
De ces lingots, fondus au point de s'allier,
Compose un éclatant et vaste bouclier ;
Ainsi, car le voyage a peuplé ma mémoire,
J'ai su de faits divers composer une histoire.
Je disais dans mes chants le désaccord fatal

D'Atride, chef des chefs, d'Achille aux dieux égal,
La retraite d'Achille, et, sous les murs de Troie,
Les restes des héros dont les chiens font leur proie.
— Mais mes plus beaux récits n'étaient point estimés;
Et les fils des vieillards qu'enfants j'avais charmés,
Accompagnaient ces mots d'un dédaigneux sourire:
Le bon homme est trop vieux maintenant pour la lyre;
Il a trop voyagé; les pénibles hasards
Ont éteint sa pensée ainsi que ses regards;
Telle, quand l'huile manque, une lampe qui tremble
Et qui perd et chaleur et clarté tout ensemble.
Vieillard, Apollon manque à tes chants indigents;
Apollon, toujours jeune, aime les jeunes gens.

Ils parlaient de la sorte, excités par Thersyte,
Homme ignorant, jaloux de toute réussite,
Qui, ne sachant rien faire et n'ayant rien produit,
Insultait au travail et riait avec bruit;
Et, quoiqu'il ne parût bon à rien qu'à l'injure,
Il raisonnait sur tout, sans règle ni mesure.

J'ai quitté cette terre ingrate, j'ai marché.
Le pain que j'ai reçu, le lit où j'ai couché,
— Et le pain et le lit souvent me faisaient faute —
Je ne les ai payés qu'en chantant pour mon hôte;
Car, à suivre mes goûts errants, j'ai dépensé
Et tout mon patrimoine et le gain amassé;

Il ne me reste plus qu'une voix inégale
Qu'anime la chaleur et glace un soleil pâle.

Mais j'ai peur maintenant des sentiers sans maison,
Des caillous, des brouillards de la froide saison.
J'ai besoin de repos, enfin; à ma faiblesse
Il faut la chaude ampleur d'une tunique épaisse,
Un siége au coin du feu, d'où j'entende, à couvert,
Siffler les aquilons pendant les nuits d'hiver,
Et quelque peu d'un vin généreux, dont la flamme
Circule en mon vieux sang et me réchauffe l'âme.

O sages, pardonnez ces vœux où je me plais!

Le pauvre se console avec les longs souhaits.
Pandore, qui tient l'urne où resta l'espérance,
S'assied à nos côtés, derrière la souffrance;
Et lorsque celle-ci nous déchire le sein,
La divine Pandore, attentif médecin,
Pose d'un doigt léger, sur la plaie enflammée,
Comme un frais appareil, l'espérance embaumée.

C'est ce consolateur, l'espoir d'un sort plus doux,
Qui m'a donné courage et m'a conduit vers vous.
Or, voici ma prière : Accordez-moi la somme
Qui suffit, chaque année, à l'entretien d'un homme.
Si le grand Jupiter vous porte à consentir,

Vous n'aurez pas sujet de vous en repentir,
Car je chanterai Cume et ses plaines fertiles,
Et la rendrai fameuse entre toutes les villes.

Quelquefois, Cumœens, un doute méfiant
Retient la main déjà tendue au suppliant.
On craint qu'un vagabond, enclin à la paresse,
Colorant avec art sa honteuse détresse,
Ne parle faussement d'un malheur, inventé
Pour ennoblir sa faim due à la lâcheté.
Trop souvent en effet l'oisif tient ce langage,
Qu'il gagnerait son pain, s'il avait de l'ouvrage,
Et sitôt qu'on le met à l'œuvre, on s'aperçoit

Qu'au bout de deux sillons ce fainéant s'asseoit.
On a regret alors qu'un paresseux consomme
La part qui suffirait à nourrir un brave homme.

Un maître prévoyant aura soin d'essayer
L'art de son serviteur, avant de le payer :
S'il sait serrer les blés et les lier en gerbes,
Ou, la faux à la main, faire tomber les herbes,
En disposer les tas, et les mettre à l'abri,
De peur des eaux du ciel, dont le foin est pourri;
S'il va couper au bois des rameaux qu'il aligne
Pour clore le verger où prospère la vigne,
Et si d'un bon zéphyr il choisit le moment

Pour séparer la paille et le grain du froment;
Et quand le serviteur a bien fait son ouvrage,
Il est juste qu'alors il reçoive son gage.

Afin qu'on sache donc si je suis un menteur,
Ou bien si d'Apollon je tiens l'art du chanteur,
Écoutez, Cumœens, ces chansons du rhapsode;
La muse Ionienne en a dicté le mode.
A la lyre ignorante apprêtez vos mépris;
Mais le chantre inspiré sera digne du prix,
Et le travail du Dieu dont sa poitrine est pleine
Aura doté d'un toit sa vieillesse sereine.
Tel l'innocent grillon qui se plaît au foyer;

L'aïeul se réjouit de son bruit familier,
Et, réprimant pour lui l'enfance aux mains barbares,
Craindrait, en l'exilant, d'offenser les dieux Lares.

A ces mots, entouré de la foule sans voix,
Sur la lyre un instant il promène ses doigts,
Et commence : — il disait comment un dieu propice
A vers Nausicaa conduit le sage Ulysse.

CHANT III

ULYSSE ET NAUSICAA

CHANT III.

Sur un lit opulent, couvert de fins tissus,
Dormait Nausicaa, fille d'Alcinoüs,
Jeune vierge aux bras blancs, si bien faite et si belle
Que celui qui la voit croit voir une Immortelle;

Et de chaque côté du seuil silencieux
Couchait une servante aux contours gracieux.
Comme un souffle léger, Minerve entre et se pose
Vers le sommet du lit où la vierge repose,
Se penche sur sa tête, et lui parlant tout bas,
Sous les traits de Charis, la fille de Dymas,
Qui, née en même temps que la jeune princesse,
Était sa favorite et la suivait sans cesse :

Nausicaa, c'est mal d'avoir si peu de soin ;
Vos habits négligés sont gisants dans un coin.
Pourtant le jour approche où pour le mariage
Il faudra revêtir les parures d'usage ;
Outre le bel habit que vous aurez sur vous,

Il en faudra donner un autre à votre époux;
C'est ainsi qu'on acquiert la bonne renommée,
Et que l'on réjouit sa famille charmée.
Allons, au point du jour, tout laver dans le flot;
Moi, je vous aiderai pour en finir plus tôt;
Car on n'a pas longtemps à rester jeune fille,
Quand on est, comme vous, d'une illustre famille.
C'est pourquoi, dès l'aurore, entrez dans le palais,
Et demandez au roi son char et ses mulets;
Vous mettrez dans le char vos robes et vos laines,
Et vous y monterez, tenant en main les rênes.
Comme la ville est loin du lavoir, il vous sied
D'aller en chariot mieux que d'aller à pied.

Ayant ainsi parlé, la déesse retourne
Dans l'Olympe, où la troupe immortelle séjourne;
Les vents n'ébranlent point ces radieux climats
Inconnus à la pluie, et vierges des frimas.
Une blanche clarté toujours les environne,
Et la sérénité sans voile les couronne.
Là, toujours de plaisirs les plaisirs sont suivis;
Là s'envole Minerve, après ses bons avis.

Or sitôt que l'Aurore, aux doigts roses, se lève,
Nausicaa s'éveille en admirant son rêve;
Elle s'en va conter à ses parents chéris
Le songe dont Minerve agite ses esprits.
La reine était assise au milieu des servantes,

Et les fuseaux tournaient entre ses mains savantes,
Et le roi se rendait, escorté des anciens,
Au conseil, composé des chefs Phéaciens.

Nausicaa l'aborde et lui tient ce langage :
Cher père, prêtez-moi votre char de bagage ;
Je veux porter au fleuve et, dans les eaux plongés,
Blanchir vos beaux habits trop longtemps négligés ;
Pour siéger au conseil, selon votre coutume,
Il faut que rien ne manque à l'éclat du costume.
En outre vous avez cinq fils dans vos maisons,
Deux déjà mariés, mais trois encor garçons ;
Ceux-ci veulent toujours, pour aller à la danse,
Des habits bien lavés, et j'en ai l'intendance.

Elle parlait ainsi, dans son chaste embarras,
Songeant au doux hymen et ne le nommant pas.
Son père lui répond, comprenant ses scrupules :
Vous aurez, chère fille, et le char et les mules.
Allez. Mes serviteurs attelleront dehors
Un char couvert, muni d'essieux luisants et forts.

Il dit, et donne l'ordre aux serviteurs dociles
D'apprêter la voiture et les mules agiles.
La princesse, apportant les habits précieux,
Les place dans le char muni de bons essieux,
Et monte sur le siége; et cependant la reine
Prépare pour sa fille une outre de vin pleine,
Puis remplit un panier de vivres, puis encor

Lui donne des parfums dans une fiole d'or,
Afin qu'après le bain la vierge et ses esclaves
Répandent sur leur corps les essences suaves.

Alors Nausicaa prend les rênes en main,
Et fouette les mulets qui vont par le chemin,
Et, trottant avec bruit, emportent aux campagnes
La vierge en chariot, que suivent ses compagnes.
Quand elles sont au bord du fleuve aux flots d'azur,
Où l'on trouve toujours un lavoir clair et pur,
Si pur, qu'en y lavant l'habit le plus sordide
On l'en tire plus blanc que la neige splendide,
Elles ôtent le frein aux mulets fatigués
Qui s'écartent, paissant l'herbe le long des gués.

Puis on prend les habits, on les lave, on s'excite,
On se défie à qui les lavera plus vite.
Après que les habits furent bien nettoyés,
Au bord de l'Océan ils sont tous déployés,
Par-dessus des cailloux, à la surface ronde,
Que la mer tous les jours lavait avec son onde.
Cela fait, chaque vierge entre dans le courant,
Et se baigne, et s'enduit du parfum odorant.

Tandis qu'au grand soleil la laine devient sèche,
Le chœur joyeux s'en va dîner sur l'herbe fraîche;
Puis, la paume à la main, les cheveux dénoués,
Nausicaa préside aux combats enjoués.
— Telle que des forêts l'infatigable amante

Parcourt le haut Taygète ou le vert Érymante ;
Filles de Jupiter, les Dryades des bois
Accompagnent Diane, au sonore carquois ;
Elle poursuit le cerf dans ses sombres retraites,
Et Latone en son cœur sent des fiertés secrètes ;
Car les nymphes étant belles comme elles sont,
Sa fille les dépasse encor de tout le front,
Si bien qu'on reconnaît aisément la déesse ;
— Telle, dans son cortége, apparaît la princesse.

Quand l'instant est venu de rentrer au palais,
De plier les habits, d'atteler les mulets,
Minerve éveille Ulysse, endormi sous la feuille,
Pour que Nausicaa l'aperçoive et l'accueille.

Il advint que la paume, étant lancée en l'air,
Dépassa la joueuse et tomba dans la mer.
La troupe alors s'écrie; au féminin tumulte,
Ulysse réveillé se lève et se consulte.

Hélas! dans quel pays suis-je arrivé? Les gens
Y sont-ils inhumains, injustes, outrageants?
Ou la crainte de Dieu est-elle dans leur âme?
Sont-ils hospitaliers? — J'entends des voix de femme:
Qui pousse ces clameurs? Les nymphes des forêts,
Ou la nymphe du fleuve, ou celle des marais?
Seraient-ce pas plutôt quelques simples mortelles?
— Il faut m'en assurer en me rapprochant d'elles.

CHANT III.

Il dit, et sort du bois, et de rameaux touffus
Couvre sa nudité dont il était confus.
— Comme l'on voit sortir d'un bois inabordable,
Confiant dans sa force, un lion formidable;
Il a longtemps souffert de la pluie et du vent;
Un feu luit dans ses yeux; il s'élance en avant;
Il fond sur les troupeaux, car sa faim est extrême,
Au point qu'il les poursuit dans leur étable même.
— Vers les femmes ainsi le héros s'avançait,
Quoique nu; le besoin extrême l'y poussait.
Dès qu'il paraît, horrible et souillé d'eau salée,
Chacune çà et là s'enfuit dans la vallée.
Seule, Nausicaa l'attend; car dans son cœur
Minerve a mis l'audace et dissipé la peur.

Elle attend, immobile. Or Ulysse est en peine :
Ira-t-il embrasser les genoux de la reine?
Ou, lui parlant de loin, prîra-t-il humblement
Qu'on lui montre la ville et prête un vêtement?
Après réflexion, il croit qu'il est plus sage
De lui parler de loin avec un doux langage,
De peur de l'irriter s'il touchait ses genoux;
Et, choisissant des mots insinuants et doux :

Je vous supplie, ô reine, ou déesse, ou mortelle!
Si vous êtes déesse, alors on vous appelle
Diane des forêts, fille de Jupiter;
Car vous avez son port, et sa taille et son air.
Si vous êtes mortelle, ainsi que nous le sommes,

Heureux sont vos parents, entre les autres hommes;
Vos frères sont heureux; la joie enfle leur cœur
Quand ils vous voient danser, si belle, dans un chœur.
Mais plus heureux celui qui doit, ô jeune épouse,
Vous emmener, suivi de la foule jalouse!
Non, je n'ai jamais vu rien qui soit si parfait,
Et l'admiration me laisse stupéfait.
Tel est le beau palmier, qui, jeune et plein de séve,
Dans l'île de Délos, près du temple s'élève.
Jadis, pour mon malheur, je traversai les flots;
Avec mille guerriers, je passai par Délos,
Et je fus stupéfait devant cette merveille,
Car jamais on ne vit une tige pareille.
Ainsi je reste, ô vierge, étonné devant vous,

Et n'ose, par respect, embrasser vos genoux.
Je suis un malheureux; de l'île d'Ogygie
Jeté sur cette plage où je me réfugie,
Vingt jours durant, jouet des vents et de la mer,
Je ne fus qu'hier soir sauvé du gouffre amer.
Une divinité m'a poussé vers cette île,
Pour m'y livrer encore à la fortune hostile;
Car je n'espère pas la fin de mes malheurs;
Les Dieux m'ont réservé de nouvelles douleurs.
Mais secourez-moi, reine. Après tant de souffrance,
C'est en vous que je mets ma première espérance.
Je n'ai vu jusqu'ici personne, et ne sais pas
Quel peuple hospitalier habite ces climats.
Indiquez-moi la ville; et, pour m'en faire un voile

Prêtez-moi, s'il se peut, quelque méchante toile.
Ainsi les justes Dieux vous puissent envoyer
Un mari, des enfants, et la paix du foyer!
Il n'est rien, en effet, de plus heureux au monde
Qu'un bon ménage où règne une amitié profonde;
C'est un chagrin cuisant pour tous les envieux,
Et pour les vrais amis un spectacle joyeux.

Étranger, dit la vierge aux bras blancs comme neige,
Vous ne me paraissez ni fou ni sacrilége.
Jupiter est le maître, et, selon ses penchants,
Il dispense les biens aux bons comme aux méchants;
Il faut souffrir le mal, lorsque le mal arrive;
Mais puisque vous avez abordé cette rive,

Vous n'y manquerez pas d'habits ni de secours;
Ils sont dus au malheur, qu'il faut aider toujours.
Je vous enseignerai le chemin de la ville,
Et vous dirai quel peuple habite dans cette île:
Vous êtes, étranger, chez les Phéaciens;
Mon père Alcinoüs est le chef des anciens.

Elle dit, et parlant aux femmes de sa suite :
Arrêtez; pourquoi donc avez-vous pris la fuite?
Pensez-vous que cet homme ait de mauvais desseins,
Ou que ce soit quelqu'un des ennemis voisins?
Mais, sachant que les Dieux protégent cette terre,
Quel ennemi jamais y portera la guerre?
Et d'ailleurs nous vivons environnés des mers,

Et loin du continent et de tout l'univers.
Cet homme a fait naufrage et sa misère est grande;
Il faut le secourir, Jupiter le commande;
Au nom de Jupiter viennent les malheureux,
Et le peu qu'on leur donne est d'un grand prix pour eux.
— Vite, à l'abri du vent, baignez-le dans le fleuve,
Et donnez-lui des mets pour qu'il mange et s'abreuve.

Les femmes, à ces mots, s'encourageant tout bas,
S'arrêtent, puis enfin reviennent sur leurs pas;
Elles mènent Ulysse en un lieu du rivage
Où l'on peut se baigner à l'abri de l'orage,
Posent auprès de lui des habits sur le bord,
Lui donnent des parfums dans une fiole d'or,

Et le pressent d'entrer au lit de la rivière.

Mais lui : Retirez-vous un peu plus en arrière,
Jeunes filles, pendant que je me baignerai,
Et nettoierai l'écume, et me parfumerai.
L'huile délassera mon corps battu des lames;
Mais je n'ose, tout nu, me montrer à des femmes.

Les femmes, à ces mots, s'en vont d'un pied léger
Dire à Nausicaa ce qu'a dit l'étranger.
Or Ulysse lavait la souillure marine
Qui couvrait son épaule et sa large poitrine,
Et trempait ses cheveux dans le flot pur et clair,
Pour exprimer le sel déposé par la mer;

Il verse sur son corps les huiles onctueuses,
Et se revêt enfin de robes somptueuses.
Alors Minerve accroît la beauté de son port;
Elle le fait paraître et plus grand et plus fort,
Et de ses blonds cheveux enrichissant la teinte,
Les déroule, pareils à la fleur d'hyacinthe.
Comme un bon artisan, par Vulcain conseillé,
Entoure d'or brillant l'argent bien travaillé;
Ainsi d'un vif éclat la déesse environne
La face du héros et toute sa personne.
Il va resplendissant, s'asseoir près de la mer.
— Cependant la princesse admire son bel air,
Et par les mots suivants témoignant sa surprise :

Or donc, écoutez-moi, femmes, que je vous dise :
Ce n'est point à l'insu des Dieux olympiens
Que ce prince aborda chez les Phéaciens.
Il me semblait d'abord vulgaire et misérable,
Et maintenant il brille, aux Dieux mêmes semblable.
Plût aux Dieux immortels que tel fût mon époux,
Et que cet étranger voulût rester chez nous !
Mais apportez les mets, afin qu'il se nourrisse.

Les femmes aussitôt placent devant Ulysse
L'outre et les mets; il mange et boit avidement,
N'ayant depuis deux jours pris aucun aliment.

Pourtant Nausicaa songe à rentrer chez elle;

Elle met les habits dans le char qu'elle attelle,
Monte, et prenant en main les rênes des mulets :

Levez-vous, étranger, et venez au palais ;
Je vous mène à mon père, un prince charitable,
Et vous verrez les chefs, qui mangent à sa table.
Mais vous n'avez pas l'air d'être inconsidéré ;
Voici donc comme il faut agir, selon mon gré :
Tant que nous marcherons à travers les campagnes,
Suivez le chariot, derrière mes compagnes ;
Moi, je vous montrerai le chemin, sur mon char,
Et nous irons ainsi jusqu'au pied du rempart.
Car la ville est puissante : un rempart la couronne ;
Un double port reçoit la mer qui l'environne ;

L'accès en est étroit; mais, une fois entré,
Chaque navire y trouve un asile assuré.
On voit aussi chez nous, au milieu d'un portique,
Le temple de Neptune et la place publique;
C'est là qu'est le marché; c'est là que le marin
Apprête le cordage et les ancres d'airain.
L'adroit Phéacien, qui navigue et qui pêche,
Ne sait pas tendre l'arc et décocher la flèche;
Mais il aime les mâts, les voiles, les vaisseaux,
Sur lesquels, intrépide, il fend les vastes eaux.
Or, dès que nous serons au pied de la muraille,
Il faudra nous quitter, de peur qu'on ne nous raille.
Je crains les méchants bruits; le peuple est indiscret,
Et si l'on nous voyait ensemble, on se dirait :

Quel est cet étranger qui suit la jeune reine?
Comme il est beau ! serait-ce un mari qu'elle amène?
Où donc l'a-t-elle pris, vraiment? Il est certain
Que c'est un voyageur venu d'un bord lointain,
Ou même un dieu, tombé de la voûte éternelle,
Tout exprès pour lui plaire et pour vivre avec elle.
C'est ce qui la rendait si rebelle à l'hymen,
Quand nos principaux chefs se disputaient sa main;
Il faut bien qu'elle cherche un mari chez les autres,
Puisqu'elle est orgueilleuse et méprise les nôtres.

Voilà ce qu'on dirait, et j'aurais à rougir,
Car je réprouve aussi cette façon d'agir,
Et trouverais mauvais qu'une fille, peu sage,

Vécût avec un homme avant le mariage.

Tenez donc mes avis dans votre esprit gravés,
Et je ne doute pas que, si vous les suivez,
Vous ne vous ménagiez, auprès du roi mon père,
L'espoir d'un prompt départ et d'un retour prospère.
— Écoutez : Nous allons rencontrer, sur nos pas,
Un bois de peupliers consacrés à Pallas ;
Une source y jaillit et s'enfuit dans les herbes.
Là mon père a des champs et des jardins superbes,
Tellement rapprochés des premières maisons,
Que d'un endroit à l'autre on distingue les sons.
Vous demeurerez là, quelque temps, pour attendre
Qu'aux portes du palais nous ayons pu nous rendre :

Puis acheminez-vous, seul; aux premiers venus
Demandez le palais du grand Alcinoüs;
Tout le monde chez nous le connaît et l'admire,
Et les petits enfants vous y pourraient conduire.
Arrivé dans la cour, poursuivez hardiment;
Allez jusqu'à ma mère en son appartement;
Vous la verrez assise au milieu de ses femmes,
Et filant près de l'âtre, à la lueur des flammes;
Adossée au pilier qui supporte le toit,
Elle tient le fuseau tournoyant sous son doigt.
Là, comme un Immortel, mon père, calme et grave,
Est assis sur un trône et boit du vin suave.
Ne marchez pas à lui, mais agenouillez-vous
Vers ma mère, et portez la main à ses genoux;

Si ma mère à vos vœux se montre favorable,
Bientôt luira le jour du retour désirable;
Vous reverrez les champs que vous avez semés,
Et le toit paternel, et ceux que vous aimez.

Elle dit. Les mulets, fouettés par la lanière,
S'éloignent promptement des bords de la rivière;
De leurs pas alternés ils battent le terrein;
Mais elle les modère en se servant du frein,
Pour qu'Ulysse et le chœur, qui marchent par la plaine,
Puissent la suivre à pied sans être hors d'haleine.

Le soleil se couchait à l'horizon doré,
Quand on arrive au bois à Pallas consacré;

Là le héros s'arrête, et restant en arrière :
Fille de Jupiter, exaucez ma prière,
O Pallas ! Je me vis abandonné de vous,
Quand j'étais le jouet de Neptune en courroux;
Vous ne m'écoutiez pas; mais, aujourd'hui meilleure,
Faites qu'Alcinoüs m'accueille en sa demeure!

CHANT IV

CHANT IV.

Voilà ce que chanta le rhapsode divin.
Ulysse, ajouta-t-il, n'espéra pas en vain;
Le sage Alcinoüs le reçut comme un hôte;
Les mets et le vin pur ne lui firent pas faute,

Et quand vint le moment de gagner d'autres bords,
Il s'embarqua, chargé d'habits et de trésors.

Des bons Phéaciens, vieillards, suivez l'exemple.
Leur cœur hospitalier des Dieux était le temple;
Jamais un voyageur, dans leur île égaré,
N'y connut le refus d'un secours imploré.
Aussi, les Dieux souvent, pendant les sacrifices,
S'asseyaient à leur table et mangeaient les prémices,
Et souvent, si quelqu'un se mettait en chemin,
Un dieu l'accompagnait sous un visage humain.

Il dit : un long silence accueille sa harangue.
Tous, enchantés des sons qui coulaient de sa langue,

Craignaient qu'il ne finît, quand il eut commencé,
Et l'on écoute encore, après qu'il a cessé.

Enfin un bruit s'élève, et se propage, et roule,
Et grandit. La louange éclate dans la foule.
C'est un chantre divin ! un prophète inspiré !
A l'égal de la Muse il doit être honoré !

Ainsi, lorsque la nuit du haut des monts s'élance,
Dans la campagne sombre il se fait un silence.
Le voyageur tardif par les sentiers n'entend
Que le bruit des cailloux sous son pied hésitant ;
La Peur, hôte des nuits et de la solitude,
Dans son cœur inquiet jette l'incertitude.

Mais si les pas de l'homme éveillent à l'entour
Le chien gardien des seuils, qui couche dans la cour,
Tout à coup retentit un aboiement immense ;
Il s'éteint sur un point, ailleurs il recommence ;
Au signal éclatant chaque dogue répond,
Et l'air est ébranlé d'un concert furibond.
— Du peuple frémissant tel était le tumulte.
Le juge Ægyptius, que chaque âge consulte,
Et dont l'expérience est d'un puissant secours,
Car l'auguste Thémis préside à ses discours,
Se lève ; il fait un signe, et tout murmure cesse
A l'aspect vénéré du sceptre qu'il abaisse.

Peuples, écoutez-moi. Ce chantre, égal aux Dieux,

N'a-t-il pas le secret des sons mélodieux?

Sa voix, avec douceur, enchaîne la cadence,

Et tout ce qu'il enseigne est dit avec prudence.

J'ai pris un tel plaisir, que, chargé d'ans nombreux,

Je ne me souviens pas d'un moment plus heureux,

Sauf quand mon fils naquit, et quand, robuste et leste,

Il remporta le prix de la course et du ceste.

Certes, on ne saurait penser en l'écoutant,

Que c'est un imposteur, comme l'on en voit tant,

Un de ces vagabonds, qui, ne voulant rien faire,

Aiment mieux mendier que gagner un salaire.

On penserait plutôt, tant il a bien parlé,

Entendre un Immortel en suppliant voilé.

— Mais, du sort des humains c'est la triste coutume,

La Muse à ses faveurs a mêlé l'amertume.
Il est aveugle, errant, sans patrie et sans toit,
Pâli par la fatigue, et la faim, et le froid,
Et ce n'est point un mot envers les Dieux impie,
Ni quelque fait honteux que sa misère expie;
Mais il s'est appauvri dans les pays lointains,
En amassant partout ses glorieux butins,
L'histoire des héros, les noms de plusieurs villes,
Les prodiges qu'on voit dans les diverses îles.
Il n'est donc pas blâmable, et si vous m'en croyez,
Ne lui refusez pas du pain et des foyers;
Mais comme il le demande, accordez-lui la somme
Qui suffit, chaque année, à l'entretien d'un homme.
Vous ne lui devrez pas bien longtemps vos secours,

Car le pauvre homme arrive au terme de ses jours;
Peu de chose d'ailleurs comblera son envie,
Et lui rendra plus doux le déclin de la vie.
Le vieillard, qui n'est plus tourné vers l'avenir,
Ne veut que du repos pour se ressouvenir.
Ce peu, qu'il vous demande et qu'il faut qu'on lui donne,
L'enrichira beaucoup, sans appauvrir personne,
Et vous plairez aux Dieux, qui seraient affligés
S'ils voyaient qu'on fût dur envers des gens âgés.
Peut-il être en effet un spectacle plus triste
Que celui d'un vieillard que personne n'assiste?
Le jeune homme a souvent bien des maux à souffrir:
Quand l'orage détruit ses blés prêts à mûrir,
Quand il perd ses parents qu'il aime avec tendresse,

Ou quand il est trompé par sa belle maîtresse.
Alors, dans sa douleur, il accuse le sort,
Et maudit sa naissance, et désire la mort;
Mais il a la vigueur égale à la souffrance,
Et la source du rire, et la riche espérance;
L'avenir sans limite est semé, sous ses pas,
De plaisirs qu'il devine et qu'il ne connaît pas;
Nul espoir ne s'éteint sans qu'un autre renaisse;
Il est maître de tout, car il a la jeunesse;
Indépendant du sort et plus heureux qu'un roi,
Il porte son royaume et son bonheur en soi.
Au lieu que le vieillard, à qui la force échappe,
Tombe sans mouvement sous le coup qui le frappe.
Comme un tronc épuisé, qui ne reverdit plus

Quand la hache a coupé ses rameaux vermoulus,
Il ne peut plus du sort réparer les injures,
Car sa dernière séve a fui par ses blessures.
Sa force décroissante augmente ses besoins;
Plus il faut le soigner, plus il manque de soins,
Et si nul ne l'assiste, il ira, seul et morne,
S'asseoir et se laisser mourir sur une borne.
— C'est pourquoi Jupiter voit d'un œil indigné
Qu'on refuse une obole au vieillard dédaigné,
Et que sous les affronts soit courbée et fléchie
L'auguste majesté d'une tête blanchie.

Cependant vos bienfaits ne seront pas perdus;
Mais en gloire immortelle il vous seront re ndus;

Car il chantera Cume et ses plaines fertiles,
Et la rendra fameuse entre toutes les villes.
C'est le plus grand honneur que l'on puisse obtenir
Que d'aller par la Muse aux siècles à venir;
C'est par là qu'une ville éclipse ses rivales,
Plus que par ses moutons, ses bœufs et ses cavales.
En vain l'air retentit du bruit de vos marteaux,
Et la lime stridente en vain mord les métaux;
En vain de vos brebis couvrant au loin la plaine,
Dans la pourpre de Tyr vous en teignez la laine;
Un jour l'herbe croîtra sur vos noms effacés,
Et que restera-t-il des trésors amassés?
Combien d'autres cités, avant l'âge où nous sommes,
Florissaient, dont l'histoire a péri chez les hommes!

Aux amoureux de l'or, un nom n'est pas promis;
Mais la Muse indigente illustre ses amis,
Et si vous accueillez le chantre qu'elle inspire,
Par delà tous les temps durera votre empire.
Quand le soc passera sur vos anciens remparts,
On parlera de Cume où régnaient les beaux arts,
Et nul n'abordera les côtes d'Ionie,
Sans y saluer Cume, ouverte à l'harmonie.
– Moi, je crois qu'Apollon, notre dieu protecteur,
Nous a daigné lui-même envoyer ce chanteur,
Parce qu'il nous sait gré des récents sacrifices,
Où nous avons brûlé la graisse des génisses.
Je vous engage donc à l'accueillir chez vous,
De peur que nos voisins, mieux avisés que nous,

Ne l'attirent près d'eux, et n'usurpent la gloire
Qu'un chantre si savant promet à notre histoire.

C'est ainsi que parla le prudent orateur.
Autour de lui s'élève un bruit approbateur :
Oui, disait-on, il faut lui donner un asile;
Traitons-le bien, afin qu'il chante notre ville;
Nous serions bien fâchés si nos voisins jaloux
Nous prenaient ce chanteur qu'il faut garder pour nous.
Voilà ce qu'on disait d'une voix unanime;
Mais cela ne plut point à Mastor, fils d'Alcime.
Il avait de beaux champs et de belles maisons;
Nul ne savait mieux l'art d'échanger les toisons;
Car c'était un marchand habile et plein de ruses,

Ardent à s'enrichir, mais dédaigneux des Muses,
Qui n'aimait que le gain et n'estimait que l'or.
— S'étant levé, voici comment parla Mastor :
Cumœens, j'ai toujours ouï dire à mon père,
Que deux choses fondaient une maison prospère :
L'activité d'abord, assidue aux travaux,
Qui fait que le marchand devance ses rivaux ;
Puis, gardienne des biens, l'austère économie
Sans quoi croule bientôt l'œuvre mal affermie.
L'homme actif et rangé ramasse de grands biens ;
Il est fort estimé de ses concitoyens ;
On l'envie ; on le flatte, il peut, s'il a des filles,
Les marier aux fils des premières familles.
Mais l'homme qui n'a rien n'obtient aucun égard ;

Chacun le fuit; il n'est invité nulle part.
Or, je ne sais à quoi la poésie est bonne,
Mais jamais les chansons n'ont enrichi personne;
Témoin ce mendiant, qu'on voit, la lyre en main,
Réduit sur ses vieux jours à demander du pain.
Est-ce donc, en effet, un métier d'homme sage
Que de chanter, au lieu d'entreprendre un ouvrage,
Et quel fruit pensez-vous tirer de ses chansons,
Quand il n'a pu lui-même en tirer que des sons?
Vous serez, vous dit-on, immortels dans son livre;
Avant d'être immortel il importe de vivre,
Et l'immortalité semble une triste fin,
Quand, pour y parvenir, il faut mourir de faim.
On ne peut être sûr d'une gloire lointaine;

Mais la vie actuelle est chose plus certaine,
Et pour moi j'aime mieux, dans mille ans ignoré,
Vivre aujourd'hui puissant, riche et considéré,
Que si, laissant peut-être une gloire posthume,
Je vivais misérable et méprisé dans Cume.
Ce destin vous attend, si vous êtes trop bons,
Et donnez votre argent à tous les vagabonds;
Car, étant informés de votre accueil facile,
D'autres viendront encor vous demander asile;
Il en arrivera de cent lieux différents;
Vous serez accablés de rhapsodes errants,
Et pour le seul plaisir d'écouter leurs chimères,
Vous vous ruinerez à nourrir des *Homères*.

Il donnait ce surnom à l'aveugle vieillard;
Car *Homère*, chez eux, veut dire *sans regard*.

Il dit, et se rassied. — Cependant son sarcasme
Dans les cœurs refroidis sèche l'enthousiasme.
Comme l'on voit fleurir, dans le mois printanier,
Un pommier vigoureux, espoir du jardinier;
Sous le premier baiser des soleils encor pâles,
Chaque fleur blanche et rose entr'ouvre ses pétales,
Et l'heureux jardinier vient visiter souvent
Ces fleurs, berceaux des fruits, que balance le vent;
Il voit d'un œil d'amour pousser les plus hardies,
Reproche leur paresse aux branches engourdies,
Et va tous les matins compter son frais trésor,

Accru d'une autre fleur, et puis d'une autre encor;
C'est que dans les boutons sont des pommes vermeilles
Dont l'automne féconde emplira ses corbeilles,
Et du prix de leur vente il aura des outils,
Et de chauds vêtements pour sa femme et ses fils.
Mais parfois, dans la nuit, un vent glacé se lève
Qui détruit tout d'un coup l'avenir de la séve;
Le jardinier s'afflige, en voyant sous son doigt
Tomber ses pauvres fleurs surprises par le froid;
Alors, foulant du pied leurs stériles promesses,
Il maudit l'aquilon jaloux de ses richesses.

De même le marchand, de ses discours moqueurs,
A flétri la pitié qui germait dans les cœurs.

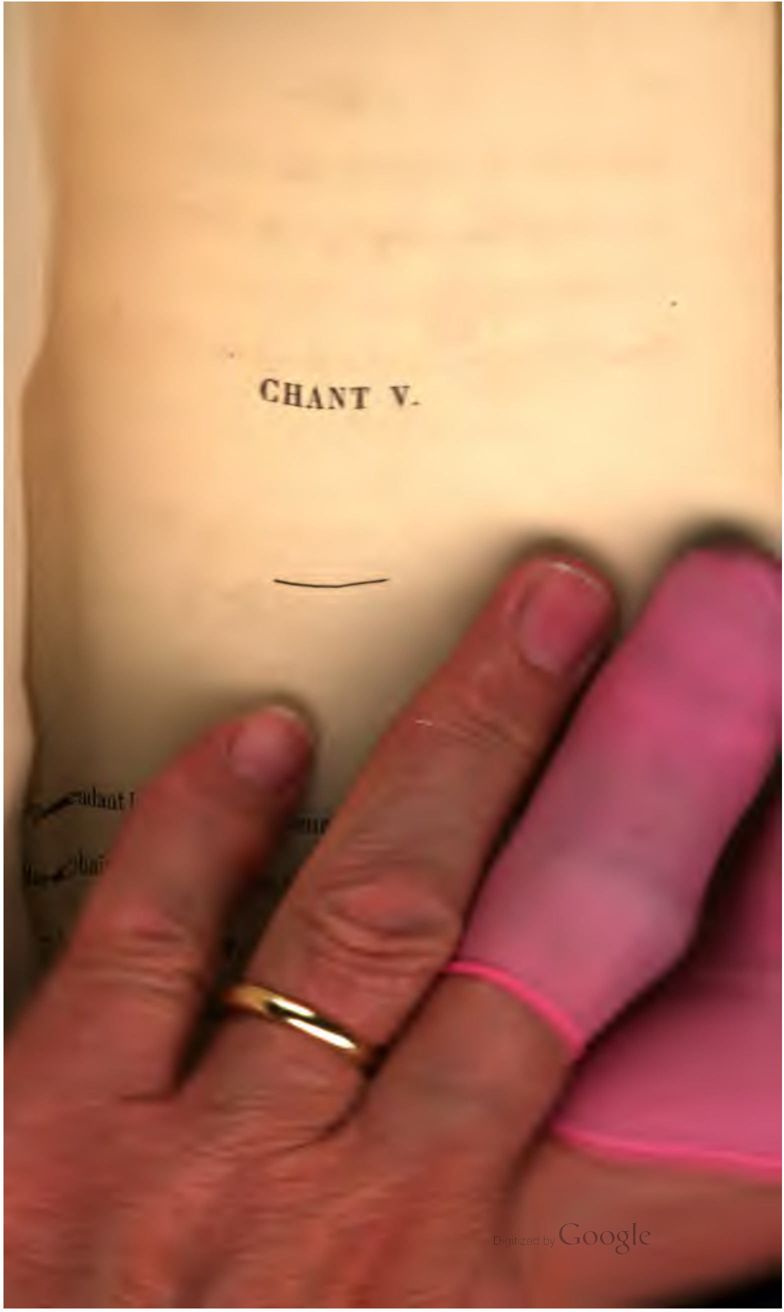
On compte les avis, et le sénat refuse
D'accorder les secours demandés par la Muse.
— Aussitôt l'étranger, honteux de cet affront,
Se retire en silence, aidé du forgeron.

CHANT V

CHANT V.

Cependant le vieillard, le cœur plein d'amertume,
Marchait le long des mers à la bruyante écume.
— Ami, dit l'armurier, ne sois pas soucieux;
Ces hommes sont méchants, durs, avaricieux;





CHANT V.

Mais qu'importe ! Il te reste une sûre demeure
Où tu vivras en paix jusqu'à ta dernière heure ;
Viens chez moi ; tu pourras y chanter à loisir,
Et nous écouterons tes chants avec plaisir.

Mais lui, se retournant : Ville aux chantres amère,
Cume, dit-il, reçois les adieux de l'*Homère :*
Les immortelles Sœurs, déesses des concerts,
Te voulaient à jamais illustrer dans mes vers ;
Mais tes fils ignorants dédaignent le génie ;
Tes fils ont repoussé les dons de l'harmonie ;
Malheur à ces ingrats ! un jour, ils connaîtront
Qu'un poëte a des Dieux qui vengent son affront ;

Puisqu'ils n'estiment pas ce qui donne la gloire,
Ils vivront ignorés et mourront sans mémoire.

A la misère, moi, voué par Jupiter,
Je saurai supporter mon destin d'un cœur fier.
Non, jamais je ne veux rentrer dans cette ville;
Mes pieds brûlent de fuir cette plage incivile;
Je m'en irai; j'irai chercher un autre endroit
Où je me plairai mieux, quelque petit qu'il soit.

Mais exaucez mes vœux, ô Vierges immortelles,
Muses! Si mes amours vous ont été fidèles,
Et si, reconnaissant de vos doctes leçons,
J'eus soin de vous nommer dans toutes mes chansons,

Que jamais ces pays, condamnés aux ténèbres,
N'enfantent un chanteur qui les rende célèbres !

Quant à toi, Tychius, bon parmi les méchants,
Qui, pauvre, as mieux agi que ces riches marchands,
Tu seras immortel, grâce au vieillard malade ;
Car Homère écrira ton nom dans l'Iliade.

FIN D'HOMÈRE.

ULYSSE

TRAGÉDIE EN CINQ ACTES, EN VERS

Représentée

POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉATRE FRANÇAIS,

le 18 juin 1852.

PERSONNAGES

ULYSSE.
TÉLÉMAQUE.
EUMÉE.
ANTINOÜS. } Prétendants.
EURYMAQUE. } Prétendants.
AMPHINOME. } Prétendants.
CTÉSIPPE. } Prétendants.
AMPHIMÉDON. } Prétendants.
Le devin THÉOCLYMÈNE.
CORYPHÉE DES PORCHERS.
SERVITEUR D'EUMÉE.
MÉLANTHIUS, serviteur des prétendants.
UN AUTRE SERVITEUR DES PRÉTENDANTS.
PÉNÉLOPE.
MINERVE.
EURYCLÉE.
EURYNOME.
MÉLANTHO.
UNE NAÏADE.
PHÉMIUS, chantre.

Chœur des naïades. — Chœur des porchers. — Chœur des serviteurs des prétendants. — Chœur des suivantes fidèles. — Chœur des suivantes infidèles.

Les paroles des chœurs, telles qu'elles sont chantées sur le théâtre, sont imprimées en variantes, à la fin du volume.

ULYSSE

PROLOGUE

Le port de Phorcyne dans l'île d'Ithaque. — Un rivage, — des rochers ; — une grotte où coule une fontaine, et auprès de laquelle s'élève un olivier ; — au pied de l'olivier, des trépieds, des cuvettes, des vivres et des vêtements. — Le jour commence à poindre.

SCÈNE PREMIÈRE.

ULYSSE, seul, est endormi sur le sable du rivage.

Se réveillant et regardant autour de lui avec étonnement.

O Dieux ! suis-je éveillé? Ne fais-je pas un rêve?
Comment puis-je être seul, ici, sur cette grève?
Hier je m'endormis parmi des matelots ;
J'étais sur un navire environné des flots ;
Et je m'éveille à terre, et le jour qui commence
N'éclaire aucun vaisseau sur l'Océan immense.
— Ah ! les Phéaciens m'auront manqué de foi !
Ils m'avaient bien promis de m'emmener chez moi ;
Mais ce matin, sans doute, ennuyés de leur hôte,
Ils m'ont, tout endormi, jeté sur une côte.
Toi, par qui tôt ou tard le parjure est frappé,

Venge-moi, Jupiter, de ceux qui m'ont trompé !

Il fait quelques pas.

— J'ignore, hélas ! quel peuple habite ces rivages :
Sont-ce des gens cruels, injustes et sauvages?
Ou la crainte des Dieux est-elle dans leur cœur,
Et serai-je accueilli chez eux avec douceur?

Il fait encore quelques pas dans l'intérieur des terres.

— Où suis-je? — Je ne sais quel souvenir s'éveille,
Mais j'ai vu quelque part une rive pareille.
Ces arbres, cette baie et ces rocs escarpés
Dans un autre pays étaient ainsi groupés ;
Même cet olivier, près de cette fontaine,
Rappelle en mon esprit une image incertaine.
— Que vois-je au pied de l'arbre? — Ah ! ce sont mes trésors
Que les Phéaciens ont laissés sur ces bords ;
Il faut que je les compte, au plus vite, et remarque
S'ils n'en ont pas gardé quelques-uns dans leur barque.

SCÈNE II.

ULYSSE, MINERVE.

Minerve est sous la figure d'un jeune berger, vêtu d'une riche tunique et d'un manteau fait de la peau d'une panthère, chaussé de brodequins, et tenant à la main un long javelot.

MINERVE, s'approchant d'Ulysse.

Ami, je vous salue. Auriez-vous rencontré
Quelqu'un de mes chevreaux dans la plaine égaré?

ULYSSE.

Je n'ai pas vu passer un seul chevreau, jeune homme,
Ou quel que soit le nom dont il faut qu'on vous nomme;
Car vous n'avez pas l'air d'un mortel comme nous,
Mais bien plutôt d'un Dieu qu'on adore à genoux.
Ne venez pas à moi dans un dessein funeste;
Secourez-moi; sauvez ce trésor qui me reste;
Moi-même sauvez-moi; — mais dites-moi d'abord
Où je suis, et quel peuple habite vers ce port.

MINERVE.

Il faut que vous veniez d'un lieu bien solitaire,
Ami, pour ignorer le nom de cette terre.
On la connaît pourtant par delà ses voisins:
La campagne y produit des blés et des raisins;
On y trouve une eau vive et des bois pleins d'ombrages,
Et de nombreux troupeaux paissent ses pâturages;
— En un mot, c'est Ithaque.

ULYSSE.

Ithaque!

MINERVE.

Un nom connu,
Qui jusqu'aux champs Troyens naguère est parvenu.

ULYSSE, embrassant les rochers.

O doux pays d'Ithaque! ô rive désirée!

Se tournant vers Minerve.

Je vais vous expliquer ma joie immodérée,
Berger; je ne suis pas d'Ithaque, et je la vois,
S'il faut vous dire vrai, pour la première fois.

Je suis marchand ; j'habite une lointaine ville ;
Mais ayant autrefois consulté la Sibylle,
Il me fut répondu que j'aurais de grands biens,
Et serais le premier chez mes concitoyens,
Si je pouvais jamais, dans un de mes voyages,
Aborder vers Ithaque et baiser ses rivages.
— Et c'est pourquoi, berger, vous me voyez joyeux.

MINERVE, souriant.

Prudent fils de Laërte, Ulysse astucieux !
Bien fin qui te pourrait surpasser en malice !
Le plus adroit des Dieux échoûrait contre Ulysse.
Mais nous sommes en ruse également savants,
Moi chez les immortels, toi parmi les vivants.
Ainsi donc entre nous ménageons notre verve.
— Ne reconnais-tu pas la déesse Minerve
Qui, te suivant partout, t'entoure et te défend,
Comme une mère tendre entoure son enfant?

ULYSSE.

Déesse, aucun mortel, aussi fin qu'il puisse être,
Quand vous vous déguisez, ne peut vous reconnaître,
Car, nous apparaissant sous des aspects divers,
Vous trompez aisément les yeux les mieux ouverts.
— Je sai bien que toujours vous me fûtes propice ;
Mais soyez bonne encor, divine protectrice !
Au nom de Jupiter, roi des dieux immortels,
Dites-moi si je suis dans les champs paternels ?
Ce qu'on désire tant on ose à peine y croire.
Ne me flattez-vous pas d'un espoir illusoire?
Est-ce vraiment Ithaque?

MINERVE.

Oui, mortel soupçonneux ;
C'est Ithaque.

ULYSSE.

O patrie! ô soleil lumineux!

MINERVE.

Cette rade profonde est le port de Phorcyne.

ULYSSE.

O port trois fois heureux!

MINERVE.

Sur la roche voisine,
Cet arbre aux longs rameaux, c'est l'antique olivier
Où souvent, vers midi, vient s'asseoir le bouvier.

ULYSSE.

Où moi-même souvent je venais chercher l'ombre.

MINERVE.

Voici le mont Nérite ; et cette grotte sombre
Est l'asile sacré des Déesses des eaux.
Là les Nymphes, teignant en pourpre leurs fuseaux,
Se plaisent à tisser de belles robes neuves ;
Là tu sacrifiais aux Naïades des fleuves.

ULYSSE.

O montagnes! forêts! rochers, antres sacrés!
Je vous retrouve donc, vous que j'ai tant pleurés!
— Que de fois, vers le soir, assis devant ma tente,
Quand le soleil plongeait dans la mer éclatante,
J'ai suivi longuement, d'un regard attendri,

L'astre qui se couchait vers mon pays chéri !
Si je voyais alors, de la rive étrangère,
Blanchir à l'horizon une voile légère,
Heureux vaisseau, disais-je, ô vaisseau fortuné
Qu'un vent pousse peut-être aux bords où je suis né !
— Salut, terre d'Ithaque, ô ma bonne nourrice !
Salut, vieil olivier ! — C'est moi ! c'est votre Ulysse !

Allant vers la grotte.

Et vous, Nymphes des eaux, filles de Jupiter,
Autant qu'aux jours passés votre asile m'est cher.
Contentez-vous d'abord d'une simple prière ;
Mais si, par le secours de Minerve guerrière,
Je recouvre mes biens et rentre en ma maison,
Le sang de mes chevreaux teindra votre gazon.

SCÈNE III.

LES MÊMES, NAIADES, sortant de la grotte.

DEMI-CHŒUR DES NAÏADES, à Minerve [1].

Déesse, qui portes l'Égide,
Toi qui de l'Olympe splendide
Descends vers ma retraite humide,
Sois bienvenue en mon séjour.

DEMI-CHŒUR, à Ulysse.

Salut, ô magnanime Ulysse
Que défend Minerve propice ;

1. Chanté. — Voir les variantes qui sont à la fin du volume

Toi qui m'offris maint sacrifice,
Je m'applaudis de ton retour.

DEMI-CHŒUR.

Pour couronner ma chevelure blonde,
J'entrelaçais les joncs et tressais les roseaux.

DEMI-CHŒUR.

Je travaillais dans la grotte profonde,
Et sous mes doigts tournaient les rapides fuseaux.

DEMI-CHŒUR.

J'ai laissé tomber ma couronne
Et mes roseaux éparpillés.

DEMI-CHŒUR.

Aux quenouilles que j'abandonne
Pendent mes fuseaux embrouillés.

LE CHŒUR.

J'ai quitté l'œuvre commencée,
Et suis accourue, empressée
De revoir un ancien ami.
Ta voix est douce à mon oreille,
Ulysse, ta voix qui réveille
Mon écho longtemps endormi.

Nul depuis toi, fils de Laërte,
Dans ma grotte, aujourd'hui déserte,
N'immola le chevreau naissant;
Mais tu reviens, je puis attendre
Et des fruits et le chevreau tendre
Sur mon autel reconnaissant.

ULYSSE [1].

* Nymphes, sur votre autel je jure de répandre
* Le sang quotidien d'un chevreau bondissant.

LE CHŒUR.

Salut, ô magnanime Ulysse
Que défend Minerve propice,
Toi qui m'offris maint sacrifice,
Avec plaisir je te revoi.

Il faut, avant que tu t'abreuves
De l'eau limpide de mes fleuves,
Subir de nouvelles épreuves;
Mais Pallas veillera sur toi.

MINERVE, aux Naïades.

Salut, Nymphes; salut, Divinités agrestes!

Les Naïades se retirent vers la grotte

ULYSSE.

Déesse!...

MINERVE.

Quoi?

ULYSSE.

Je crains des réponses funestes.

MINERVE.

Tu parais combattu par la crainte et l'espoir

ULYSSE.

Je n'ose interroger, et brûle de savoir.

1. Vers supprimés à la représentation.

MINERVE.

Je te comprends, Ulysse, et je lis dans ton âme :
Tu veux m'interroger sur ton fils et ta femme.

ULYSSE.

Oui, Déesse.

MINERVE.

Va-t'en, par delà ces rochers,
Dans l'enclos où se tient le chef de tes porchers.
Là-bas, où vers le bois s'élève une fumée,
C'est là qu'est la maison de ton fidèle Eumée.
Il t'aime avec tendresse, et, d'un œil vigilant,
Prend soin que tes pourceaux ne manquent pas de gland.
— C'est lui qui te dira ce que tu veux apprendre.

ULYSSE.

Pourquoi pas vous, Déesse? — Il est cruel d'attendre.

MINERVE.

Près d'un simple mortel et dans un autre lieu,
Tu peux t'en enquérir, sans le secours d'un Dieu.
Je n'interviens jamais, dans l'humaine fortune,
Aux choses où suffit la prudence commune.
— Or, écoute-moi bien.

ULYSSE.

J'écoute.

MINERVE.

Il faut cacher
Soigneusement ton nom même à ce bon porcher.

Prends garde, et ne te fais connaître dans Ithaque
A personne, hormis à ton fils Télémaque.
Sache que, non content de tes anciens travaux,
Le destin te condamne à des dangers nouveaux.
Tu devras redoubler de ruse et de constance;
Encor périrais-tu sans ma prompte assistance.

ULYSSE.

Ces dangers, où sont-ils?

MINERVE.

Au sein de ta maison.
Garde-toi d'une embûche, et crains la trahison.

ULYSSE.

Déesse, quels malheurs me faites-vous comprendre?
Que vais-je voir d'horrible? A quoi dois-je m'attendre?
Un honteux adultère a-t-il souillé mon nom?
Dois-je subir chez moi le sort d'Agamemnon?

MINERVE.

Nous vaincrons, je l'espère, en usant de prudence.
— Voici ce dont je puis te faire confidence:
Chez toi des ennemis saccagent tes trésors;
Pénètre au milieu d'eux, sous quelque faux dehors,
Et là ne t'émeus pas d'un coup ni d'une injure,
Mais soutiens leurs affronts sans changer de figure.
— Pour te mieux travestir et tromper tous les yeux,
Je te vais transformer en homme pauvre et vieux.
— Cachons auparavant, de peur qu'on ne les prenne,
Cet or et ces habits dans l'ombre souterraine.

S'adressant aux Naïades.

Nymphes, qui vous plaisez dans cet asile frais,
Prêtez-nous votre grotte et gardez nos secrets.

LE CHŒUR DES NAÏADES [1].

Pose l'or sous cette roche,
Pallas ; nous y veillerons,
Et nous-mêmes aux larrons
Nous en défendrons l'approche.

Minerve et Ulysse, aidés des Naïades, portent l'or et les habits dans le fond de la grotte.

MINERVE.

Et maintenant je vais éteindre ton regard,
Et dessécher tes traits comme ceux d'un vieillard.
Tes beaux cheveux bouclés vont choir de ton front chauve,
Et vêtu de haillons et d'un vieux manteau fauve,
Un bâton à la main, une besace au dos,
Serrée autour du corps par de méchants cordeaux,
Tu paraîtras à tous un mendiant vulgaire,
Et tromperas ainsi ceux qui te font la guerre ;
Car tu seras difforme et misérable, au point
Que tes meilleurs amis ne te connaîtront point.

Elle lève son javelot sur Ulysse, qui est caché aux spectateurs par le chœur des Naïades groupées autour de lui. — On le voit reparaître en vieux mendiant, et il s'éloigne, guidé par Minerve.

Parlé, et dit par une seule Naïade.

SCÈNE IV.

CHŒUR DES NAÏADES, *s'avançant sur le devant de la scène, après avoir salué Minerve* [1].

Le soleil monte, et brûle
Le sable au bord des mers;
L'ardente canicule
Flétrit les gazons verts.
Fuyons, ô ma compagne!
La chaleur qui nous gagne,
Au pied de la montagne,
Ou dans les ruisseaux clairs

DEMI-CHŒUR.

Je me baignerai, nue,
Au sein des frais étangs,
Vers la source inconnue
Où règne le printemps,
Où, parmi les joncs frêles,
Les vertes demoiselles
Effleurent de leurs ailes
Les nénuphars flottants.

De mon pied sans cothurne
Agitant les ruisseaux,
J'écouterai mon urne
Où murmurent les eaux.
Au bruit de l'eau sonore
Tombant de mon amphore,
Mes deux yeux vont se clore
Sur un lit de roseaux.

1. Chanté.

DEMI-CHŒUR.

Moi, dans la grotte sombre
Interdite au soleil,
Je m'en vais chercher l'ombre
Et non pas le sommeil;
Je manîrai l'aiguille;
Il faut que je m'habille
D'un voile blanc qui brille,
A la neige pareil.

Notre fête est prochaine,
Et ce n'est pas en vain
Que je tisse la laine
De ce voile divin;
Car je veux apparaître
Belle, autant qu'on peut l'être,
Dans la ronde champêtre
Où sera le sylvain.

LE CHŒUR.

Le soleil monte, et brûle
Le sable au bord des mers;
L'ardente canicule
Flétrit les gazons verts;
Fuyons, ô ma compagne!
La chaleur qui nous gagne,
Au pied de la montagne,
Ou dans les ruisseaux clairs.

FIN DU PROLOGUE.

ACTE PREMIER

abane d'Eumée dans une vaste cour. — Elle est ouverte. — Une table de chaque côté de la cabane. — Autour des tables, des rameaux secs couverts de peaux, pour servir de siéges. — Dans un coin de la cabane, une petite statue de Jupiter. — Le jour baisse.

SCÈNE PREMIÈRE.

EUMÉE, UN SERVITEUR D'EUMÉE.

LE SERVITEUR.

J'aperçois un vieillard qui vers nous s'achemine.

EUMÉE.

Il s'arrête; — pourquoi? qu'est-ce qu'il examine?

LE SERVITEUR.

Je crois qu'il n'ose pas entrer pour mendier.

EUMÉE.

Non. Je crois qu'il regarde Argos, le vieux limier.

LE SERVITEUR.

Voyez donc : on dirait que le chien lui fait fête;
Il incline l'oreille, — et redresse la tête; —

Il agite la queue ; — Il voudrait s'approcher ;
Il tombe.

EUMÉE.

Il est si vieux qu'il ne peut plus marcher.

LE SERVITEUR.

Quel est ce mendiant? le connaissez-vous, maître?
C'est étrange qu'Argos ait l'air de le connaître.

EUMÉE.

Bah! l'on sait que le chien radote en vieillissant.

SCÈNE II.

LES MÊMES, ULYSSE en vieux mendiant, le bâton à la main et la besace sur le dos.

ULYSSE, entrant dans la cabane, et s'arrêtant sur le seuil en regardant toujours le chien.

Il est mort! — Mort de joie en me reconnaissant.
— Ah! Minerve a bien su me changer pour les hommes,
Mais non pour mon vieux chien, meilleur que nous ne sommes.
— Pauvre Argos! je n'ai pu — j'en ai comme un remord —
Te faire une caresse avant que tu sois mort.

Il essuie une larme.

Pauvre Argos!

Il fait quelques pas vers Eumée.

Mon ami, tu dois aimer la chasse,
Car j'ai vu sur ton seuil un chien de noble race;
J'ai vu d'autres limiers, et je suis connaisseur;
Mais celui-là surtout m'a paru fin chasseur.

EUMÉE.

Oui, oui, vraiment, c'était un chien de noble race,
Qui lançait bien un cerf et suivait bien sa trace.
Je voudrais voir autant d'urnes dans mes celliers
Que ce chien a lancé de cerfs dans les halliers.

ULYSSE.

Est-il à toi?

EUMÉE.

Son maître ayant quitté cette île,
J'ai recueilli son chien qui n'avait plus d'asile.
— Mais toi, vieillard, pourquoi dans les champs d'alentour
Rôdes-tu, solitaire, à la chute du jour?

ULYSSE.

Mon ami, la misère est la loi la plus forte;
C'est elle qui me pousse ainsi de porte en porte.

EUMEE.

Tu n'as donc point, vieillard, de fils laborieux?
Car le fils doit nourrir son père infirme et vieux.

ULYSSE.

J'en avais un; — j'en fus séparé de bonne heure.

EUMÉE.

Tu n'as donc point d'amis qui t'ouvrent leur demeure?

ULYSSE.

Changé, comme je suis, par l'âge et le regret,
Aucun de mes amis ne me reconnaîtrait.

EUMÉE.

Est-ce un Dieu courroucé qui t'a fait misérable,
Pour te punir ainsi d'une action coupable?

ULYSSE.

Les Dieux de leurs arrêts nous dérobent le sens,
Et souvent leur rigueur frappe les innocents.

EUMÉE.

Je déclare, vieillard, que ton malheur me touche;
Le pain que l'on mendie est amer à la bouche.

ULYSSE.

Il est vrai qu'il est dur de mendier; il faut
Subir les vents glacés ou le soleil trop chaud,
Cheminer à travers les pierres et les ronces,
Et craindre, en arrivant, de mauvaises réponses;
Mais on trouve parfois des hôtes généreux,
Et l'espoir d'un bon vin soutient le malheureux.

EUMÉE.

Mon hôte, on doit toujours accueillir avec joie
Le pauvre et l'étranger que Jupiter envoie;
Eussent-ils des habits plus mauvais que le tien,
En leur fermant sa porte on n'agirait pas bien.

Il va au-devant d'Ulysse

— Entre donc plus avant. — Ma cabane est petite;
Mais l'étranger est sûr d'une table et d'un gîte.
Dépose ta besace, — et t'assieds en repos
Sur ces feuillages secs, qui sont couverts de peaux.

— Voici les restes froids du dîner de la veille,
Et des morceaux de pain au fond de la corbeille.
Ce vase contient l'eau mêlée avec le vin.
Mange et bois à ton gré. — Quand tu n'auras plus faim,
Tu diras d'où tu viens, de quel nom tu te nommes,
Quels malheurs t'ont contraint d'errer parmi les hommes.

ULYSSE, assis et mangeant.

Ami, que Jupiter exauce tes souhaits,
Pour m'avoir accueilli si bien que tu le fais!
— Mais, dis-moi, j'aperçois des murs de pierres sèches
Entourant une cour où sont de belles crèches,
Je vois des serviteurs revenant du dehors,
Qui ramènent ici plusieurs troupeaux de porcs.
— As-tu donc tant de biens, mon cher hôte? ou peut-être
Es-tu le serviteur de quelque puissant maître?
Et je t'en prie, alors, dis-moi quel est celui
Qui voit tant de bergers et de troupeaux chez lui.

SCÈNE III.

LES MÊMES, PORCHERS.

CHŒUR DES PORCHERS [1].

Salut, chef des porchers, noble Eumée! On ramène
Les porcs nourris de glands dans les bois du domaine.
Tout le jour nous avons fait paître les troupeaux;
Mais l'étoile du soir nous invite au repos.

1. Parlé, et dit par le coryphée.

EUMÉE.

Salut, pasteurs. — Hélas! mes peines et les vôtres
Engraissent ces troupeaux pour la table des autres.
Quel plaisir avons-nous, en allant au travail,
Quand des usurpateurs mangent notre bétail?
Je voudrais travailler deux fois plus aux étables,
Si mes soins profitaient aux maîtres véritables.
— Prenez place, pasteurs. C'est pour cet étranger
Qu'on devance aujourd'hui les heures du manger.

Les porchers s'asseoient aux deux tables et mangent. — Eumée, se tournant vers Ulysse.

Non, vieillard, tant de biens ne sont pas mon partage;
Un plus puissant que nous avait cet héritage.
Certe, il était puissant; tu n'en trouverais point,
Ici, ni même ailleurs, qui fût riche à ce point.
Vingt princes réunis l'égaleraient à peine.
Juge de sa richesse! Il avait, dans la plaine,
Douze troupeaux de bœufs, et douze de brebis
Dont la laine servait à filer ses habits;
Et de plus, il avait ici, dans douze étables,
Douze troupeaux de porcs qui fournissaient ses tables.
— Ah! s'il avait vécu, ce bon maître, aujourd'hui
Je n'aurais pas besoin de servir chez autrui!
Car sa bourse pour moi n'était jamais fermée;
— J'étais son intendant et je m'appelle Eumée. —
Il m'eût donné des champs avec une maison,
Et tous les instruments propres à la moisson;
Il m'eût choisi lui-même une femme économe
Qui double par ses soins les épargnes de l'homme;
Enfin il m'eût traité, comme un maître parfait

Traite un bon serviteur dont il est satisfait.
— Mais il est mort. Plutôt fût morte cette Hélène
Pour qui tant de héros sont couchés dans la plaine !
Notre maître a suivi tous ces guerriers fameux,
Et sur des bords lointains il a péri comme eux.

LE CHŒUR [1].

Que de sang a rougi la terre,
Versé par l'homicide Mars,
Depuis qu'un berger adultère
Ravit Hélène aux doux regards !
Combien d'épouses t'ont maudite,
Funeste présent d'Aphrodite,
Hélène, fille de Léda !
Depuis qu'emportant son amante
Pâris fendit l'onde écumante,
Sur le sapin du mont Ida!

* Pour venger l'affront des Atrides,
* La Grèce arma mille vaisseaux.
* O Grèce! tes fils intrépides
* Sont morts dans les sanglants assauts.
* Tes fils ont péri devant Troie,
* Et leurs corps ont été la proie
* Du chien immonde et du vautour;
* D'autres, plus malheureux encore,
* Errant du couchant à l'aurore,
* Ne connaîtront pas le retour.

Ah! plût au ciel que la tempête,
A la voix d'un Dieu punisseur,

1. Parlé. La première et la dernière strophe seulement sont dites par coryphée.

Eût noyé dans la mer de Crète
Et l'amante et le ravisseur!
La jeune épouse abandonnée,
Foulant sa robe d'hyménée,
Ne pleurerait pas son mari;
Et le vieillard, d'un œil inerte,
N'eût pas vu sa maison déserte,
Où son premier-né fut nourri!

ULYSSE, à Eumée.

Ami, quel était donc ce riche et vaillant homme
Dont tu pleures la mort? dis-moi comme il se nomme;
Car je l'ai vu peut-être aux lieux où j'ai passé,
Et je pourrai te dire alors ce que je sai.
Tel que l'on croyait mort est plein de jours peut-être;
C'est quand on l'a pleuré qu'on le voit reparaître.

EUMÉE.

O vieillard, ne crois pas nous abuser. Souvent
Des voyageurs ont dit qu'Ulysse était vivant;
Car tous les étrangers sont prodigues de fables,
Pour être bien reçus et se rendre agréables.
Ma maîtresse écoutait leurs récits mensongers,
Puis de riches présents chargeait ces étrangers;
Et peut-être veux-tu tromper aussi la veuve,
Pour troquer tes haillons contre une robe neuve.
Mais Ulysse est bien mort, et, privés d'un tombeau,
Ses restes ont servi de pâture au corbeau.
C'est un deuil pour tous ceux qui l'avaient pu connaître,
Et plus encor pour moi qui perds un si bon maître.
— Mais bois en paix. — Les morts ne peuvent revenir. —
Bois, et n'éveillons plus ce triste souvenir.

ULYSSE.

Ami, quand tu devrais les prendre pour des fables,
Je te dirai pourtant des choses véritables.
Je fais serment, et prends Jupiter à témoin
Qu'Ulysse vit encore et même n'est pas loin.

Mouvement parmi les porchers qui se rapprochent d'Ulysse.

Je l'ai vu de mes yeux au pays des Thesprôtes ;
— Car la nef où j'étais échoua sur leurs côtes,
Et je trouvai chez eux des hôtes complaisants
Qui, m'ayant accueilli, me firent des présents.
— Or, Ulysse était là ; je le vis en personne.
Il avait consulté l'oracle de Dodone,
Et préparait déjà, pour revenir chez lui,
Ses vaisseaux qui sans doute ont fait voile aujourd'hui.
— Tiens donc pour assuré, si le vent est propice,
Qu'avant la fin du mois tu reverras Ulysse.

LE CHŒUR [1].

Écoute ce vieillard, Eumée. Il n'a pas l'air
D'un menteur ; il a pris à témoin Jupiter.
Pour moi, je crois vraiment qu'il a vu notre maître,
Et je sens dans mon cœur l'espérance renaître.

EUMÉE.

J'ai tant vu d'étrangers qui nous parlaient ainsi !

LE SERVITEUR.

D'autres ont pu mentir et non pas celui-ci.

1 Parlé et dit par le coryphée.

EUMÉE.

L'espoir toujours déçu renouvelle la peine.

LE CHOEUR.

Pourtant l'espoir vaut mieux qu'une douleur certaine.

ULYSSE.

Ta méfiance est grande, ami ; mais, si tu veux,
Nous ferons un marché que nous tiendrons tous deux.
Si j'ai dit vrai tantôt et qu'Ulysse revienne,
Je veux une tunique en place de la mienne ;
J'en aurais grand besoin, car je vais presque nu,
Mais je ne la veux pas qu'il ne soit revenu.
Que si je t'ai menti, disant qu'Ulysse est proche,
Fais-moi précipiter du sommet d'une roche,
Afin qu'à l'avenir les autres indigents
Craignent de mal parler et de tromper les gens.

EUMÉE.

Je ferais là, vraiment, une action louable,
De tuer un vieillard qui s'assit à ma table !
— Parlons mieux.

A quelques-uns des porchers.

Jeunes gens, apportez le vin vieux
Pour les libations que l'on doit faire aux Dieux.

LE CHOEUR, aux jeunes gens qui sortent [1].

Hâtez-vous, jeunes gens. La coupe de vin pleine
Est une bonne chose après un jour de peine.

1. Dit par le coryphée.

A Ulysse.

Je boirai volontiers un coup en ton honneur,
Vieillard, qui nous prédis le retour du seigneur.

ULYSSE.

Ne parlons plus d'Ulysse, ami. C'est une faute
D'insister sur un point qui ne plaît pas à l'hôte.
— Mais il laissa, dit-on, un père très-âgé;
Est-il mort ou vivant, ce vieillard affligé?

EUMÉE.

Si tu veux le savoir, Laërte vit encore;
Mais mieux vaudrait pour lui le trépas qu'il implore.
Il ne prend plus les soins qu'un vieillard doit avoir;
Ses habits déchirés font de la peine à voir;
Tout le jour il gémit, et se couvre de cendre,
Car il pleure son fils qu'il a cessé d'attendre.

ULYSSE.

Et Pénélope?... ainsi la nomme-t-on, je croi?
Le bruit de ses vertus est venu jusqu'à moi.
A-t-elle à son mari gardé son lit fidèle?
Ou bien a-t-elle fait comme tant avant elle?
La solitude pèse aux femmes, et l'absent,
Quelques pleurs qu'on lui donne, a vite un remplaçant.

EUMÉE.

Dis ce que tu voudras; tout t'est permis, mon hôte,
Excepté d'accuser la reine d'une faute.
— Sache qu'aucune femme, ayant un nom vanté,
N'a valu celle-ci pour la fidélité.
Depuis le premier jour qu'Ulysse alla vers Troie,

Elle n'a plus connu les fêtes ni la joie ;
Et quoique de grands chefs aient recherché sa main,
Elle n'a pas voulu conclure un autre hymen.
C'est même ce refus qui cause sa détresse ;
Car tous les prétendants assiégent ma maîtresse,
Et tous, dans son palais, installés à la fois,
N'en veulent pas sortir qu'elle n'ait fait un choix.

I se lève.

— C'est indigne! ils devraient, s'ils ne craignent Ulysse,
Craindre du moins les Dieux amis de la justice;
Le pirate lui-même, emportant son butin,
Craint les Dieux et redoute un châtiment certain ;
Mais tous ces prétendants, race aux Dieux incrédule,
Pillent le bien d'autrui sans honte et sans scrupule.
Il en vient de partout ; les uns de nos hameaux,
Et d'autres de Zacinthe, et d'autres de Samos.
Prolongeant les festins jusqu'aux heures nocturnes,
Ils boivent tout le vin qu'on gardait dans les urnes;
Ils mangent sans mesure, au delà du besoin,
Et prennent les plus gras des porcs dont j'ai le soin.

Se rasseyant en face d'Ulysse.

Bien plus, de Pénélope ils débauchent les femmes,
Et la reine est témoin de leurs amours infâmes ;
Elle voit ce désordre et feint de l'ignorer,
Car que peut une femme à moins que de pleurer !
— Ah ! cela fend le cœur ! — j'éprouve trop de peine
A voir mettre au pillage un aussi beau domaine.

DEMI-CHŒUR[1].

Voraces prétendants ! un seul de leurs repas

1. Chanté.

Dévore des troupeaux et dépeuple une étable.

DEMI-CHOEUR.

Une victime ou deux ne leur suffisent pas;
Chacun de nous envoie un pourceau pour leur table.

DEMI-CHOEUR.

La reine subit leurs affronts;
Il faut qu'elle choisisse un mari dans leur bande.

DEMI-CHOEUR.

A contre-cœur nous servirons,
Si chez le noble Ulysse un nouveau chef commande.

LE CHOEUR.

Ne le permets pas, Dieu puissant!
Éloigne de moi cette épreuve!
Je ne saurais me faire un cœur obéissant;
Je hais ces oppresseurs qui poursuivent la veuve,
Et pillent les biens de l'absent.
Mais la justice enfin visite l'homme impie;
Dans les bras du bonheur, son convive assidu,
En vain il dort, et croit la justice assoupie;
Elle saisit le coupable éperdu,
Au sein des plaisirs qu'il expie.

Devant des festins copieux,
Au bruit des champs et de la lyre,
L'heure semble trop courte aux prétendants joyeux;
Mais leurs fêtes n'ont rien que j'envie et j'admire,
Car elles offensent les Dieux.
J'aime mieux vivre pauvre, errer dans la broussaille,
Manger des mets grossiers et garder les troupeaux.
Je me lève gaîment, et gaîment je travaille

Et quand pour moi vient l'heure du repos,
Je dors paisible sur la paille.

ULYSSE, à Eumée.

Il paraît que ton maître, ami, n'a point d'enfant;
Car les biens sont sacrés, quand un fils les défend.

EUMÉE.

Tu te trompes; mon maître a pour fils Télémaque.
— C'est le plus accompli des jeunes gens d'Ithaque.

ULYSSE.

Vraiment! Ce jeune prince a-t-il un bel aspect?

EUMÉE.

Tel, que ceux qui le voient sont saisis de respect.

ULYSSE.

Est-il sage et prudent?

EUMÉE.

Presque autant que son pere.

ULYSSE.

Sait-il dans les conseils bien parler d'une affaire?

EUMÉE.

Si bien, qu'en l'entendant les peuples sont ravis,
Et que les plus âgés écoutent ses avis.

ULYSSE.

Sans doute il est vaillant? car, d'ailleurs fût-on sage,
Habile à la parole et noble de visage,
Si le cœur est d'un cerf timide, et si le bras,
Impropre aux javelots, tremble dans les combats,

On n'est plus qu'un objet de risée et de blâme
Que n'estime aucun homme, et n'aime aucune femme.

Rentrée des jeunes gens qui apportent le vin.

EUMÉE.

Ne crois pas que jamais on tienne ces propos;
Rien qu'à voir Télémaque on devine un héros.
— Il est encor trop jeune et novice aux batailles
Pour venger ses affronts par d'amples représailles;
Mais sois sûr que les jours viendront, où, plus âgé,
Il châtîra tous ceux qui l'auront outragé.
Aussi, — Dieux, confondez leurs trames sacriléges! —
Les méchants prétendants lui préparent des piéges.
Comme il est en voyage et reviendra d'abord,
Des vaisseaux embusqués l'attendent vers le port.

LE CHŒUR[1].

Eumée, il en sera comme les Dieux l'entendent,
Et le prince vivra si les dieux le défendent!
Mais voici le vin pur que l'on vient d'apporter,
Et si tu veux m'en croire, il est temps d'y goûter.

EUMÉE prend une coupe qu'il remplit de vin, et fait les libations en se tournant vers la statue de Jupiter[2].

O Jupiter! ô Dieu qui lances le tonnerre,
Dieu protecteur des suppliants!
L'homme religieux t'honore et te vénère,
Quand il reçoit les mendiants.

1. Dit par le coryphée.
2. Parlé.

Chez moi, si jamais ceux qui passent par Ithaque
N'ont frappé, sans être entendus,
Confonds les prétendants, et sauve Télémaque
Des piéges qui lui sont tendus.

LE CHŒUR.

O Jupiter! ô Dieu qui lances le tonnerre,
Dieu protecteur des suppliants!
L'homme religieux t'honore et te vénère,
Quand il reçoit les mendiants.

EUMÉE.

Mon cher seigneur peut-être est aussi misérable,
Et peut-être il mendie aussi :
Fais que chacun l'accueille et lui soit secourable,
Comme j'accueille celui-ci!

LE CHŒUR.

O Jupiter! ô Dieu qui lances le tonnerre,
Dieu protecteur des suppliants!
L'homme religieux t'honore et te vénère,
Quand il reçoit les mendiants.

Les porchers boivent.

ULYSSE.

Eumée, et vous pasteurs, salut!

Il boit.

Le vin délie
La langue, et fait souvent dire quelque folie.
Cependant écoutez et ne vous raillez point :
— Ce que vous m'avez dit m'indigne au plus haut point.
Plût aux Dieux immortels que je fusse à votre âge,
Que j'eusse la vigueur, comme j'ai le courage!

Plût aux Dieux que je fusse Ulysse ! je veux bien
Qu'on me tranche la tête et qu'on la jette au chien,
Si, tombant au milieu des prétendants impies,
Je n'exterminais pas à moi seul ces harpies.

Rires parmi les pasteurs.

DEMI-CHŒUR [1].

Ah ! ah ! le bon vieillard est un homme nouveau.
C'est la chaleur du vin qui lui monte au cerveau.

DEMI-CHŒUR [2].

Les rêves sont au fond des coupes parfumées :
L'indigent se croit prince et défait des armées.

DEMI-CHŒUR.

Je sens aussi l'effet du vin fortifiant.

DEMI-CHŒUR.

Et je vois l'avenir d'un œil plus confiant.

LE CHŒUR [3].

O Dieu des Bacchantes !
Par tes soins heureux,
Les vignes grimpantes
Ont couvert les pentes
Des coteaux pierreux.

Ta liqueur conseille
L'espoir enjoué ;
La chanson s'éveille,

1. Parlé, et dit par le coryphée.
2. Dit par le serviteur d'Eumée.
Chanté

A l'oiseau pareille.
Bacchus! Évohé!

Mon œil prophétique
Voit les temps futurs
Un pouvoir magique
M'échauffe et m'explique
Les destins obscurs.

O transports de joie!
Ulysse a paru.
Il vient; sur sa voie
Partout se déploie
Le peuple accouru.

Partout l'encens fume
Sur l'autel des Dieux;
Le flambeau s'allume;
La rose parfume
Les seuils radieux.

Il entre; il terrasse
Ses rivaux vaincus;
Brillante de grâce,
La reine l'embrasse.
Évohé! Bacchus!

ULYSSE, à Eumée.

J'entends des pas, mon hôte; on approche; sans doute
C'est quelqu'un des pasteurs attardé sur la route;
Car les chiens n'aboient pas, mais tournent vers le seuil,
En remuant la queue et lui faisant accueil.

SCÈNE IV.

LES MÊMES, TÉLÉMAQUE.

LE CHŒUR[1].

C'est Télémaque! — Entrez, prince, dans la chaumière.

Tous les porchers saluent Télémaque, qu'Ulysse contemple avidement.

EUMÉE, *embrassant Télémaque.*

Vous voilà, Télémaque! ô ma douce lumière!
Ah! je n'espérais plus vous embrasser encor,
Quand vous êtes allé chez le vieux roi Nestor.
— Entrez donc, mon cher fils; que je me rassasie
Du plaisir de vous voir, tout à ma fantaisie.

Il prend la pique de Télémaque et va la poser dans un coin.

LE CHŒUR.

Prince, je suis joyeux de vous revoir ici.
Les complots des méchants n'ont donc pas réussi?

TÉLÉMAQUE.

Les Dieux m'en ont gardé. La déesse Minerve
Veille sur la maison d'Ulysse et la conserve.

EUMÉE.

Avez-vous faim, mon fils? Attendrez-vous un peu
Qu'on apprête une broche, et qu'on la mette au feu?

Il écarte les pasteurs.

TÉLÉMAQUE.

Non, ce vin suffira. — Ne dérange personne.

1. Parlé, et dit par le coryphée.

A Ulysse qui se lève.

— Reste assis, étranger ; toute place m'est bonne. —

ULYSSE, *à Eumée.*

Il a l'air belliqueux!

TÉLÉMAQUE, *assis, à Eumée, qui vient vers lui.*

Quel est cet étranger?

EUMÉE.

C'est un vieux mendiant réduit à voyager.
Il dit qu'ayant erré sur de lointaines côtes.
Il a vu votre père au pays des Thesprôtes ;
Mais en de tels propos je suis peu confiant.
— Je le mets dans vos mains; c'est votre suppliant.

ULYSSE, *assis en face de Télémaque.*

O mon fils! — Pardonnez : ma langue est familière ;
Mais je me sens pour vous l'affection d'un père.
Tel que vous me voyez, jadis j'ai combattu ;
J'étais jeune et vaillant alors, et bien vêtu.
Ce fut au camp des Grecs, où je campais moi-même,
Que je connus d'abord votre père que j'aime.
Nous avons fait ensemble échange de cadeaux,
Et nous avons dormi dans les mêmes manteaux,
Entre autres une fois, qu'étant son camarade,
J'ai passé comme lui la nuit en embuscade.
— Ah! mon fils, vous avez et son port et sa voix;
Je reconnais en vous l'Ulysse d'autrefois.
Comme il serait heureux, rentré dans sa patrie,
De serrer dans ses bras votre tête chérie!

TÉLÉMAQUE.

Bon vieillard, si mon père un jour doit revenir,
Qui le sait? hors les Dieux, instruits de l'avenir.

Il se lève.

A Eumée.

Garde cet étranger, et prends-en soin, Eumée.
— Moi, je vais rassurer ma mère bien-aimée.

EUMÉE.

Quoi! mon fils, sous mon toit ne dormirez-vous pas?

TÉLÉMAQUE.

Non. Je veux voir ma mère, et j'y vais de ce pas.

EUMÉE.

Au moins, attendez-nous, mon fils. — La nuit est sombre;
Quelqu'un des prétendants peut s'embusquer dans l'ombre.
— Nous allons visiter le bétail dans l'enclos,
Et puis nous vous suivrons, armés de javelots.

TÉLÉMAQUE.

Eh bien, soit!

Eumée et les porchers sortent.

SCÈNE V.

ULYSSE, TÉLÉMAQUE.

TÉLÉMAQUE.

Bon vieillard, toi qui connus mon père,
Je t'accorde en son nom un vœu que tu peux faire.
— Parle.

ULYSSE, le regardant avec émotion.

Mon fils!

TÉLÉMAQUE.

Pourquoi parais-tu si troublé?

ULYSSE.

Vous n'oubliez donc pas votre père exilé?

TÉLÉMAQUE.

Moi! — J'y songe sans cesse, et je brûle d'envie
De voir ce chef illustre à qui je dois la vie.
Je me le représente éclatant, radieux,
L'œil fier, le front serein, enfin semblable aux Dieux.
Que je voudrais toucher cette main redoutée,
Entendre cette voix, des sages écoutée,
Pratiquer ses leçons, et, digne de son sang,
Exercer devant lui mon courage naissant!
— Je viens de le chercher; des bords du Cyparisse
Aux bords de l'Eurotas, je demandais Ulysse;
Mais, hélas! vainement j'ai traversé les flots,
Et vu Lacédémone et visité Pylos.

ULYSSE.

Vous l'aimez donc beaucoup?

TÉLÉMAQUE.

Tu ne réfléchis guère,
Vieillard; est-ce qu'un fils peut n'aimer pas son père?

ULYSSE.

Vous ne l'avez pas vu; vous étiez tout petit,

Si je calcule bien, quand Ulysse partit.

TÉLÉMAQUE.

Je ne le connais pas; mais je connais sa gloire;
Le monde a retenti du bruit de son histoire.

ULYSSE.

Seriez-vous bien content de l'embrasser?

TÉLÉMAQUE.

Ah! Dieux!

ULYSSE.

Embrasse-le, mon fils; il est devant tes yeux.

TÉLÉMAQUE, reculant.

Vous! mon père! — Qui! vous, pauvre et courbé par l'âge!

ULYSSE.

Minerve a transformé mon port et mon visage.

TÉLÉMAQUE.

Que dis-tu là, vieillard?

ULYSSE.

Oui. Minerve a permis
Que ce déguisement trompât mes ennemis.

TÉLÉMAQUE.

Mais qui m'assurera que vous êtes Ulysse?

ULYSSE.

O Déesse Pallas! c'est un trop grand supplice.
Voir mon fils, et ne pas le serrer dans mes bras!
— Ou rends-moi ma figure, ou parle-lui, Pallas!

Musique douce, annonçant la présence de Minerve.

Je suis ton père!

TÉLÉMAQUE.

Dieux! cet œil qui s'illumine!...

ULYSSE.

Mon fils!

TÉLÉMAQUE.

Ce front, brillant d'une clarté divine!...

ULYSSE.

Que te dirai-je enfin? — Par le grand Jupiter,
Je suis ton père!

TÉLÉMAQUE.

Il semble un Dieu, tant il est fier.

Musique.

— Je ne sais quelle voix mystérieuse et douce
Me dit que c'est mon père, et dans ses bras me pousse.

ULYSSE.

Si tu ne veux pas croire aux serments solennels,
Vois mes larmes couler; crois aux pleurs paternels!

TÉLÉMAQUE, se jetant dans les bras d'Ulysse.

Mon père!

ULYSSE, le tenant embrassé.

Reste là, mon fils, que je te voie!
Ah! depuis bien longtemps c'est ma première joie.
— Qu'il est beau! qu'il est grand! C'est un homme achevé.

Je le trouve plus beau que je ne l'ai rêvé.
— Je ne puis m'arracher à ce baiser si tendre ;
Il le faut cependant ; on pourrait nous surprendre.
— Écoute, et souviens-toi : Nous devons nous cacher
Même de Pénélope et même du porcher.
— Nous nous verrons demain dans mon palais d'Ithaque;
Là nous concerterons notre projet d'attaque ;
Si j'y suis outragé, tolère ces affronts,
Jusqu'au moment, mon fils, où nous nous vengerons.
— Adieu.

Il sort.

SCÈNE VI.

EUMÉE, LE CHŒUR, TÉLÉMAQUE.

EUMÉE, rentrant avec le chœur, armé de javelots.

Nous sommes prêts.

TÉLÉMAQUE.

Bien. Mettons-nous en route.

EUMÉE.

Et le vieillard?

TÉLÉMAQUE.

Que sais-je? Il est parti sans doute.
Tels sont ces vagabonds; après qu'ils ont mangé,
Ils s'en vont brusquement et sans prendre congé.

Il va reprendre sa pique, et se dispose à partir.

LE CHŒUR [1].

Partez, ô noble Télémaque,

1. Chanté. Voir les variantes.

Fils de nos maîtres vénérés;
Puissiez-vous repousser l'attaque
Des usurpateurs conjurés!
Toujours sur d'innocentes têtes
Ne séjournent pas les tempêtes;
L'homme juste a les Dieux pour lui;
Et l'oisiveté du tonnerre
N'absout pas toujours sur la terre
Ceux qui prennent le bien d'autrui.

Le succès est le dieu des hommes
Et semble tout justifier;
Chacun, dans le siècle où nous sommes,
Est prompt à lui sacrifier.
Pourtant il est des lois suprêmes,
Immortelles, toujours les mêmes,
Dans tous les lieux, dans tous les temps;
L'Olympe leur donna naissance,
Et leur immuable puissance
Survit aux succès inconstants.

Que la peur, les soucis livides,
L'inexorable châtiment,
Atteignent l'homme, aux mains avides,
Qui s'enrichit injustement!
Je ne plaindrai pas sa détresse;
Mais de sa chute vengeresse
Je bénirai les Immortels.
Si les Dieux épargnaient les crimes,
Qui voudrait du sang des victimes
Faire fumer leurs vains autels?

O Déesse, en conseils féconde,
Et puissante dans les combats,

Dont la lance ébranle le monde,
Qui de l'Égide armes ton bras,
Pallas Minerve! à tous les piéges
Échappent ceux que tu protéges,
Et qui suivent tes bons avis;
Daigne, ô Divinité prospère,
Comme tu veillas sur le père
Veiller aujourd'hui sur le fils!

Ils sortent.

FIN DU PREMIER ACTE.



ACTE DEUXIÈME

L'appartement de Pénélope. — Il fait nuit.

SCÈNE PREMIÈRE.

MÉLANTHO, SUIVANTES INFIDÈLES DE PÉNÉLOPE.

CHŒUR DES SUIVANTES INFIDÈLES [1].

Voici l'heure ténébreuse :
Sortons ; réjouissons-nous.
Voici la nuit amoureuse,
Complice des rendez-vous.
    La nuit nous ramène
    Les joyeux loisirs,
    Et cache à la reine
    Nos secrets plaisirs.

Allons, déjà s'illumine
Le festin des prétendants ;
Dans la coupe purpurine
Coulent les vins abondants.
    La lyre qui vibre
    Attend les danseurs ;

1. Chanté. Voir les variantes.

Allons d'un pied libre
Danser dans les chœurs.

Quand s'éteint du luth sonore
Le dernier frémissement,
Je vais attendre l'aurore
Dans les bras de mon amant.
La nuit nous ramène
Les joyeux loisirs,
Et cache à la reine
Nos secrets plaisirs.

SCÈNE II.

LES MÊMES, EURYCLÉE, NOURRICE D'ULYSSE, EURYNOME, SUIVANTE FIDÈLE, ET AUTRES SUIVANTES FIDÈLES DE PÉNÉLOPE.

EURYCLÉE.

Où courez-vous si tard, ô femmes sans vergogne,
Au lieu de terminer ici votre besogne?
Une bonne servante alimente le feu,
Arrange chaque chose et la met en son lieu,
Et, quand l'ordre est partout, grâce à sa vigilance,
Elle prend la quenouille et travaille en silence.
Voilà comme on agit, et de quelle façon
On sert les intérêts des chefs de la maison.
Mais vous aimez bien mieux, négligeant le service,
Rire avec un jeune homme et vous livrer au vice.
— Pénélope saura tous vos débordements,
Et vous fera périr au milieu des tourments.

MÉLANTHO.

Tais-toi! les prétendants sont plus forts que la reine,
Ils nous garantiront de sa colère vaine.

EURYCLÉE.

Ulysse n'est pas mort; Ulysse reviendra.

MÉLANTHO.

Non, non.

EURYCLÉE.

Et vous verrez comme il vous châtira.

CHŒUR DES SUIVANTES INFIDÈLES [1].

Tais-toi, tais-toi, nourrice;
Le cadavre d'Ulysse
A nourri les vautours.
Des maîtres plus traitables
M'appellent à leurs tables,
Où l'on chante toujours.
Moi, je suis jeune et belle,
Aux fatigues rebelle,
Et docile aux amours.

EURYCLÉE, aux femmes fidèles.

O Dieux! entendez-vous leurs insolents discours!

CHŒUR DES FEMMES FIDÈLES [2].

Je les entends, nourrice, et je les blâme
Autant que toi.

1. Parlé, et dit par Mélantho.
2. Parlé, et dit par Eurynome

Dieux tout-puissants! de leur conduite infâme
Préservez-moi!

Le serviteur doit obéir au maître
Et l'honorer.
Telle est la règle, et je veux m'y soumettre
Sans murmurer.

EURYCLÉE.

Paix! voilà la maîtresse. — Allons, que l'on travaille!

MÉLANTHO, aux suivantes infidèles.

Attendons, pour sortir, que la reine s'en aille.

SCÈNE III.

LES MÊMES, PÉNÉLOPE.

Pénélope va s'asseoir vers son métier, et travaille en silence — les suivantes fidèles se groupent derrière elle ; les infidèles sont ensemble, de l'autre côté de l'appartement.

EURYCLÉE, à Pénélope, après un silence.

O ma fille! les chefs viendront chez vous ce soir;
Par un de leurs hérauts ils vous l'ont fait savoir;
Voulez-vous pas d'abord vous peindre la figure?
La femme la plus belle a besoin de parure,
Et la plus vertueuse a toujours un désir
De plaire même à ceux qu'elle voit sans plaisir.

PÉNÉLOPE.

Ne me conseille plus de me parer, nourrice;
Je ne désire pas plaire à d'autres qu'Ulysse.

Je voudrais enlaidir du jour au lendemain,
Pour éloigner de moi ceux qui cherchent ma main.
Malheureuse! voilà ma toile terminée.
Comment retarderai-je encor cet hyménée?
— Il manque un dernier point. — Déjà prise trois fois,
Mon aiguille s'arrête et tombe de mes doigts.
Maudit soit l'ouvrier qui te fit si solide!
Que ne t'es-tu brisée, aiguille trop rapide!
Et toi, voile fatal, tout mouillé de mes pleurs,
Que n'ont-ils en tombant dévoré tes couleurs!

LE CHŒUR [1].

La jeune fille tout émue
Sent battre son cœur sous sa main,
Son cœur que doucement remue
L'approche du premier hymen.

Pensive, et la tête inclinée
Sur son coude nonchalamment,
Elle songe aux chants d'hyménée
Qui la troublent en la charmant.

Elle voit la bruyante escorte
Qui l'accompagne jusqu'au seuil,
Où l'époux glorieux l'emporte
Rouge et confuse, avec orgueil.

Chose mystérieuse et neuve,
L'hymen aux vierges paraît doux;
— Mais il est triste, quand la veuve
Prend à regret un autre époux.

1. Parlé, et dit par Eurynome

PÉNÉLOPE.

Triste, en effet ! la mort me semble préférable.

LE CHŒUR [1].

Je vous plains, et j'invoque un Dieu plus favorable

PÉNÉLOPE.

Non ; je n'espère plus dans les Dieux ennemis.

LE CHŒUR.

Jusqu'au dernier moment quelque espoir est permis.

PÉNÉLOPE, secouant la tête d'un air de doute.

Hélas !

SCÈNE IV.

LES MÊMES, ULYSSE, en vieux mendiant, ET TÉLÉMAQUE, dans le fond.

TÉLÉMAQUE, à Ulysse, en lui montrant Pénélope.

La voyez-vous, auprès de la muraille?
— Assise ; – elle a baissé la tête ; — elle travaille.

ULYSSE.

Dieux puissants ! — Si près d'elle ! après un si long temps !
— Pénélope ! — Attendons, mon fils, quelques instants.
Je ne suis plus à moi.... l'émotion me gagne.

EURYCLÉE, retournant la tête et apercevant Télémaque.

J'aperçois Télémaque.

1. Dit par Eurymone.

LE CHOEUR.

Un vieillard l'accompagne.

ULYSSE, à Télémaque.

Soyons prudents!

Ils avancent.

TÉLÉMAQUE, à Pénélope.

Voici l'hôte dont nous parlions,
Ma mère. Quoique pauvre et vêtu de haillons,
Vous devez cependant lui faire bon visage,
Car il paraît instruit et parle en homme sage.
Il a connu mon père en pays étranger,
Dit-il; et, s'il vous plaît, on peut l'interroger.
— Veuillez donc le traiter honnêtement, ma mère.

Il se place derrière le siége de sa mère.

PÉNÉLOPE.

Vous ne m'apprendrez pas ce qu'il convient de faire,
Mon fils. Aurais-je acquis un renom de vertu,
Si j'accueillais moins bien l'étranger mal vêtu?

A Ulysse.

Approchez-vous, mon hôte, et seyez-vous vers l'âtre.
Demain vous dînerez à la table du pâtre.
On vous fera coucher, ce soir, dans un endroit
Où vous pourrez dormir sans endurer le froid;
Et si je m'aperçois que vous parlez sans fraude,
Je vous ferai présent d'une robe ample et chaude.
— Répondez-moi, d'abord. Comment vous nommez-vous?
Quel est votre pays? Qui vous conduit chez nous?

ULYSSE.

C'est donc vous que je vois, magnanime princesse,
Vous dont chacun s'accorde à vanter la sagesse!
Je vous salue, ô vous dont le nom glorieux
A rempli l'univers et volé jusqu'aux cieux!

PÉNÉLOPE.

Ah! ne m'appelez plus glorieuse, à cette heure.
S'il est un triste nom pour la veuve qui pleure,
Donnez-le-moi, vieillard; car ma gloire a péri
Du jour où j'ai perdu mon bien-aimé mari.
— Dites-moi cependant quels lieux vous ont vu naître.

ULYSSE.

Je suis né fils de roi. Vous connaissez peut-être
La Crète, une grande île au milieu de la mer,
Où commandait Minos, issu de Jupiter.
Son fils Deucalion d'un premier hyménée
Eut deux enfants, dont l'un se nomme Idoménée;
Je suis son autre fils et me nomme Aëthon.
Nous étions tous deux beaux et vaillants, disait-on.
— Or, Ulysse voguait vers Troie; une tempête
Contraignit ses vaisseaux à relâcher en Crète.

Mouvement d'attention parmi les femmes fidèles.

J'accueillis de mon mieux Ulysse en ma maison;
Il y resta dix jours, ayant tout à foison;
Et le onzième jour, la tempête calmée
Lui permit de partir, suivi de son armée.

PÉNÉLOPE.

Quoi! vraiment! c'était bien Ulysse, mon époux?

ULYSSE.

Oui, reine, c'était lui.

PÉNÉLOPE.

Vous l'avez eu chez vous ?

ULYSSE.

Je fus son hôte.

PÉNÉLOPE.

O Dieux ! — Approchez ; que je puisse
Serrer aussi la main que serra mon Ulysse.

Elle lui prend la main en pleurant.

O souvenir, mêlé de peine et de douceur !

ULYSSE, *à part.*

Grands Dieux ! que je voudrais l'attirer sur mon cœur !

A Pénélope, en retirant sa main.

Reine, laissez ma main trop rude pour les vôtres.

PÉNÉLOPE.

Toute rude qu'elle est, je la préfère à d'autres.
— Parlez d'Ulysse encor.

ULYSSE.

Vos pleurs vont redoubler.

PÉNÉLOPE.

J'aime que ce soit lui qui les fasse couler.
— Vous parlait-il de moi quelquefois?

ULYSSE.

Oh ! sans cesse.

Il avait pour épouse une belle princesse;
Il l'aimait tendrement; parti contre son gré,
Il regrettait beaucoup d'en être séparé.

PÉNÉLOPE.

Puis encor?

ULYSSE.

Elle était aussi sage que belle;
Il n'appréhendait pas qu'elle fût infidèle;
Et ce qui redoublait encore son amour,
Il en avait un fils aussi beau que le jour.

PÉNÉLOPE.

Ah! cher Ulysse! — Aux Dieux tu demandais en grâce
Qu'il te naquît un fils héritier de ta race;
Tu l'as vu naître; hélas! tu ne devais plus voir
Ce fils tant désiré, ce fils, ton doux espoir.

Elle embrasse Télémaque, et se rassied.

— Et puis, que disait-il?

ULYSSE.

Je n'en ai plus mémoire,
Mais toujours l'entretien était à votre gloire.

PÉNÉLOPE.

Vous ne m'abusez pas par des discours railleurs?
Pourquoi tromperiez-vous la pauvre veuve en pleurs?

ULYSSE.

Non, certes.

PÉNÉLOPE.

Je vais voir, maintenant que j'y songe,

Si vous êtes sincère ou faites un mensonge.
Lorsqu'en votre palais Ulysse fut admis,
Quelle robe avait-il? quels étaient ses amis?

ULYSSE.

Autant qu'il m'en souvient encore, grande reine,
Il avait un manteau de pourpre, en double laine.

PÉNÉLOPE.

C'est vrai.

ULYSSE.

Qui s'attachait par une agrafe d'or.

PÉNÉLOPE.

C'est moi qui l'ai posée.

ULYSSE.

Et brodé sur le bord.

PÉNÉLOPE.

Comment?

ULYSSE.

La gueule ardente et les yeux écarlates,
Un chien tenait un faon palpitant sous ses pattes.

PÉNÉLOPE.

Le chien mordait le faon qu'il venait d'attraper.

ULYSSE.

Et le faon agitait les pieds pour s'échapper.

PÉNÉLOPE, à Télémaque.

Oui, c'est vrai, c'est bien vrai.

ULYSSE.

Si j'ai bonne mémoire,
L'un des amis d'Ulysse avait la peau très-noire,
Les cheveux très-crépus et le dos contrefait.
Il se nommait, je crois, Eurybate.

PÉNÉLOPE.

En effet.
— Je n'ai plus aucun doute après un tel indice.
Oui, vous avez chez vous accueilli mon Ulysse.
—Ah! cher hôte, j'avais pour vous de la pitié ;
Je vous aime à présent d'une grande amitié.

Elle se lève et va vers Ulysse.

* Je voudrais vous servir, si j'en étais maîtresse[1].
* — Étant né fils de roi, d'où vient votre détresse?

ULYSSE.

* Un Dieu m'a poursuivi, je vous dirai pourquoi :
* Comme nous naviguions, mes compagnons et moi,
* Nous avons abordé l'île de Trinacrie,
* Où les bœufs du Soleil paissent dans la prairie.
* Là, pressés par la faim, et malgré mon conseil,
* Les miens ont immolé l'un des bœufs du Soleil.
* De là tous mes malheurs. Depuis lors la tempête
* M'a toujours repoussé loin des bords de la Crète.

PÉNÉLOPE, à Télémaque.

* C'est comme Ulysse. On dit que Neptune irrité
* Loin des bords paternels l'a toujours rejeté.

A Ulysse.

—Noble étranger, malgré votre aspect misérable,
On voit bien quelque chose en vous de vénérable;

1. Vers supprimés à la représentation.

Même, c'est singulier, en regardant de près,
Je trouve un certain air d'Ulysse dans vos traits,
Et lorsque vous parlez, illusion plus grande !
Il semble que ce soit Ulysse que j'entende.

ULYSSE.

C'est que tous vos esprits de lui sont possédés ;
Vous le voyez partout ; partout vous l'entendez.
— J'étais bien plus âgé que le fils de Laërte ;
Que ne suis-je pareil ! je serais plus alerte.

PÉNÉLOPE.

Oui, vous avez raison ; partout je crois le voir.
— Laissons cela ; songeons à vous bien recevoir.

A Euryclée.

Nourrice...

ULYSSE.

Oh ! j'ai besoin de bien peu ; je n'implore
Qu'un abri dans un coin où j'attendrai l'aurore.

PÉNÉLOPE.

Laissez faire, à mon gré. — Savez-vous, ô vieillard,
Ce que me dit Ulysse, au moment du départ ?

ULYSSE.

Non.

PÉNÉLOPE.

Il me dit, ayant mis sa main dans la mienne :
Je ne sais si les Dieux voudront que je revienne ;
Les Troyens sont, dit-on, adroits aux javelots,
Et peu de nos guerriers repasseront les flots.
— Toi, maintiens la maison dans un état prospère ;
Prends soin, plus que jamais, de Laërte, mon père.

ULYSSE.

Et vous avez sans doute agi selon ses vœux?

PÉNÉLOPE.

Oh! oui; j'ai redoublé de soins affectueux.

ULYSSE.

C'est une piété, reine, qui vous honore!

PÉNÉLOPE.

Élève notre fils, ajouta-t-il encore;
Fais-en un vaillant chef...

ULYSSE.

Vous avez réussi.

PÉNÉLOPE.

Et si des voyageurs se présentent ici,
Songe à moi, qui serai loin de tout ce que j'aime,
Et fais-leur bon accueil par égard pour moi-même.
— Vous voyez donc, vieillard, qu'en m'occupant de vous,
Je me montre fidèle au vœu de mon époux.

ULYSSE, *à part, levant les mains au ciel.*

O Jupiter!

PÉNÉLOPE.

D'ailleurs je me fais une fête
De vous rendre les soins qu'il a reçus en Crète.
— Écoutez : mieux encor! Quand vouliez-vous partir?

ULYSSE.

Demain, vers l'aube.

PÉNÉLOPE.

Non, je n'y puis consentir.
Restez chez nous, plutôt que d'errer par le monde;
Vous finirez vos jours dans une paix profonde;
Rien ne vous manquera, ni pain, ni vêtement,
Et nous pourrons causer d'Ulysse longuement.
J'entendrai votre voix à la sienne pareille.

ULYSSE.

Mais...

PÉNÉLOPE.

Puis mon fils est jeune; il faut qu'on le conseille;
Les leçons d'un vieillard auront plus de crédit.
— Restez chez nous!

ULYSSE.

Eh bien!... oui... peut-être...

PÉNÉLOPE.

C'est dit.

A Euryclée.

Nourrice, fais dresser, dans une chambre close,
Un bon lit bien couvert, où mon hôte repose.
Tu reviendras ensuite, et dans l'un des trépieds
Tu feras chauffer l'eau pour lui laver les pieds.

Euryclée sort avec Eurynome et deux autres suivantes.

J'imagine qu'Ulysse erre en des solitudes,
Et qu'il a comme vous les pieds et les mains rudes.
La vieillesse vient vite à qui souffre souvent.
— Mais, non... je ne crois pas qu'Ulysse soit vivant.

Elle va se rasseoir.

ULYSSE.

O reine, si les Dieux (le doute est une offense)
Aiment la chaste épouse et prennent sa défense;
S'ils sont reconnaissants des soins hospitaliers
Que reçoit le vieillard admis à vos foyers;
S'il est une justice, et si nous devons croire
Que le bon droit vainqueur tourne à leur propre gloire;
Croyez, reine, croyez que ces Dieux tout-puissants
Ne vous délaissent pas, quoiqu'ils semblent absents.

EURYCLÉE, rentrant brusquement.

Les prétendants!

PÉNÉLOPE.

O ciel!

EURYCLÉE.

Ils montent tous ensemble.
On entend leurs clameurs dont le portique tremble.

ULYSSE.

Les prétendants!

EURYCLÉE, écoutant à la porte.

Quel bruit!

TÉLÉMAQUE, à Pénélope.

Nous vous protégerons;
N'ayez peur. Je suis d'âge à venger vos affronts.

PÉNÉLOPE.

Gardez-vous bien, mon fils, d'exciter leur colère!
Ils sont plus forts que vous. — Partez! partez!

TÉLÉMAQUE, avec un geste de fierté.

Ma mère...

PÉNÉLOPE.

Hélas! toujours mes pleurs d'autres pleurs sont suivis.
J'ai perdu mon époux, perdrai-je encor mon fils!
S'il faut qu'ainsi deux fois ma gloire soit éteinte,
Je ne survivrai pas à cette double atteinte.

EURYMAQUE, dans le vestibule.

Arrête, Antinoüs!

EURYNOME, dans le vestibule.

A l'aide!

EURYMAQUE, dans le vestibule.

Arrête-la!

Eurynome et les deux autres suivantes se précipitent, effrayées dans la chambre de Pénélope.

EURYNOME, se jetant dans les bras d'Euryclée.

Défends-moi!

EURYCLÉE.

Qu'est-ce donc?

EURYNOME.

Les voilà! les voilà!

SCÈNE V.

LES MÊMES, ANTINOUS, EURYMAQUE, AMPHINOME, ET LES AUTRES PRÉTENDANTS.

Antinoüs, qui poursuivait Eurynome, s'arrête sur le seuil en apercevant Pénélope.

ANTINOUS, à un héraut.

Héraut, annonce-nous !

TÉLÉMAQUE.

Hérauts, faites silence !
Ils s'annoncent assez par leur propre insolence,
Et les brutalités de ces hommes grossiers
Ne s'arrêtent pas même à ces chastes foyers.

ANTINOUS.

Tu parles hardiment pour un enfant imberbe.

TÉLÉMAQUE.

L'enfant, s'il plaît aux Dieux, châtîra le superbe.

Pénélope se lève, effrayée.

ULYSSE, bas à Télémaque.

Va ; sors.

Télémaque se retire après avoir regardé les prétendants en face.

EURYMAQUE, à Antinoüs.

Le lionceau montre déjà la dent ;
N'attendons pas qu'il morde.

ULYSSE, à part.

Oh ! tais-toi, cœur grondant !

Ne rugis pas; tais-toi, comme chez le Cyclope.

Il se retire dans un coin où il reste inaperçu.

AMPHINOME, *s'avançant vers Pénélope.*

Salut, fille d'Icare, ô sage Pénélope!
Si tous les princes grecs vous voyaient comme nous,
Mille autres prétendants se presseraient chez vous,
Tellement en beauté vous passez toute femme!

PÉNÉLOPE.

Oui, je fus belle avant qu'on n'allât vers Pergame;
Mais Ulysse partit, et ma beauté décrut;
Il faudrait qu'il revînt pour qu'elle reparût.

ANTINOUS.

O reine, qui parlez avec tant d'artifice,
Vous savez que jamais vous ne verrez Ulysse;
Mais c'est votre plaisir, depuis tantôt quatre ans,
D'inventer chaque jour des détours différents.
Vous promettez d'abord, pour éluder ensuite,
Et vous croyez par là tromper notre poursuite.
C'est ainsi que montrant ce voile commencé,
« Attendez, disiez-vous, princes, qu'il soit tissé;
« J'achève ce linceul pour le vieux roi Laërte,
« Afin que, s'il mourait, sa cendre soit couverte;
« Car on me blâmerait de laisser sans linceul
« Celui qui fut si riche et qui fut mon aïeul. »
Vous le disiez; le jour, vous tissiez votre voile,
Et la nuit, aux flambeaux, vous défaisiez la toile,
Et c'est après quatre ans que, de la ruse instruits,
Nous vous avons surprise en ce travail des nuits.
— Or, la toile est tissée, en dépit de vous-même,

Et vous cherchez en vain un nouveau stratagème.
Je vous avertis donc, reine, que dès demain
Il faut vous résigner à conclure l'hymen.
Choisissez qui vous plaît; prenez celui des nôtres
Qui fera des cadeaux plus riches que les autres.
Aussitôt mariée à l'un de nous, celui
Dont vous aurez fait choix vous mènera chez lui;
Les autres s'en iront; si bien que Télémaque
Pourra jouir en paix de ses biens dans Ithaque.
Mais si vous prétendez nous amuser encor,
Nous resterons ici, dévorant son trésor;
Vous acquerrez par là plus qu'une gloire humaine;
Mais aussi votre fils y perdra son domaine,
Car, j'en fais le serment, nous n'irons pas chez nous
Que vous n'ayez d'abord fait choix d'un autre époux.

PÉNÉLOPE.

Perfide Antinoüs! ô langue envenimée!
Toi, qui d'un homme sage avais la renommée,
Ah! qu'on te jugeait mal! Réponds, cruel : pourquoi
Es-tu si méchamment acharné contre moi?
Tu parles de mon fils. Crois-tu donc que j'ignore
Ce que tu méditais et médites encore.
Hier même, barbare, embusqué vers le port,
Ne l'attendais-tu pas pour lui donner la mort?
Ulysse cependant fut l'hôte de ton père;
De l'hospitalité voilà donc le salaire!
Tu pilles sa maison, déshonores ses lits,
Persécutes sa femme et veux tuer son fils!

AMPHINOME.

Non, reine. On n'en veut pas aux jours de Télémaque;

Et je le défendrai, moi, si quelqu'un l'attaque ;
Mais pour vous délivrer de tout sujet d'ennui,
Que ne consentez-vous à choisir un appui ?

PÉNÉLOPE, *doucement.*

Je ne repousse pas un second hyménée,
Amphinome. Chacun subit sa destinée.
— J'envie une autre veuve : heureuse en ses douleurs,
On lui laisse du moins la liberté des pleurs ;
Après avoir perdu l'époux qui fit sa gloire,
Elle peut d'un long deuil honorer sa mémoire,
Nul regard n'épîra ses souvenirs secrets ;
Elle pourra dormir seule avec ses regrets.
Moi, traînée aux autels, comme on l'est au supplice,
Je dois voir un autre homme en la couche d'Ulysse ;
— Et pour accroître encor ma tristesse, je vois
Que l'on met en oubli toutes les vieilles lois.
Quand on veut épouser une femme, l'usage
N'est pas de l'aborder avec un dur visage ;
On craint de lui tenir de trop rudes propos ;
On ne consomme pas ses vins et ses troupeaux ;
Mais, chacun d'un présent appuyant sa demande,
C'est à qui peut lui faire une plus riche offrande.

ANTINOUS.

Pénélope, c'est bien. Nous enverrons chez vous
Toute sorte d'habits, d'urnes et de bijoux ;
Et vous verrez alors, sage fille d'Icare,
Qui de nous vous fera le cadeau le plus rare.
Mais je le dis encor, — c'est un point résolu : —
Il faudra que demain cet hymen soit conclu.

Les prétendants sortent, après avoir salué Pénélope

SCÈNE VI.

PÉNÉLOPE, ULYSSE, EURYCLÉE,
MÉLANTHÓ, SUIVANTES.

PÉNÉLOPE, au chœur.

Gémissez avec moi ! pleurez sur ma détresse !

LE CHŒUR [1].

Je gémis avec vous, ô ma chère maîtresse !

PÉNÉLOPE.

* Si je tarde, bientôt mon fils n'aura plus rien [2].

LE CHŒUR.

* Ils ont déjà mangé la moitié de son bien.

PÉNÉLOPE.

* Ils le tûront peut-être.

LE CHŒUR.

Oui : c'est ce dont j'ai crainte.

PÉNÉLOPE.

* Que dois-je faire?

LE CHŒUR.

Il faut céder à la contrainte.
* Vous sauverez les jours de votre fils chéri.

PÉNÉLOPE.

* Je ne puis me résoudre à trahir mon mari.

1. Parlé, et dit par Eurynome.

2. Vers supprimés à la représentati

LE CHŒUR.

* Il n'est plus. Vous pouvez, sans encourir le blâme,
* Vous soumettre au Destin, plus puissant qu'une femme.

MÉLANTHO, dans le groupe des femmes infidèles.

* Pénélope, pourquoi pleurez-vous sans raison?
* Votre époux sera jeune et de bonne maison;
* Et vous, vous n'aurez pas été la seule veuve
* Qui de l'hymen ait fait une seconde épreuve.
* On parle, en soupirant, de son deuil immortel;
* On se laisse traîner en victime à l'autel;
* Puis le deuil s'adoucit; l'époux moins haïssable
* Finit par consoler la veuve inconsolable.

Rires parmi les femmes infidèles.

PÉNÉLOPE.

* Méchante!

A Euryclée.

Il ne faut pas que nos propres soucis
Nous fassent oublier l'hôte au foyer assis.
— Va lui laver les pieds, nourrice.

Euryclée ôte le trépied du feu et verse l'eau chaude dans un bassin, en y mêlant de l'eau froide; puis elle va vers Ulysse et s'apprête à lui laver les pieds.

EURYCLÉE, à Ulysse.

C'est la reine
Qui l'ordonne, vieillard; et j'obéis sans peine.
Je me rappelle Ulysse, en vous considérant.

ULYSSE.

Oui, je lui ressemblais; mais il était plus grand.

Euryclée lave les pieds d'Ulysse.

PÉNÉLOPE.

Malheur à moi!

LE CHŒUR [1].

Malheur! malheur!

PÉNÉLOPE.

Pleurez sans cesse!

Pleurez et gémissez!

LE CHŒUR.

Nous gémissons, princesse.

PÉNÉLOPE.

Lamentez-vous!

LE CHŒUR.

Hélas! ô destin rigoureux!

PÉNÉLOPE.

Redoublez vos sanglots et vos cris douloureux!

LE CHŒUR [2].

Je vous plains, je vous plains, ô veuve désolée!
Vous aviez un mari, vaillant dans la mêlée,
Sage dans le conseil.
Celui qui doit entrer dans ta couche déserte
Ne t'égalera pas, noble fils de Laërte,
Ulysse, aux Dieux pareil!

PÉNÉLOPE.

O songe évanoui! lamentable réveil!

Euryclée, qui lavait les pieds d'Ulysse, laisse aller la jambe qu'elle tenait, et le pied d'Ulysse retombe dans le bassin, qui est renvers

1. Dit par Eurynome.
2 Chanté.

EURYCLÉE, à Ulysse.

Ah! je vous reconnais à cette cicatrice!
O ciel!... ah! mon cher fils! .. ah! vous êtes Ulysse!

ULYSSE, lui fermant la bouche de la main droite, et de la main gauche l'attirant à lui.

Chut!... Ne me perds pas, toi, qui m'as donné ton lait!
Ne dis rien; — laisse agir les Dieux comme il leur plaît.

Euryclée lui baise les mains, puis, sans rien dire, lui essuie les pieds et les parfume avec des essences.

LE CHŒUR, à Pénélope [1].

ous quitterez Ithaque et ses fertiles plaines ,
Et cette chambre antique où vous filiez vos laines,
Pour un foyer lointain.
Votre nouvel époux sera méchant peut-être;
Il va vous maltraiter, et vous parler en maître,
D'un ton dur et hautain.

PÉNÉLOPE.

Plutôt, plutôt la mort que cet affreux destin!

ULYSSE, s'approchant de Pénélope.

Toute femme regrette, en sa douleur amère,
L'époux qui la prit vierge et qui la rendit mère;
Reine, j'aurais donc tort de blâmer vos regrets.
Pourtant cessez vos pleurs qui flétrissent vos traits.
D'un assez long chagrin vous avez fait la preuve;
Vous pouvez aujourd'hui quitter l'habit de veuve.

1. Chanté.



Mariez-vous ; prenez un époux jeune et beau.
Ulysse est mort. — On dit qu'on a vu son tombeau.

PÉNÉLOPE.

N'importe ! s'il est mort, je me garde à sa cendre.

ULYSSE.

Tout à l'heure pourtant vous sembliez vous rendre.

PÉNÉLOPE.

C'était pour les tromper et pour gagner du temps ;
Car j'évite avec soin des refus irritants.
Sans défense, et n'ayant d'autre arme que la ruse,
Je feins de consentir, puis j'invente une excuse.
— Mais je suis résolue à ne jamais céder.

ULYSSE.

Noble femme ! vraiment, j'aime à vous regarder.
C'est beau de vous voir, faible, à vous même réduite,
De cent chefs réunis éludant la poursuite,
Apaisant leur colère, amusant leur ardeur,
Victorieuse enfin par la seule pudeur !

PÉNÉLOPE.

Hélas ! je suis au bout de tous mes stratagèmes.

ULYSSE.

J'en trouve un que les Dieux me suggèrent eux-mêmes.
— Ulysse, — ce propos me revient aujourd'hui, —
M'a parlé d'un grand arc qu'il a laissé chez lui,
Lequel était si raide et difficile à tendre,
Que nul autre que lui ne pouvait y prétendre.

PÉNÉLOPE.

Je sais.

ULYSSE.

Il alignait souvent sur le terrain
Douze anneaux suspendus à des piliers d'airain;
Puis sa flèche lancée, adresse peu commune!
Passait dans chaque bague et n'en touchait aucune.

PÉNÉLOPE.

C'est vrai.

ULYSSE.

Présentez-vous aux prétendants demain,
Grande reine, tenant l'arc d'Ulysse à la main,
Et dites: « Prétendants, je vous ouvre la lice;
« Disputez-moi. Celui qui tendra l'arc d'Ulysse,
« Et qui fera passer un trait bien décoché,
« A travers douze anneaux, sans qu'aucun soit touché,
« Celui-là deviendra mon mari; pour le suivre
« Je quitterai ce toit où j'aurais voulu vivre.
« Mais je ne puis sans honte, après Ulysse mort,
« Choisir un autre époux moins adroit et moins fort.

PÉNÉLOPE.

Et si l'un des rivaux sort vainqueur de l'épreuve!

ULYSSE.

Ulysse auparavant reviendrait vers sa veuve.
Personne, m'a-t-il dit, ne peut faire plier
La corne de son arc à lui seul familier.

PÉNÉLOPE.

Merci! la ruse est bonne et vient d'un esprit sage.

ULYSSE.

Surtout, ne manquez pas demain d'en faire usage.

PÉNÉLOPE.

Je n'y manquerai pas, mon cher hôte.

ULYSSE.

C'est bien.

Dormez en paix.

PÉNÉLOPE.

J'ai fort goûté cet entretien;
Si vous le prolongiez sur la même matière,
Je vous écouterais pendant la nuit entière.
Mais demain, n'est-ce pas, vous reviendrez causer?
— C'est l'heure de dormir; allez vous reposer.
Moi, je vais retrouver, de mes chagrins suivie,
Mon lit baigné de pleurs, où la paix m'est ravie.

ULYSSE.

Puisse un songe riant charmer votre sommeil!

Pénélope sort. — Ulysse la regardant sortir.

Dors, chaste épouse, dors! jusqu'au joyeux réveil.

SCÈNE VII.

TÉLÉMAQUE, ULYSSE, EURYCLÉE, EURYNOME, MÉLANTHO, SUIVANTES FIDÈLES ET INFIDÈLES.

TÉLÉMAQUE, à Ulysse.

Avant de me coucher, j'ai voulu voir, mon hôte,

Comment l'on l'a reçu ; si rien ne te fait faute.
Es-tu satisfait ?

ULYSSE.

Oui, prince ; un bon lit m'attend.

TÉLÉMAQUE.

Approche ici ; je veux te parler un instant.

Ulysse et Télémaque se retirent un peu à l'écart.

Avez-vous quelque chose à m'ordonner, mon père ?

ULYSSE.

Demain nous combattrons et vaincrons, je l'espère.
— Dans la salle aux festins sont des armes ; prends-les ;
Va les cacher, là-haut, sous le toit du palais ;
Et si les prétendants, ne voyant plus les glaives,
Viennent à demander pourquoi tu les enlèves,
Réponds-leur doucement : C'est pour les repolir,
Car l'épaisse fumée est prompte à les salir ;
Ou bien : Comme l'ivresse engendre des disputes,
J'avais peur que le fer n'ensanglantât vos luttes.
— Pour toi seul, cependant, laisse sur un pilier
Une épée, une pique, avec un bouclier.

TÉLÉMAQUE.

Oui, mon père.

ULYSSE, *levant un doigt en l'air.*

Aussitôt que tu verras ce geste,
Mets l'épée à la main. Pallas fera le reste.

TÉLÉMAQUE.

Ah ! je brûle déjà de signaler mes coups,

Et de vous faire voir un fils digne de vous.
Oh ! quel honneur pour moi, mon père ! Quelle gloire
D'emporter sous vos yeux ma première victoire !
On ne me dira plus que je suis un enfant ;
Je suis le compagnon d'un héros triomphant ;
Je combats près d'Ulysse ; il m'appelle à son aide,
Lui qui connut Achille, Ajax et Diomède !
Je vais laver enfin nos affronts dans le sang !
Oh ! quel beau jour, mon père ! Oh ! que n'est-ce à présent !

ULYSSE, regardant son fils avec satisfaction.

Bien ! — Mais parle plus bas. — A demain.

TÉLÉMAQUE, se rapprochant du chœur, à voix haute.

Je confesse,
Vieillard, que tu m'as su répondre avec sagesse.
Je concevais sur toi quelques fâcheux soupçons ;
Mais tu les as détruits par de bonnes raisons.

A Euryclée.

Conduis-le vers son lit pour qu'il fasse un bon somme.

Il sort.

EURYCLÉE, accompagnant Ulysse et lui parlant à voix basse.

O mon maître ! mon maître !

Ulysse lui jette un coup d'œil qui la fait taire ; puis elle reprend à haute voix :

Allons, venez, bonhomme !

Elle sort avec Ulysse.

SCÈNE IX.

MÉLANTHO, CHŒUR DES SUIVANTES INFIDÈLES, CHŒUR DES SUIVANTES FIDÈLES.

MÉLANTHO, *aux suivantes infidèles.*

Les maîtres sont sortis; mêlons-nous aux festins;
Livrons-nous sans contrainte aux amours clandestins.

CHŒUR DES SUIVANTES INFIDÈLES[1].

Souveraine de la terre,
O Vénus Cypris,
Pour qui naissent à Cythère
Les myrtes fleuris!
Tout reconnaît ton empire;
Tu vis dans l'air qu'on respire;
Partout éclôt un sourire,
Dès que tu souris.

Tu plais, Déesse puissante,
Aux jeunes garçons,
Et la vierge rougissante
Aime tes leçons.
C'est le vieillard qui te blâme;
Il te regrette en son âme,
Et s'irrite de ta flamme
Qui craint ses glaçons.

1. Chanté.

Quand Vulcain prit dans sa toile
Le couple amoureux,
Les Dieux, te voyant sans voile,
Se disaient entr'eux:
O Vulcain, fais-moi la grâce
De m'enchaîner à la place
Du coupable qu'elle embrasse;
Mars est bien heureux.

Le plaisir n'est pas blâmable;
Suivons nos penchants;
Daigne toujours, reine aimable,
Inspirer nos chants.
Que ne puis-je, ô Cythérée,
Te suivre dans la contrée
Où tu règnes, entourée
Des Amours méchants!

Elles sortent.

SCÈNE X.

LES SUIVANTES FIDÈLES.

CHŒUR [1].

* Quelle impudeur dans le libertinage!
* Mes sœurs, voyez où le vice conduit!
* Aux bonnes mœurs instruite en mon jeune âge,
* Je vais dormir, seule, dans mon réduit,
* Pour consacrer aux travaux du ménage
* Le jour actif après la chaste nuit.

1 Supprimé à la représentation.

* Ah! triste sort d'une maison sans maître!
* Tout dépérit, quand le chef est absent.
* La veuve est faible; on l'ose méconnaître,
* Car on craint peu son courroux impuissant;
* Et c'est ainsi que l'on voit disparaître
* L'ancien éclat du palais florissant.

FIN DU DEUXIÈME ACTE.



ACTE TROISIÈME

La salle du festin, dans le palais d'Ulysse. — Les Prétendants sont à table. — Les femmes infidèles leur versent à boire; quelques-unes se tiennent à côté des prétendants et boivent avec eux. — On est au milieu du jour.

SCÈNE PREMIÈRE.

TÉLÉMAQUE, ANTINOÜS, AMPHINOME, EURYMAQUE, CTÉSIPPE, AMPHIMÉDON, ET LES AUTRES PRÉTENDANTS, — LE DEVIN THÉOCLYMÈNE, à table, — PHÉMIUS, CHANTRE, — EUMÉE, — MÉLANTHIUS, SERVITEUR DES PRÉTENDANTS, — CHŒUR DES SERVITEURS DES PRÉTENDANTS, — CHŒUR DES SUIVANTES INFIDÈLES, — CHŒUR DES PORCHERS.

LE CHANTRE PHÉMIUS [1].

Voici comment agit le brave:
Il extermine ses rivaux,
Et le lit d'une belle esclave
Lui fait oublier ses travaux.
Il va vers un lointain rivage,
Il y promène le ravage,
Et ramasse un riche butin;
Puis il revient avec sa troupe,

1. Chanté.

Et remplissant sa large coupe,
Il préside aux joyeux festins.

LE CHŒUR DES SERVITEURS[1].

Que le vin coule en abondance,
Car c'est la fête d'Apollon,
Le Dieu des chants et de la danse,
Dont l'archet règle la cadence
Dans les chœurs du sacré vallon.

CHŒUR DES PORCHERS, dans un coin de la salle, à la droite du spectateur[2].

Apollon Pythien du dragon redoutable
A délivré le genre humain;
Il a dans son carquois un trait inévitable
Qui du méchant sait le chemin.

CHŒUR DES SERVITEURS[3].

Viens écouter, ô Dieu de Sminthe,
Nos instruments mélodieux;
Descends des hauteurs du mont Cynthe,
La lyre en main, la tête ceinte
Des lauriers réservés aux Dieux.

Orphée admiré chez les Thraces,
Le cède à nos chanteurs savants;
Viens: que les Muses et les Grâces,
Que les Heures suivent tes traces,
Aussi légères que les Vents.

1. 2. 3. Chanté. Voir aux variantes.

CHŒUR DES PORCHERS.

Parais, archer divin; qu'un sifflement sinistre
Annonce ta flèche aux pervers;
Amène Némésis, et son pâle ministre,
La Mort, gardienne des enfers.

CHŒUR DES SERVANTES, tenant des tambours en main.

Promenons encore,
Promenons nos doigts
Sur la peau sonore
Du tambour Crétois.
Célébrez l'orgie,
Flûtes de Phrygie,
Roseaux à sept voix.

Il faut, pour bien vivre,
Consacrer le jour
Au Dieu qui s'enivre,
La nuit à l'Amour.
Comme la Bacchante,
Je danse et je chante,
Au bruit du tambour.

La jeune cavale,
Errant à son gré,
Du Zéphyr rivale,
Bondit dans le pré;
Ainsi court et vole
La Bacchante folle
Sur le mont sacré.

(Danses.)

SCÈNE II.

LES MÊMES, ULYSSE, entre en vieux mendiant; il s'arrête sur le seuil.

MÉLANTHIUS, allant vers Ulysse.

Que veut ce vagabond, chargé de sa besace?
Il va tout dévorer, tant il a l'air vorace.
— Va-t'en!

ULYSSE.

Ne m'ôtez pas le pain dont j'ai besoin.

EUMÉE, aux serviteurs.

Ménagez ce vieillard.

MÉLANTHIUS, à Ulysse.

Va mendier plus loin!

LE CHOEUR DES SERVITEURS, repoussant Ulysse qui résiste [1].

Va-t'en! Oses-tu bien, vieux rustre,
Couvert de tes méchants lambeaux,
Te mêler, comme un hôte illustre,
A des seigneurs jeûnes et beaux!

TÉLÉMAQUE.

Holà! quel est ce bruit?

MÉLANTHIUS.

C'est un pauvre qu'on chasse,
Maître, et qui ne veut pas s'en aller, quoi qu'on fasse.

1. Parlé, et dit par un serviteur.

TÉLÉMAQUE.

Pourquoi donc le chasser! — Laissez; n'y touchez plus.
Malheur à la maison d'où le pauvre est exclus.

Appelant Eumée qui est à la tête des porchers.

Eumée, écoute ici.

Eumée s'approche de Télémaque.

Prends ce pain, et le porte
A ce pauvre vieillard qui se tient vers la porte.

Montrant les prétendants.

Dis-lui qu'il peut venir mendier devant eux,
Sans honte; il ne faut pas qu'un pauvre soit honteux.

EUMÉE, *prenant le pain et le portant à Ulysse.*

Je vais te rassurer et te combler de joie,
Vieillard : voici du pain que le maître t'envoie.
Il te permet d'aller mendier devant eux,
Disant qu'il ne faut pas qu'un pauvre soit honteux.

ULYSSE, *mettant le pain dans sa besace.*

C'est un digne jeune homme, Eumée, et je souhaite
Qu'il puisse réussir en tout ce qu'il projette.

Il va vers la table, et s'adressant à Ctésippe, un des prétendants.

Mon ami, vous avez l'œil vif, le teint fleuri;
On reconnaît en vous un homme bien nourri;
Moi, je jeûne souvent. — Donnez-moi quelque reste.

CTÉSIPPE.

Arrière, vagabond!

ANTINOUS.

D'où nous vient cette peste?

ULYSSE.

Un morceau de ce pain que vous ne mangez pas,
Serait pour l'indigent un excellent repas;
Songez que l'abondance, auprès de la disette,
Envers ceux qui n'ont rien, seigneur, est une dette.

CTÉSIPPE.

Paix!

ULYSSE.

Si vous n'êtes pas à l'abri du remords,
Une bonne action efface bien des torts.

CTÉSIPPE.

Va-t'en. Tu n'auras rien.

ULYSSE, à Amphinome.

Et vous, mon beau jeune homme,
Ne donnerez-vous pas, magnanime Amphinome?
Je suis sûr qu'au moment de choisir un époux,
Toute fille voudrait un mari tel que vous.
Donnez, et puissiez-vous avoir en récompense
Une femme prudente et craignant la dépense!

AMPHINOME, tendant sa coupe à Ulysse.

Prends ma coupe, vieillard; bois ce vin généreux,
Et qu'un jour les destins te soient moins rigoureux!

ULYSSE, lui rendant la coupe, après avoir bu.

Noble Amphinome, fils d'un père respectable,
Vous êtes un seigneur pieux et charitable;
Écoutez en retour l'avis d'un vagabond:
— Qu'importe qui je suis, si mon conseil est bon! —

Je vois qu'on fait ici des choses que je blâme;
On pille un homme absent, et l'on poursuit sa femme.
Est-ce juste? Non certe; et je crois que les Dieux
Ne toléreront plus ce pillage odieux.
Retirez-vous; partez; gagnez votre demeure
A l'instant; n'attendez pas un jour, pas une heure;
Partez vite; la Mort ignore les délais;
Elle accourt, et déjà plane sur ce palais.

AMPHINOME, effrayé, se lève, puis se rasseyant.

Bah! j'y réfléchirai demain.

ULYSSE.

Trop tard peut-être.

Reprenant un ton humble, et s'adressant à Antinoüs.

Donnez, Antinoüs; donnez, mon jeune maître;
Vous devez donner plus qu'aucun de vos amis;
Car, à ne pas mentir, vous êtes le mieux mis;
Vous avez l'air d'un roi qui siége sur son trône.
— J'étais riche autrefois, et je faisais l'aumône;
Mais mon vaisseau.....

ANTINOUS.

Paix donc! éternel discoureur!
Va servir, fainéant, chez quelque laboureur.
Tu trouves plus aisé de vivre dans la rue,
Que de gagner ton pain en poussant la charrue.

ULYSSE.

Oh! si nous labourions, tous deux, au même endroit,
Nous verrions qui ferait le sillon le plus droit.
Non, allez; je ne suis ni fainéant, ni lâche;

Mais vous ne vous plaisez qu'à dire ce qui fâche.
Moi, je suis un vieillard; — le lâche, c'est celui
Qui, jeune et vigoureux, vit aux dépens d'autrui.

ANTINOUS, lui jetant un marchepied.

Ah! tu m'insultes! — Tiens!

TÉLÉMAQUE, se levant et tirant à moitié son épée.

Par tous les Dieux! je jure...

Ulysse arrête le bras de Télémaque, qui remet son épée dans le fourreau. — A Antinoüs, en se rasseyant.

Heureusement pour toi mon hôte est sans blessure;
Si tu l'avais atteint, il t'en eût coûté cher.

ULYSSE, revenant vers le seuil, puis se tournant vers Antinoüs.

Ami des mendiants, venge-moi, Jupiter!

LE CHŒUR DES PORCHERS[1].

Le pauvre est entendu par les Dieux qu'il atteste,
Et celui qu'il maudit doit craindre un sort funeste.

EUMÉE.

Frapper un indigent!... Ils ne respectent rien.

LE CHŒUR.

Est-ce qu'on doit traiter un homme comme un chien!

EUMÉE.

Les temps sont bien changés. Sous le fils de Laërte,
A tous les malheureux la porte était ouverte.

1. Parlé, et dit par le coryphée.

AMPHINOME, à Antinoüs.

Tu n'as pas bien agi de frapper ce vieillard.
Et si c'était un Dieu déguisé, par hasard?

ANTINOUS, riant.

Ah! ah! le plaisant Dieu!

Tous les prétendants rient aux éclats

LE DEVIN THÉOCLYMÈNE, se levant.

Vos rires sont funèbres!
Qu'avez-vous? Je vous vois entourés de ténèbres;
Je vois couler vos pleurs; j'entends pousser des cris;
Le sang couvre les murs et tombe des lambris;
Le portique et la cour sont pleins de pâles ombres
Dont le troupeau descend dans les royaumes sombres;
Nous sommes envahis par la nuit des enfers;
Tout est noir; le soleil s'est éteint dans les airs

LES PRÉTENDANTS, riant.

Ah! ah! ah!

ANTINOUS.

Sot devin! il faut que tu sois ivre!

Aux serviteurs.

Qu'on emmène cet homme et qu'on nous en délivre.
— Qu'il aille regarder le soleil dans la cour,
Et ne nous dise plus qu'il fait nuit en plein jour.

THÉOCLYMÈNE, s'en allant.

Je saurai bien sortir, moi-même, et sans escorte;
J'ai des yeux et des pieds pour aller vers la porte.

Je sors avec plaisir, car je suis clairvoyant
Plus que vous, et je vois un orage effrayant.
— Tremblez, usurpateurs! — La mort vous enveloppe.

Moment de silence. — Il sort. — Avant que de sortir, ses yeux rencontrent ceux d'Ulysse. Il s'arrête un moment, fait un geste d'effroi, et disparaît.

ANTINOUS.

Maudit soit l'insensé!

AMPHINOME.

Chut! voici Pénélope.

SCÈNE III.

LES MÊMES, PÉNÉLOPE, tenant l'arc d'Ulysse, et suivie de ses femmes qui portent le carquois et les anneaux.

ANTINOUS.

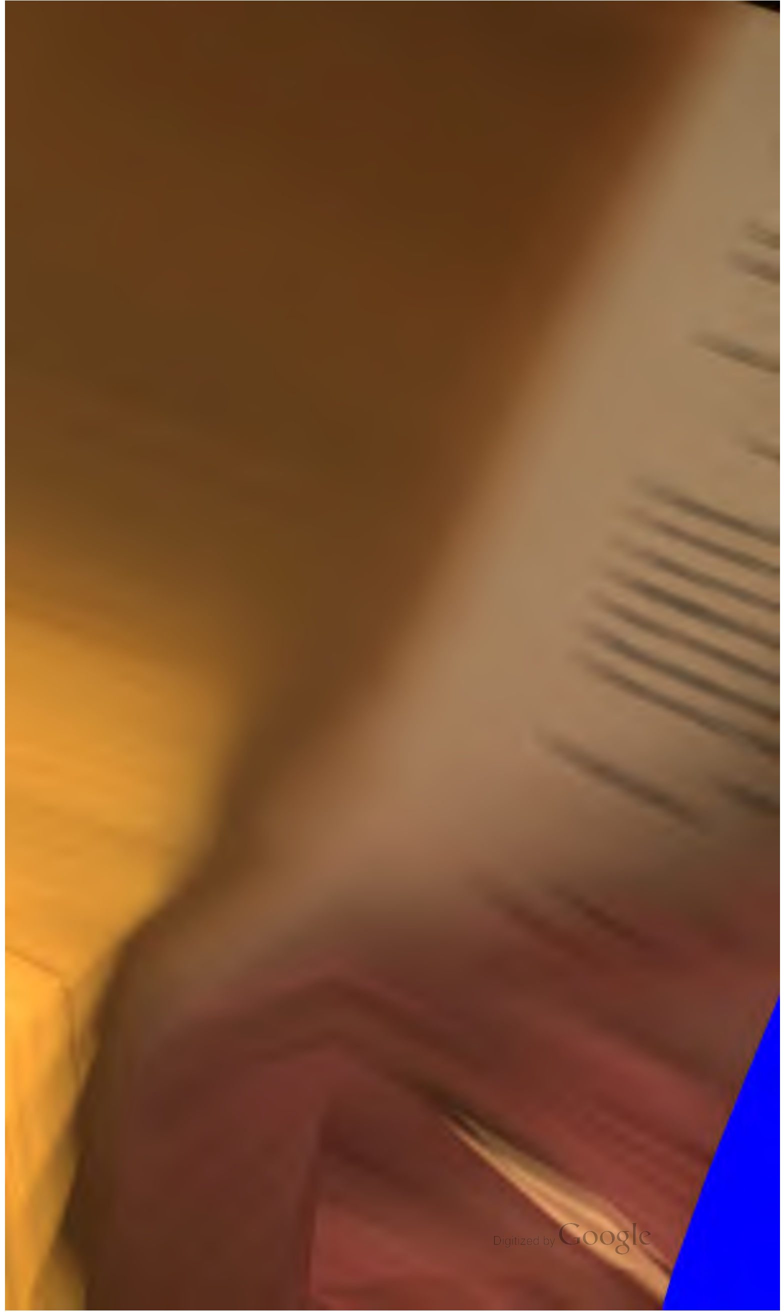
Pourquoi tient-elle un arc à la main?

AMPHINOME.

Écoutons.

PÉNÉLOPE.

Vous qui siégez, mangeant nos bœufs et nos moutons,
Buvant le vin d'Ulysse et poursuivant sa veuve,
Prétendants, je vous viens proposer une épreuve.
Je me suis décidée à choisir un époux,
Pour que mon fils enfin soit délivré de vous;
Mais lequel choisirai-je, et comment, à quel signe,
Saurai-je distinguer lequel est le plus digne?
Si je m'en rapportais à mes yeux, j'aurais peur





ACTE

Je sors avec plaisir, car je suis c
Plus que vous, et je vois un orage
— Tremblez, usurpateurs! — La m

Moment de silence. — Il sort. — Avant que de
ceux d'Ulysse. Il s'arrête un moment, fait un g

ANTINOUS.

Maudit soit l'insensé!

AMPHINOME.

Chut! voici Pénélope

SCÈNE III.

LES MÊMES, PÉNÉLOPE, tenant l'arc d'Ul
suivie de ses femmes qui portent le carquois et les annea

Pourquoi

ANTINOUS.

Écoutons.

De juger faussement, car l'aspect est trompeur.
Que faire donc? — Eh bien! je vous ouvre la lice;
Disputez-moi : celui qui tendra l'arc d'Ulysse,
Et qui fera passer un trait bien décoché,
Par douze anneaux d'airain, sans qu'aucun soit touché,
Celui-là deviendra mon mari; pour le suivre
Je quitterai ce toit où j'aurais voulu vivre,
Ce toit qu'en mon exil je pleurerai souvent,
Et que je n'oublîrai jamais, même en rêvant.

Elle regarde Ulysse, qui l'encourage d'un signe.

— Il faut pour tendre l'arc, il faut pour viser juste,
Être adroit comme Ulysse, et comme lui robuste;
Mais je ne puis sans honte, après Ulysse mort,
Choisir un autre époux moins adroit et moins fort.

AMPHINOME.

Reine, nous acceptons l'épreuve proposée;
Car le prix sera beau, si l'œuvre est malaisée.

Les prétendants se lèvent et se consultent.

TÉLÉMAQUE, venant vers Pénélope.

Ma mère, vous pouvez rester à mon foyer;
Je suis loin de m'en plaindre et de vous renvoyer.
Tous les honnêtes gens m'appelleraient impie,
Si je renvoyais celle à qui je dois la vie.
Vous pouvez donc rester ici comme chez vous.
S'il vous plaît cependant de suivre un autre époux,
Je ne puis m'opposer, ma mère, à votre idée,
Car la saine raison vous a toujours guidée.
— Allez donc, prétendants, montrez votre vigueur.
Le prix est de nature à vous donner du cœur;

Dans Pylos, dans Argos, ni dans toute la Grèce,
Vous ne trouveriez pas une telle princesse.

PÉNÉLOPE, à Eumée, en lui montrant les prétendants.

Prends donc cet arc, Eumée, et le porte à ceux-ci,
— Puis va pendre aux piliers les anneaux que voici.

EUMÉE, prenant l'arc et le considérant avec émotion.

Ah! je le reconnais; c'est l'arc de mon cher maître.

Il montre l'arc aux porchers.

CHŒUR DES PORCHERS[1].

Comment ne pas le reconnaître!
Oui, c'est bien l'arc de notre maître,
Hélas! hélas!
Sur les monts voisins du rivage,
Il perçait le chevreau sauvage
Qu'un pied léger ne sauvait pas.

En revoyant ces vieilles armes,
Je ne puis retenir mes larmes,
Hélas! hélas!
Qui l'aurait dit que l'arc d'Ulysse
D'un tel hymen serait complice!
O prétendants! n'y touchez pas.

ANTINOUS, quittant la table, et venant sur le devant de la scène avec tous les prétendants.

Silence donc! cessez de gémir devant elle,
Porchers! à cet hymen elle est assez rebelle.
— Donnez-moi l'arc; placez les anneaux dans la cour.

Il prend l'arc; Eumée et les porchers vont aligner les anneaux dans la cour.

1. Chanté.

Aux prétendants.

Mes amis, essayons nos forces tour à tour.
J'ai vu dans mon enfance Ulysse, et je déclare
Qu'il faut que son pareil soit d'une force rare.
— Au premier à ma gauche! — Eurymaque, c'est toi.

EURYMAQUE, *prenant l'arc.*

Dieu des archers, Phœbus Apollon, aide-moi!

Il essaie de tendre l'arc.

LE CHŒUR[1].

L'effort qu'il fait enfle sa veine,
Et tend les muscles de son bras,
Il est rouge; il est hors d'haleine;
Il s'irrite; colère vaine!
L'arc rebelle n'obéit pas.

EURYMAQUE.

J'y renonce; j'en ai le désespoir dans l'âme.
Il est dur de céder une pareille femme.
Mais essayez aussi, vous verrez.

ANTINOUS.

Tes aïeux
Ne t'ont pas engendré pour ces sortes de jeux;
De manier un arc, ce n'est pas ton affaire;
Mais regarde-moi bien, et vois comme il faut faire.

Il essaie de tendre l'arc, et ne pouvant y réussir, il le jette par terre avec dépit.

Maudit arc! c'est du fer.

Il se forme un groupe dans lequel on essaie de tendre l'arc.

1. Chanté.

AMPHINOME, *sortant du groupe.*

Ma foi ! je n'y puis rien.

ANTINOUS.

Qu'était-ce donc qu'Ulysse, et quel bras que le sien !

CTÉSIPPE, *allant se remettre à table, avec la plupart des prétendants.*

Buvons !

ANTINOUS.

La terre grecque en femmes est féconde,
Et qui perd une épouse en trouve une seconde.
Mais ce qui m'humilie et me met en courroux,
C'est qu'on dira qu'Ulysse était plus fort que nous.

EURYMAQUE.

Il n'était pas plus fort ; non. Un Dieu nous empêche
De tendre aujourd'hui l'arc et de lancer la flèche.
C'est aujourd'hui qu'on fête Apollon, mes amis,
Et c'est pourquoi ce jeu ne nous est pas permis.
Demain, au dieu de l'arc offrons un sacrifice,
Et, protégés par lui, nous tendrons l'arc d'Ulysse.

ULYSSE, *s'approchant.*

C'est parler sagement. Laissez faire les Dieux ;
Celui qu'ils appuîront sera victorieux.
— Cependant prêtez-moi cet arc, je vous en prie ;
Je veux voir si ma main est encore aguerrie,
Ou si ma vie errante et tant de maux soufferts
Ont ravi la souplesse et la force à mes nerfs.

EURYMAQUE.

Garde-toi d'y toucher, ou j'apprête un navire,

Vagabond, et t'envoie au méchant roi d'Épire.

TÉLÉMAQUE.

Cet arc est à moi seul; si j'en veux disposer,
Quel est le prétendant qui s'y peut opposer?
— Vous cependant, ma mère, allez avec vos filles,
Et leur distribuez la laine et les aiguilles;
Et surtout ayez soin qu'elles ne sortent pas;
Car leur place est chez vous et non dans les repas.

PÉNÉLOPE.

C'est vrai, mon fils. Un Dieu vous dicte ce langage
Empreint d'une sagesse au-dessus de votre âge.
— Je me retire donc.

Aux servantes.

Venez, femmes.

Elle sort, accompagnée de toutes les femmes.

SCÈNE IV.

LES MÊMES, MOINS PÉNÉLOPE ET LES FEMMES.

TÉLÉMAQUE, à Eumée.

Porcher,
Donne l'arc au vieillard.

Eumée prend l'arc et le donne à Ulysse qui l'examine.
— Tous les prétendants se remettent à table.

ANTINOUS.

Voyez le bel archer!

EURYMAQUE.

Comme il retourne l'arc, et comme il l'examine!

CTÉSIPPE.

Il ne le tendra pas.

ANTINOUS.

Que le ciel l'extermine!

Il l'a tendu.

Les prétendants se lèvent.

CHŒUR DES PORCHERS [1].

Miracle! amis! l'arc est tendu.

DEMI-CHŒUR [2].

Le tonnerre a grondé; l'avez-vous entendu?

DEMI-CHŒUR [3].

La corde s'est roidie avec un son bizarre.

DEMI-CHŒUR.

Oui, c'était comme un cri plaintif.

LE CHŒUR.

Il se prépare

Quelque chose d'étrange et de mystérieux.

Ulysse prend une flèche dans le carquois, la pose sur l'arc et tire. — Tous se penchent pour regarder.

ANTINOUS.

Quelle honte pour nous! il est victorieux.

Moment de stupeur. — Antinoüs va voir, dans la cour, si la flèche a réellement passé par les anneaux.

1. Chanté.

2. Parlé, et dit par Eumée.

3. Dit par le coryphée des porchers.

CHŒUR DES PORCHERS[1].

Victoire au mendiant! victoire!
Le mendiant est le plus fort.
A lui la gloire
D'avoir tendu l'arc sans effort!

Sa flèche a sifflé dans l'espace;
Le mendiant est bon archer.
Sa flèche siffle, vole et passe
Par les anneaux, sans les toucher.

Victoire au mendiant! victoire!
Le mendiant est le plus fort.
A lui la gloire
D'avoir tendu l'arc sans effort!

ULYSSE.

Vous ne vous plaindrez pas que je vous déshonore,
Télémaque; votro hôte est vigoureux encore.
Je viens de tendre l'arc, sans m'efforcer beaucoup,
Et ma flèche a touché le but du premier coup.
— Il s'agit maintenant d'un tout autre exercice;
Voyons si Jupiter veut que j'y réussisse.

Il fait un signe à Télémaque, qui s'arme de l'épée, de la pique et du bouclier suspendus au pilier; puis il tend l'arc de nouveau, et perce Antinoüs d'une flèche, au moment où celui-ci rentre de la cour dans la salle. Antinoüs vient tomber sur la scène — Tumulte.

EURYMAQUE, à Ulysse.

Malheureux! qu'as-tu fait! — Qu'on le saisisse!

Télémaque menace de sa pique ceux qui veulent s'approcher d'Ulysse.

1. Chanté

ULYSSE, *versant les flèches à ses pieds, et quittant ses haillons.*

Ah ! chiens !
Vous ne m'attendiez pas quand vous pilliez mes biens !
Vous me croyiez encor sous les murs de Pergame,
Lorsque, de mon vivant, vous poursuiviez ma femme,
Sans pudeur, sans remords, sans avoir sous les yeux
Le blâme des humains, ni le courroux des Dieux.
Ah ! vous ne saviez pas qu'au jour de la justice,
Terrible, armé du glaive, apparaîtrait Ulysse.

Mouvement de joie parmi les porchers qui brandissent leurs bâtons. — Effroi des prétendants.

— Le voilà. Pâlissez ; car la mort est sur vous.

EURYMAQUE.

Si vous êtes Ulysse, Ulysse, entendez-nous.
Vous ne vous plaignez pas sans griefs véritables ;
Oui, l'on a dévasté vos champs et vos étables.

Montrant le corps d'Antinoüs.

Voilà l'auteur du mal ; c'est lui dont les leçons
Nous poussaient aux excès que nous reconnaissons.
Il gît ; il a subi sa peine légitime ;
Mais vous, contentez-vous d'une seule victime.
Et nous vous donnerons, pour ce qu'on vous a pris,
De l'airain et de l'or, et des bœufs d'un grand prix.

Les prétendants, en posture de suppliants, tendent les mains vers Ulysse.

ULYSSE.

Quand vous me donneriez tous vos biens : et les vôtres,
Et ceux de vos parents, et même beaucoup d'autres,
Je ne cesserai pas de me venger, avant
Que je n'aie immolé le dernier poursuivant.

A Eumée.

Eumée, et vous, porchers, allez fermer la porte,
Hormis les serviteurs, que personne ne sorte.

Les serviteurs se précipitent vers la porte et s'enfuient.
Eumée et les porchers gardent la porte, armés de leurs bâtons.

Aux poursuivants.

Ne cherchez point à fuir. Vous êtes tous perdus!
Je vous tiens sous ma flèche, ô troupeaux éperdus!

EURYMAQUE, *aux poursuivants.*

Aux armes! mes amis! — Cet homme est implacable.

AMPHINOME, *regardant autour de lui.*

Où sont les boucliers!

AMPHIMÉDON.

Servons-nous de la table!

Les prétendants renversent la table et s'en servent comme d'un bouclier.

EURYMAQUE.

Tirons notre poignard! et tous ensemble! — Sus!

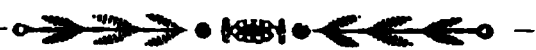
Il se précipite sur Ulysse, le poignard à la main.

ULYSSE, *le perçant d'une flèche.*

A toi le second coup! — Va joindre Antinoüs.

Bataille générale. Télémaque tue Amphinome, au moment où celui-ci se jette sur Ulysse. — La toile tombe.

FIN DU TROISIÈME ACTE.



ÉPILOGUE

La cour du palais d'Ulysse. — La statue de Minerve, au pied d'un olivier, au milieu de la cour. — Par une porte qui ouvre sur la salle des festins on aperçoit les cadavres des prétendants, entassés les uns sur les autres. — Devant la statue de Minerve, Ulysse est assis sur un trône, sous sa première figure, vêtu d'habits magnifiques, et tenant un sceptre. — Télémaque est debout, à côté de lui, appuyé sur son épée. — De l'autre côté d'Ulysse est Eumée.

SCÈNE PREMIÈRE.

ULYSSE, TÉLÉMAQUE, EUMÉE ET LES PORCHERS, EURYCLÉE, LES SERVANTES FIDÈLES à la droite d'Ulysse, LES SERVANTES INFIDÈLES à sa gauche.

CHŒUR DES PORCHERS, regardant les cadavres des prétendants [1].

Les voilà, ces hommes superbes,
Les uns sur les autres couchés;
Ainsi palpitent dans les herbes
Les poissons que l'on a pêchés.
— Dites! où sont les vins suaves,
Les bons mets, les belles esclaves,

1. Parlé, et dit par le coryphée. — Voir aux variantes.

Et la danse vive et le chant?
Que vous en reste-t-il? — La tombe.
Dieux vengeurs! Ainsi croule et tombe
La fortune de tout méchant!

ULYSSE.

Ces hommes n'étaient point amis de la justice;
Et c'est pourquoi les Dieux ont permis leur supplice.
Mais cependant, Porchers, contenez vos transports;
Car il n'est pas pieux d'insulter à des morts.
Respectons-les; lavons la poudre qui les souille,
Et dressons un bûcher pour brûler leur dépouille.

EURYCLÉE, à Ulysse.

Sur deux lignes, mon fils, j'ai fait ici ranger
Les femmes du palais, que vous devez juger.
— Les fidèles sont là; les coupables à gauche.

ULYSSE, aux suivantes infidèles.

Expiez par la mort votre folle débauche,
Infâmes! — Qu'on les mène à l'angle de la cour,
Porchers, et qu'on les pende au sommet de la tour.

Quelques-uns des porchers emmènent les suivantes infidèles

CHŒUR DES SUIVANTES INFIDÈLES[1].

Hélas! le roi m'a condamnée;
Je vais mourir, infortunée.
O mort, ô supplice cruel!
Ah! que n'ai-je vécu plus sage,
Je ne mourrais pas avant l'âge.
Hélas! hélas! ô ciel! ô ciel!

1. Supprimé à la représentation.

CHŒUR DES SUIVANTES FIDÈLES[1].

Leur mort terrible m'épouvante.
C'est le prix de leur trahison.
Quel exemple pour la servante
Qui déshonore la maison!
Le plaisir d'abord nous enivre,
Et ses conseils sont doux à suivre;
Puis vient la peine au pied boiteux.
Je m'applaudis de ma décence;
J'aurais, partageant leur licence,
Partagé leur trépas honteux.

ULYSSE, à Euryclée.

Va nourrice, à présent; fais descendre ma femme.

Euryclée sort.

Aux suivantes fidèles.

Purifiez ces lieux par le soufre et la flamme;
Emportez les débris du festin, et lavez,
Avec l'éponge et l'eau, la table et les pavés.

Les suivantes sortent.

Aux porchers.

J'ai puni les méchants; je saurai reconnaître
La foi des serviteurs fidèles à leur maître.
C'est ainsi que les Dieux, tôt ou tard satisfaits,
Récompensent le bien et vengent les forfaits.

A Eumée.

Souviens-toi du marché que nous fîmes ensemble,
Eumée; ai-je gagné mon pari? que t'en semble?

1. Parlé, et dit par Eurynome.

EUMÉE.

O mon cher maître !

ULYSSE, lui tendant la main.

Eumée, au cœur hospitalier,
Va, le vieux mendiant ne veut pas t'oublier.

SCÈNE II.

LES MÊMES, EURYCLÉE, PÉNÉLOPE.

EURYCLÉE, à Pénélope.

Ma fille, le voilà; c'est Ulysse.

TÉLÉMAQUE.

Ma mère,
Venez vite; embrassez votre époux et mon père.

Pénélope regarde Ulysse et se tait.

LE CHŒUR [1].

Elle avance, s'arrête, et fait encore un pas;
Elle le reconnaît et ne reconnaît pas.

TÉLÉMAQUE.

O ma mère, pourquoi restez-vous stupéfaite,
Au lieu de l'aborder avec un air de fête?
Nul autre n'eût reçu, d'un front si réservé,
L'époux longtemps absent qu'elle aurait retrouvé.
— Il faut que votre cœur soit plus dur qu'une roche.

1. Parlé, et dit par le coryphée.

PÉNÉLOPE.

Je me sens tellement émue à son approche,
Mon fils, que je n'ai pas la force de parler.
A peine si de loin j'ose le contempler.

LE CHŒUR.

O reine! c'est Ulysse. Approchez-vous du trône.

EURYCLÉE.

C'était lui, ce vieillard qui demandait l'aumône.

PÉNÉLOPE.

Et comment se fait-il qu'il fût alors si vieux,
Et qu'il soit à présent jeune et semblable aux Dieux ?.

TÉLÉMAQUE.

Il était transformé par Minerve elle-même.

LE CHŒUR.

Tout est facile aux Dieux; leur puissance est suprême.

PÉNÉLOPE.

Si c'est Ulysse, il peut dissiper mes soupçons;
Qu'il dise un des secrets que nous seuls connaissons.

ULYSSE, souriant.

Le temps triomphera de ce cœur si farouche.

A Euryclée.

Nourrice, je suis las; fais préparer ma couche.

PÉNÉLOPE, regardant fixement Ulysse.

Prépare ce beau lit, couvert d'un dais royal,
Que l'on a transporté hors du toit nuptial.

ULYSSE.

O reine! vous tenez un propos qui m'afflige,
Qui donc a transporté ce lit? par quel prodige?
C'est chose difficile; en voici la raison:
Un énorme olivier ombrageait ma maison;
Je le coupai moi-même, à trois pieds de la terre;
J'en façonnai le tronc à l'aide de l'équerre;
J'en fis le pied d'un lit, qu'on n'en peut détacher,
Et construisis autour notre chambre à coucher;
Si bien qu'il eût fallu, pour transporter ma couche,
Déraciner d'abord et déplacer la souche.

PÉNÉLOPE, courant à Ulysse, et lui jetant les bras autour du cou.

Ah! c'est lui! c'est Ulysse, Ulysse que je voi!
C'est toi; car notre lit n'est connu que de toi.
Te voilà! — Ce bonheur n'a pas été le nôtre,
De passer nos beaux ans, l'un toujours près de l'autre;
Mais je te vois enfin, Ulysse! cher époux!
Nous vieillirons ensemble, et c'est encor bien doux.

ULYSSE, la tenant embrassée.

Soyez bénis, ô Dieux! qui me rapprochez d'elle,
Et qui me la rendez si sage et si fidèle!

PÉNÉLOPE.

Ne sois pas irrité contre moi; j'avais peur
De me laisser surprendre aux ruses d'un trompeur.

ULYSSE.

M'irriter, chère épouse! oh! non pas! Tout à l'heure
J'avais peine à cacher ma joie intérieure;
J'admirais ta prudence, et me taisais exprès

Pour voir par quel moyen tu me reconnaîtrais.
— Ah! le sort m'a payé de ma longue disgrâce!
Pénélope! — mon fils! — quoi! c'est vous que j'embrasse!

DEMI-CHŒUR.

J'admire leur bonheur et je m'en réjouis.

DEMI-CHŒUR [1].

Dieux! quelle clarté brille à mes yeux éblouis!

SCÈNE III.

LES MÊMES, MINERVE, en déesse, au haut d'un nuage, — ceux des porchers qui étaient sortis et toutes les servantes rentrent dans la cour. — Tous s'agenouillent devant la Déesse.

MINERVE, à Ulysse, du haut de son nuage.

Je t'ai rendu ta femme et ton pays d'Ithaque;
Vis en paix : tu verras les fils de Télémaque.
Je te laisse à toi-même, et m'en vais dans les cieux
Me nourrir d'ambroisie à la table des Dieux.

Elle disparaît.

ULYSSE.

Chaque jour, ô Pallas! ô patronne d'Ulysse!
Votre autel fumera du sang d'une génisse.
— Allons voir maintenant mon père vénéré,
Et montrons-lui vivant le fils qu'il a pleuré.

Il sort avec Télémaque et Pénélope, qu'il tient par la main

1. Chanté.

CHŒUR GÉNÉRAL [1].

Ne méprisez jamais l'apparence indigente;
Les dehors sont trompeurs; la fortune est changeante;
La justice, elle seule, a de constantes lois.
Nul éclair, ce matin, ne présageait la foudre;
Ce soir les orgueilleux sont couchés dans la poudre,
Et l'humble mendiant siége au trône des rois.

1. Chanté. Voir les Variantes.

FIN D'ULYSSE

VARIANTES

Nota. Les convenances musicales ont amené des modifications dans le rhythme des paroles et nécessité quelques coupures. On imprime ici les stances telles qu'elles sont chantées au théâtre.

PROLOGUE

SCÈNE III

PREMIER CHŒUR DES NAIADES.

DEMI-CHŒUR, à Minerve.

Déesse, qui portes l'Égide,
Toi, qui, de l'Olympe splendide,
Descends vers ma retraite humide,
Sois bienvenue en mon séjour.

DEMI-CHŒUR, à Ulysse.

Salut, ô magnanime Ulysse,
Que défend Minerve propice;
Toi qui m'offris maint sacrifice,
Je m'applaudis de ton retour.

DEMI-CHŒUR, à Minerve.

Minerve,
Toi, qui, de l'Olympe splendide,

21.

Descends vers ma retraite humide,
Sois bienvenue en mon séjour.

SCÈNE IV

DEUXIÈME CHŒUR DES NAIADES.

LE CHŒUR.

Le soleil monte, et brûle
Le sable au bord des mers;
L'ardente canicule
Flétrit les gazons verts.
Fuyons, ô ma compagne!
La chaleur qui nous gagne,
Au pied de la montagne,
Ou dans les ruisseaux clairs.

Fuyons vers la montagne,
Ou dans les ruisseaux clairs.

ACTE Ier

SCÈNE III

PREMIER CHŒUR DES PORCHERS.

DEMI-CHŒUR.

Voraces prétendants! un seul de leurs repas
Dévore des troupeaux et dépeuple une étable.

DEMI-CHŒUR.

Une victime ou deux ne leur suffisent pas;
Chacun de nous envoie un pourceau pour leur table.

DEMI-CHŒUR.

La reine subit leurs affronts ;
Il faut qu'elle choisisse un mari dans leur bande.

DEMI-CHŒUR.

A contre-cœur nous servirons,
Si chez le noble Ulysse un nouveau chef commande

LE CHŒUR.

Ne le permets pas, Dieu puissant !
Éloigne de moi cette épreuve !
Je ne saurais me faire un cœur obéissant ;
Je hais ces oppresseurs qui poursuivent la veuve,
Et pillent les biens de l'absent.
Mais la justice enfin visite l'homme impie ;
Dans les bras du bonheur, son convive assidu,
En vain il dort, et croit la justice assoupie ;
Elle saisit le coupable éperdu
Au sein des plaisirs qu'il expie.

DEMI-CHŒUR.

Voraces prétendants !

DEMI-CHŒUR.

La reine subit leurs affronts ;
Il faut qu'elle choisisse un mari dans leur bande.

LE CHŒUR.

A contre-cœur nous servirons,
Si chez le noble Ulysse un nouveau chef commande.
A contre-cœur nous servirons.

SCÈNE III

DEUXIÈME CHŒUR DES PORCHERS.

LE CHŒUR.

O Dieu des Bacchantes !
Par tes soins heureux
Les vignes grimpantes
Ont couvert les pentes
Des coteaux pierreux.

Ta liqueur conseille
L'espoir enjoué ;
La chanson s'éveille,
A l'oiseau pareille.
Bacchus ! Évohé !

Mon œil prophétique
Voit les temps futurs ;
Un pouvoir magique
M'échauffe, et m'explique
Les destins obscurs.

O transports de joie !
Ulysse a paru.
Il vient ; sur sa voie
Partout se déploie
Le peuple accouru.

Partout l'encens fume
Sur l'autel des dieux ;
Le flambeau s'allume ;
La rose parfume
Les seuils radieux.

Il entre; il terrasse
Ses rivaux vaincus;
Brillante de grâce,
La reine l'embrasse.
Évohé! Bacchus!

SCÈNE VI

TROISIÈME CHŒUR DES PORCHERS.

LE CHŒUR.

Nous vous suivons, ô noble Télémaque,
Nous vous suivons, le javelot en main;
Marchons ensemble, et repoussons l'attaque
Des prétendants, embusqués en chemin.
Et toi, Pallas, puissante par la guerre,
Sage Pallas, féconde en bons avis,
Comme autrefois tu veillas sur le père
Daigne veiller aujourd'hui sur le fils.

ACTE II

SCÈNE Ire

PREMIER CHŒUR DES SUIVANTES INFIDÈLES.

LE CHŒUR

Voici l'heure ténébreuse,
L'heure du loisir;
Voici la nuit amoureuse
Propice au désir.

Sortons : le festin m'appelle.
Je suis jeune, je suis belle,
A la fatigue rebelle,
Docile au plaisir.

Déjà la corde qui vibre
Attend les danseurs;
Frappons le sol d'un pied libre;
Dansons dans les chœurs.
Le portique s'illumine;
Dans la coupe purpurine
Déjà l'urne qu'on incline
Verse ses liqueurs.
Sortons, sortons, sortons;
Sortons, sortons, sortons.

SCÈNE VI

LE CHŒUR DES SUIVANTES FIDÈLES.

Je vous plains, je vous plains, ô veuve désolée!
Vous aviez un mari, vaillant dans la mêlée,
Sage dans le conseil.
Celui qui doit entrer dans ta couche déserte
Ne t'égalera pas, noble fils de Laërte,
Ulysse, aux Dieux pareil!

Vous quitterez Ithaque et ses fertiles plaines,
Et cette chambre antique où vous filiez vos laines,
Pour un foyer lointain.
Votre nouvel époux sera méchant peut-être;
Il va vous maltraiter, et vous parler en maître,
D'un ton dur et hautain.

SCÈNE IX

DEUXIÈME CHŒUR DES SUIVANTES INFIDÈLES.

LE CHŒUR.

Souveraine de la terre,
O Vénus Cypris!
Pour qui naissent à Cythère
Les myrtes fleuris,
Tout reconnait ton empire;
Tu vis dans l'air qu'on respire;
Partout éclôt un sourire,
Dès que tu souris.

Le plaisir n'est pas blâmable;
Suivons nos penchants;
Daigne toujours, reine aimable,
Inspirer nos chants.
Que ne puis-je, ô Cythérée,
Te suivre dans la contrée
Où tu règnes, entourée
Des Amours méchants!

ACTE III

SCÈNE Ire

CHANT DE PHÉMIUS.

Voici comment agit le brave:
Il extermine ses rivaux,
Et le lit d'une belle esclave
Lui fait oublier ses travaux.
Il va vers un lointain rivage

Il y promène le ravage,
Et ramasse un riche butin;
Puis il revient avec sa troupe,
Et remplissant sa large coupe,
Il préside au joyeux festin.

LE CHŒUR DES SERVITEURS.

Que le vin coule en abondance;
Car c'est la fête d'Apollon,
Le Dieu des chants et de la danse,
Dont l'archet règle la cadence
Dans les chœurs du sacré vallon.

LE CHŒUR DES PORCHERS.

Apparais, Apollon! qu'un sifflement sinistre
Annonce ta flèche aux pervers!
Amène Némésis et son pâle ministre,
La Mort, gardienne des enfers.

LE CHŒUR DES SUIVANTES INFIDÈLES.

Promenons encore,
Promenons nos doigts
Sur la peau sonore
Du tambour Crétois;
Célébrez l'orgie,
Flûtes de Phrygie,
Roseaux à sept voix.

Il faut, pour bien vivre,
Consacrer le jour
Au Dieu qui s'enivre,
La nuit à l'Amour.
Comme la Bacchante
Je danse et je chante,
Au bruit du tambour.

ENSEMBLE.

CHŒUR DES PORCHERS.

Apparais, Apollon! qu'un sifflement sinistre
Annonce ta flèche aux pervers!
Amène Némésis et son pâle ministre,
La Mort, gardienne des enfers.

CHŒUR DES SERVITEURS.

Que le vin coule en abondance!
Car c'est la fête d'Apollon,
Le dieu des chants et de la danse,
Dont l'archet règle la cadence
Dans les chœurs du sacré vallon.

CHŒUR DES SUIVANTES.

Promenons encore,
Promenons nos doigts
Sur la peau sonore
Du tambour Crétois.
Célébrez l'orgie,
Flûtes de Phrygie,
Roseaux à sept voix.

SCÈNE IV

DEUXIÈME CHŒUR DES PORCHERS.

LE CHŒUR.

Comment ne pas le reconnaître!
Oui, c'est bien l'arc de notre maître,
Hélas! hélas!
Sur les monts voisins du rivage,
Il perçait le chevreau sauvage
Qu'un pied léger ne sauvait pas.

En revoyant ces vieilles armes,
Je ne puis retenir mes larmes,
Hélas! hélas!
Qui l'aurait dit, que l'arc d'Ulysse
D'un tel hymen serait complice!
O prétendants! n'y touchez pas!

SCÈNE IV

TROISIÈME CHŒUR DES PORCHERS.

LE CHŒUR.

L'effort qu'il fait enfle sa veine,
Et tend les muscles de son bras;
Il est rouge; il est hors d'haleine;
Il s'irrite; colère vaine!
L'arc rebelle n'obéit pas.

SCÈNE V

QUATRIÈME CHŒUR DES PORCHERS

LE CHŒUR.

Victoire au mendiant! victoire!
Le mendiant est le plus fort.
A lui la gloire
D'avoir tendu l'arc sans effort!

Sa flèche a sifflé dans l'espace;
Le mendiant est bon archer;
Sa flèche siffle, vole et passe
Par les anneaux, sans les toucher.

Victoire au mendiant! victoire!
Le mendiant est le plus fort.
A lui la gloire
D'avoir tendu l'arc sans effort!

ÉPILOGUE

SCÈNE Ire

CHŒUR DES PORCHERS.

LE CHŒUR.

Les voilà, couchés dans la poudre;
Leur sang inonde les pavés;
Ils ont enfin connu la foudre
Des justes Dieux qu'ils ont bravés.
La coupe où de belles esclaves
Versaient pour eux les vins suave
Sur la table est humide encor;
Mais leur lèvre est déjà fermée,
Et sur leur face inanimée
S'étend la pâleur de la mort.

SCÈNE DERNIÈRE

CHŒUR GÉNÉRAL.

LE CHŒUR.

Chantons Ulysse!
Il a fait justice.
Que retentisse
Notre hymne vainqueur!

Sa flèche acérée,
De sang altérée,
Cent fois est entrée
Jusqu'au fond du cœur.

Chantons Ulysse!
Il a fait justice
Que retentisse
Notre hymne vainqueur.

FIN DES ÉTUDES ANTIQUES

IMPRIMÉ PAR J. CLAYE ET Ce, RUE SAINT-BENOIT, 7

TABLE

FIN DE LA TABLE.


Digitized by Google

